



BIOGRAPHIES
LIMOUXINES

PAR L.-A. BUZAIRIES

DOCTEUR EN MÉDECINE.

LIMOUX

IMPRIMERIE DE J. BOUTÉ

RUE DES AUGUSTINS, 13

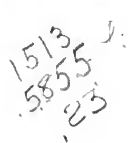
1865.

INTRODUCTION.

Chaque pays a compté dans son sein des hommes dont le nom méritait de passer à la postérité. L'arrondissement de Limoux a eu également les siens.

Il est des personnages, dans cette circonscription territoriale, qui se sont fait remarquer par leurs talents littéraires ; ce sont les plus nombreux. D'autres ont cultivé avec succès les sciences, les beaux-arts, ou bien se sont signalés par des actes utiles. J'ai recherché le nom de ces personnages ; j'ai recueilli, sur leur vie et sur leurs œuvres, tout ce qui a pu m'être indiqué par les documents écrits ou par les traditions orales.

C'est ce travail biographique qu'on va lire. En parcourant les pages consacrées à rappeler la mé-



moire de noms autour desquels ont brillé quelques rayons de gloire, mes compatriotes seront fiers de vivre sur un sol fertile en illustrations de divers genres, uniquement fondées sur le mérite personnel. Sous ce rapport, le pays Limouxin ne le cède en rien à d'autres, en apparence mieux partagés.

Il est inutile de dire que je m'occuperai exclusivement des illustrations aujourd'hui éteintes, soit qu'elles soient nées dans l'arrondissement de Limoux, soit qu'elles y aient établi leur demeure habituelle. L'ordre dans lequel je les suivrai me semble indiqué par l'enchaînement successif de leurs existences.

BIOGRAPHIES

LIMOUXINES (1).

I.

VARRON L'ATACIN

Poète latin. (2)

Environ un siècle avant l'ère chrétienne, lorsque la Gaule Narbonnaise était tombée au pouvoir des Romains, Publius Varron vint au monde dans le bourg Atace, sur les bords de l'Aude. Ce Varron,

(1) J'ai cru devoir adopter ce mot pour distinguer les habitants de Limoux de ceux de Limoges, appelés Limousins.

(2) Voyez : Eusebii Cæsariensis Episcopi chronicon, 1511, pag. 77. — Vaissète, Hist. de Languedoc, 2e édit., tom. Ier, page 117. — Weiss, Biographie universelle, 1811, tom. VI, pag. 215. — Gibrat, Géographie ancienne, 1790, tom. II, pag. 48, etc.

attiré pendant son jeune âge dans la ville des Césars, fut assez heureux pour s'y faire remarquer par des œuvres littéraires écrites avec distinction. On lui donna à Rome le surnom d'*Atacin*, afin de le distinguer d'autres homonymes. Horace (1), Quintilien (2) et d'autres écrivains du siècle d'Auguste le désignent de cette manière dans les ouvrages qu'ils ont laissés.

Il est probable que Varron avait emprunté le surnom d'Atacin à la ville qui l'avait vu naître. Eusèbe, l'un des chroniqueurs du IIIe siècle, ne permet pas d'en douter en affirmant que ce poète avait reçu le jour à Atace, 82 ans avant l'ère chrétienne (3).

Quelle était la position d'Atace? Tout porte à penser que c'est à Limoux qu'il faut la chercher. On sera amené à admettre cette manière de voir, si on songe : 1° que le sol sur lequel la ville Limouxine est édifiée a renfermé jusqu'à nos jours des poteries et des monnaies Gallo-Romaines ; 2° que cette cité est celle qui a le plus d'importance sur les bords et vers les sources de l'Aude *(Atax)*;

---

(1) Livre Ier, satire 10, vers 46.

(2) De l'Institution oratoire, liv. 10, chap. Ier.

(3) Eusebii Cæsariensis Episcopi chronicon, 1511, page 77.

3° que le sol de cette cité, couvert le premier d'habitations, porte le nom de *Taïch* dans le langage vulgaire et de *Tax* dans les chartes latines. Il n'en faut pas davantage pour établir que Limoux était appelé autrefois Atace.

S'il a existé, comme l'affirme Eusèbe, un groupe d'habitations portant ce dernier nom, il devait être placé sur les bords et vers les sources du fleuve qui lui avait emprunté sa dénomination ; si le bourg Atace était construit sur les rives et vers les sources de l'Aude, le sol qui le supportait a dû conserver, sur quelque point, son ancienne dénomination. Toutes ces conditions, comme on vient de le voir, se trouvent réunies à Limoux ; on ne saurait donc s'empêcher d'admettre que cette ville a changé de nom après avoir été ruinée par quelque invasion hispanique, et qu'elle ne s'est relevée dans la suite qu'en substituant le nom de Limoux à celui d'Atace (1).

Revenons à Publius Varron. Vaissète, l'un des historiens les plus érudits du Languedoc, va nous fournir le résumé de ce qu'on sait sur la vie et sur les œuvres de cet homme de lettres (2).

---

(1) Voyez : Règlements et Sentences consulaires de la ville de Limoux, 1852, pag. 44.

(2) VAISSÈTE, Hist. de Languedoc, 2e édit., tom. I, pag. 117

« Le fréquent commerce des Romains, avec les anciens habitants de la province Romaine, fit naître, dit-il, parmi ces derniers l'amour des belles lettres. Un des plus distingués fut Publius Terencius Varron, âgé de 35 ans, l'an 707 de Rome. Il portait le surnom d'*Atacinus*, soit parce qu'il était natif de quelque ville située sur l'Aude en Languedoc, appelé *Atax* en latin, ou peut-être de quelque lieu du même nom sur cette rivière. Il fut envoyé à Rome dès sa jeunesse pour y faire ses études, et il eut la gloire de briller, dans cette capitale du monde, au milieu des plus savants hommes de son siècle.

» Ses premiers ouvrages furent des satires; mais, s'étant aperçu que ce genre d'écrire n'était pas du goût du public, il s'appliqua à un autre plus conforme à son inclination. Il composa un poème héroïque sur la guerre des Romains dans le pays des Séguanais, qui lui acquit beaucoup de réputation. L'applaudissement que lui attira ce dernier ouvrage, l'amena à traduire du grec en vers latins les quatre livres des Argonautiques d'Apollonius. Pour le faire avec succès, il s'appliqua avec soin à l'étude des lettres grecques. Cette traduction lui fit d'autant plus d'honneur qu'elle effaça celle de plusieurs autres poètes qui l'avaient

tenté avant lui. Varron fit paraître dans cet ouvrage toute la finesse et l'élévation de son esprit.

» Il n'était pas seulement poète, il était encore guerrier et l'un des meilleurs officiers de son temps. Pompée, chargé par le sénat de purger la mer des corsaires qui ravageaient les côtes, et connaissant la valeur et la capacité de Varron, lui donna la commission d'aller se rendre maître, sur les côtes de la mer Egée, des endroits qui servaient de retraite aux pirates. L'heureux succès de son expédition justifia le choix que Pompée avait fait de ce gaulois.

» Quintilien faisait beaucoup de cas de ses ouvrages, et les poètes Properce, Ovide et Stace parlent de lui avec éloges. Quelques anciens citent, comme de lui, un ouvrage sur l'Europe. Il ne nous reste de ce poète que quelques vers qui se sont conservés en d'autres ouvrages. »

Varron avait composé des élégies adressées à Leucadie, sa bien-aimée. Properce nous l'apprend dans les compositions du même genre qu'il a laissées. « Varron, dit-il, ne se borna pas à chanter les Argonautiques, sa passion pour Leucadie lui inspirait aussi de tendres vers. » Properce parlait de Varron en termes qui semblent se rapporter à des temps passés. De là, M. Delong-

champs (1) en a conclu que le poète gaulois était mort lorsque celui de l'Ombrie, dans le duché de Spolette, écrivait les élégies qui ont servi à immortaliser son nom.

On trouve un fragment de poème écrit par Varron l'Atacin, dans l'ouvrage suivant : *Corpus omnium veterum poetarum latinorum*, par A. P. B. P. G. Aureliæ allobrogum, 1609.

D'après M. Firmin Jaffus, l'un des membres des Jeux Floraux de Toulouse, Varron l'Atacin avait composé l'épigramme que je vais rapporter :

Marmoreo tumulo Licinus jacet; at cato parvo ;
Pompeius nullo : credimus esse deos !
Saxa præmunt Licinum ; altum levat fama Catonem ;
Pompeium tituli ; credimus esse deos.

TRADUCTION :

Licinus gît dans un tombeau de marbre; Caton n'a qu'une tombe vulgaire ; Pompée en est complétement privé, et cependant nous croyons qu'il existe des dieux !

Licinus est écrasé sous le poids de son mausolée ; Caton, au contraire, est soulevé par sa grande renommée, et Pompée par ses titres de gloire. Puisqu'il en est ainsi, nous croyons qu'il existe des dieux.

(1) Elégies de Properce, traduites par M. de Longchamps, 1772, livre II, satire 36, note 18, page 331.

II.

BÉRENGER DE PUIVERT

Troubadour. (1)

Le château de Puivert est bâti sur la crête d'une montagne aride, entre Chalabre et Quillan. Pendant le cours du moyen âge, des réunions littéraires paraissent avoir eu lieu dans ce castel. (2) On en trouve la preuve sur les murs intérieurs du donjon ; là sont sculptés sur la pierre des bustes de musiciens tenant dans leurs mains des instruments presque tous abandonnés de nos jours (3).

Les réunions littéraires et musicales qui avaient lieu dans le donjon de Puivert durent faire naître,

---

(1) Voyez : Biographie Toulousaine, 1823, tom. II, pag. 210. — Millot et Ste-Palaie, Hist. littér. des Troubadours, 1774, tom. III, pag. 392. — Vaissète, Histoire de Languedoc, 1843, tom. VI, pag. 621.

(2) Voyez : Millot et Ste-Palaie, Hist. litt. des Troubabours, tom. II, pag. 26. — Fauriel, Hist. de la poésie provençale, 1846, tom. III, pag. 240.

(3) Dusan, Le château de Puivert, 1858, p. 53.

parmi les vassaux du voisinage, un goût bien marqué pour l'art poétique ; l'un de ces vassaux, appelé Bérenger, se fit remarquer par des œuvres d'une composition facile, mais sans pudeur. Son nom figure dans une charte de 1284, ayant pour objet de conclure une trève entre le Comte de Foix et Alphonse, fils du roi d'Aragon (1) ; ce qui indique qu'il devait être né vers le milieu du XIIIe siècle.

L'auteur de la *Biographie Toulousaine* donne les détails suivants sur ce poète (2) : « Bérenger de Puivert, troubadour, né au château de ce nom, dans le diocèse de Toulouse, au XIIe siècle (3), ne doit pas être compté au nombre de ces chantres aimables, célèbres par leur désintéressement ou leur galanterie. Il n'a laissé que deux ouvrages qui ne furent certainement pas inspirés par la délicatesse et l'amour.

» Bérenger de Puivert, né avec des goûts honteux et de basses inclinations, a le tort encore

---

(1) Vaissète, Hist. de Languedoc, tom. VI, p. 621, col. 1.

(2) Biographie Toulousaine, tom. II, pag. 210.

(3) Il y a dans ce chiffre une erreur du biographe ou bien de typographie ; j'en ai donné la preuve dans le paragraphe précédent.

de se ravaler dans ses poésies. La première chanson qui reste de lui a pour objet d'exprimer, d'une façon grossière et sans élégance, les regrets que lui cause une perte au jeu. Il ne craint pas d'apprendre, dans cette pièce, qu'il était tout à la fois fripon, galeux et pauvre. « Je demande à
» Dieu, dit-il, de corriger mes mains; n'ont-t-elles
» pas perdu aux dés, que l'enfer confonde! cent
» bons sols toulousains? J'ai eu beau jouer sim-
» plement, ou en employant les secrets du mé-
» tier, jamais il n'ont voulu me procurer de quoi
» faire l'emplète d'une chemise, et j'en ai bon
» besoin cependant pour cacher mes bras que
» la gale dévore. Ah! si je suis malheureux au
» jeu, je devrais au moins être heureux en
» amour. »

Certes, Bérenger de Puivert ne se présentait pas d'une façon à plaire aux dames. Il est vrai que le vilain n'était pas difficile dans le choix : on en trouve la preuve dans sa seconde chanson; elle est adressée à une *vieille trompeuse*, à laquelle il donne cette épithète sonore que Vert-Vert fit rimer avec le nom de la sœur St-Augustin, et que nous aurions honte d'écrire, quoique l'abbé Millot ait cru pouvoir le faire. « Cette vile matrone,
» poursuit Bérenger avec acharnement : il ne la
» lui payera pas point, dit-il, pour ses rides et ses

» cheveux blancs, comme il le ferait à fillette ac-
» corte et fringuante. » On voit que le ménestrel achetait l'amour tout fait..... On ignore les particularités de la vie de Bérenger..... Il devait être un des vassaux de la terre de Puivert. »

Millot fait observer, avec raison (1), que si Bérenger porte le nom de Puivert, c'est parce qu'il était né sur les terres qui formaient une dépendance de ce château.

(3) Hist. littér. des Troubadours, 1774, tom. III, page 392.

III.

PIERRE AMÉLIE, DE BRENAC,

Moine Augustin et Évêque (1).

Amélie paraît avoir reçu le jour dans un village, dont il portait le nom, aux environs de Quillan. Ce qui confirme dans une pareille idée, c'est qu'Amélie avait des liens de parenté avec des familles établies dans le voisinage de cette commune, et notamment avec Pierre Assalit, originaire de Limoux.

On sait qu'Amélie fut d'abord moine Augustin dans le couvent de cet ordre, à Limoux; c'est lui qui s'occupa activement, en 1363, de faire transférer vers le centre de cette ville la maison conventuelle où il avait fait son noviciat, afin de ne pas la laisser exposée aux dévastations dont elle

(1) Voyez : Gallia christiana, 1739, tom. VI, p. 277. — Histoire de l'établissement du couvent des Pères Augustins de Limoux, 1651, pag. 15 (manuscrit). — Fonds-Lamothe, Notices historiq. sur la ville de Limoux, 1838, pag. 234.

avait eu quelquefois à souffrir. Son neveu, Pierre Assalit, hérita de lui les fonctions de sacristain, de confesseur et de bibliothécaire apostolique sous le pontificat d'Urbain V, de Grégoire XI et de Boniface IX. Plus tard, Amélie fut nommé évêque de Tarente et patriarche d'Alexandrie. On lui avait aussi confié les fonctions d'administrateur de la ville d'Ax en Gascogne. Il cessa de vivre de 1404 à 1405.

IV.

Pierre DURAN, de Limoux,

Poète roman (1).

La vie de ce poète est complétement inconnue ; on sait qu'il était de Limoux et qu'il fabriquait des peignes à tisser. D'après ce qui est indiqué par le registre du Gai Consistoire Toulousain (2), une pièce de vers, composée par Pierre Duran, de Limoux, fut retouchée par Messire Pierre de Monlasur, chevalier, et cette pièce fut jugée digne du prix de la Violette en 1373. On ne sait si Pierre Duran a laissé des descendants dans sa ville natale ; mais il paraîtrait qu'il en a été ainsi puisque un Duran-la-Violette vivait, il y a peu d'années, à Quillan, après avoir quitté Limoux pendant son jeune âge.

---

(1) Les Joies du Gai Savoir, recueil de poésies en langue romane, couronnées par le Consistoire de la Gaie Science de Toulouse, depuis l'an 1324 jusques en l'an 1498, avec la traduction littérale et des notes par le docteur Noulet, 1849, pag. 25.

(2) Manuscrit nº 1, fol. 36.

Les vers du poète couronné par les disciples de Clémence Isaure ont bien vieilli. Dans l'espace de cinq cents ans la langue romane même a reçu des modifications profondes ; c'est à peine si on peut lire et comprendre aujourd'hui, en s'aidant d'un commentaire, les productions littéraires du XIVe siècle. Quoiqu'il en soit, je crois devoir reproduire un fragment de l'œuvre de Pierre Duran, en l'accompagnant de la traduction littérale du docteur Noulet.

Le poète Limouxin était imbu des principes chevaleresques en honneur dans le midi de la France pendant le cours du moyen âge ; la pièce de vers jugée digne d'une Violette dans les Jeux Floraux Toulousains ne permet pas d'en douter. Duran la dédia à Gaston-Phébus, comte de Foix, marié avec Agnès, fille du roi de Navarre. Ce Gaston paraissait aimer les œuvres littéraires harmonieusement écrites, et peut-être avait-il eu l'occasion de connaître Pierre Duran dans les concours poétiques de Puivert.

La pièce de vers couronnée par les membres du Gai Consistoire Toulousain porte pour titre :

En P. Duran, de Limos, pencheniers, fé aquest vers.

Elle est terminée par l'adresse suivante :

ENDRESSA.

Pros coms Gastos jamay no m'vuelh partir
De vos lauzar ; ans me deu abelir,
Car votre pretz sobre tots és montans
Comtes é dux, marques ez amirans.

Traduction :

ENVOI.

Preux comte Gaston jamais je ne veux me départir
De vous louer ; bien plus cela me doit agréer,
Car votre mérite est élevé sur tous,
Comtes et ducs, marquis et amiraux.

V.

Pierre ASSALIT, de Limoux,

Moine Augustin et Évêque (1).

Pierre Assalit naquit à Limoux vers la fin du XIVe siècle; il appartenait à une famille qui s'est éteinte dans cette ville depuis peu d'années. Assalit était le neveu de Pierre Amélie de Brenac; il entra d'abord comme religieux chez les Augustins de sa ville natale, et se fit remarquer dans cette communauté monacale par une aptitude bien marquée pour la culture des lettres. Son oncle, Amélie, appelé à occuper le siége épiscopal de Tarente, lui céda les fonctions de confesseur et de sacristain du pape Martin V, dont-il avait été investi. Plus tard, Assalit devint successivement prieur du couvent de St.-Martin à Bordeaux, abbé commandataire de Planesauve, puis évêque d'Oleron, de Condom,

---

(1) Voyez : Gallia christiana, 1739, tom. VI, p. 277. – Histoire de l'établissement du couvent des Pères Augustins de Limoux, 1651, pag. 14 (manuscrit). — Fonds-Lamothe, Notices historiques sur la ville de Limoux, 1838, pag. 234.

et sur la demande du chapitre d'Alet il fut transféré sur le siége épiscopal de cette dernière ville en 1421.

Pierre Assalit ne perdit pas de vue l'ordre monastique qui l'avait reçu dans son sein, et il s'empressa de lui être utile lorsque les circonstances le lui permirent. Cet évêque finit ses jours à Alet en 1440.

VI.

THÉRON Vital, de Limoux,

Prédicateur (1).

Théron Vital reçut le jour dans la ville de Limoux en 1572 ; il se fit recevoir dans la congrégation des Jésuites pendant l'année 1587. L'enseignement de la réthorique, de la philosophie et de la théologie morale l'occupèrent d'abord; mais la prédication ne tarda pas longtemps à absorber tous ses moments. Les talents oratoires dont il fit preuve sur la chaire lui acquirent une certaine célébrité, et plusieurs grandes villes de France l'appelèrent dans leurs églises. Pendant cinquante ans il les évangélisa d'une manière fructueuse, et sur le déclin de l'âge, lorsque ses forces commencèrent à faiblir, on lui confia les fonctions de recteur au collége de Montauban; plus tard on les échangea contre celles de provincial à Toulouse.

---

(1) Voy. : Sotwel, in bibli. script. Jesu. — Bayle, Dictionnaire critique. — Moréry, Dictionnaire historique, tom. VI, pag. 493.

A diverses époques, Théron publia des pièces de vers en latin; ces pièces jouirent de l'estime des gens de lettres, et leur auteur, encouragé par les éloges dont-il était honoré, continua de s'adonner à des compositions poétiques jusque vers les dernières années de sa vie. A un âge où les facultés intellectuelles de l'homme déclinent, celles de ce jésuite s'étaient conservées sans altération, et elles méritèrent d'être louées par Balzac.

Théron mourut à Toulouse, le 25 février 1657, dans la 85me année de son âge. Ses principaux poèmes sont : *La Vie de Jésus-Christ* et *La Vie du Roi Henri IV*.

VII.

Nicolas PAVILLON.

Évêque d'Alet. (1)

Trente-cinq prélats ont occupé successivement le siége épiscopal d'Alet. Dans ce nombre il en est un, c'est le vingt-huitième, qui a laissé après lui une réputation de vertu incontestée; son mérite a été même apprécié par les classes populaires dont il était entouré; je n'ai pas besoin de le nommer, on comprend que je veux parler de Nicolas Pavillon.

Ce prélat naquit à Paris le 17 novembre 1597; sa famille, quoique fixée dans la capitale, était originaire de Tours. Le père de Nicolas remplissait les fonctions de correcteur à la Chambre des Comptes; sa mère portait le nom de Catherine de la Bistrade. Elevé d'abord sous les yeux de ses

(1) Voyez : Vie de M. Pavillon, évêque d'Alet, par Lefèvre de St.-Marc, 2e édit., 1739. — Gallia christiana, 1739, t. 6, p. 283.

parents, il fut ensuite placé au collége de Navarre, et de là on le fit recevoir à la Sorbonne pour y terminer ses études théologiques.

Dès qu'il eut été admis dans les ordres sacrés, Pavillon s'adonna, avec succès, à la prédication dans plusieurs églises de Paris; ce fut d'abord à Ste-Croix de la Bretonnerie (1) et puis dans la chapelle des missionnaires de St.-Lazare.

Pendant que Pavillon se fesait remarquer sur la chaire par la forme et le fonds de ses discours, l'évêché d'Alet devint vacant; on avait besoin pour occuper ce siége d'un prêtre qui, par l'austérité de ses mœurs, pût aider à régénérer un pays profondément vicié sous le rapport moral. Le cardinal de Richelieu crut trouver ce qu'il cherchait dans la personne de Nicolas; ce dernier avait alors 40 ans. Dès qu'on lui eut désigné la charge qu'on se proposait de lui confier, il hésita, demanda à réfléchir et à consulter ses forces. En ajournant sa décision il n'entendait pas faire parade d'une fausse modestie : la pensée qui le préoccupait était éminemment chrétienne et digne, en tout point, d'un ministre des autels. La suite de ses actes a prouvé que personne ne sut mieux

(1) En 1637.

que lui se défendre contre l'hypocrisie et le désir des vanités mondaines.

En 1637, Pavillon reçut le titre d'évêque d'Alet. A cette époque, la cour de Rome et celle de France ne vivaient pas de bonne intelligence ; par suite de ce défaut d'entente, le Pape ne confirma la nomination de Nicolas que vers la fin de l'année 1639. Pendant que les bulles papales se fesaient attendre, l'évêché d'Auxerre devint vacant ; on s'empressa de l'offrir à Pavillon, comme plus digne de son mérite et de ses talents oratoires. Celui-ci refusa cette fois sans aucune hésitation ; ne consultant point ses convenances personnelles, il préféra occuper un siége peu envié, et où le besoin de nombreuses réformes se fesait depuis longtemps sentir.

Lorsque les bulles furent expédiées de Rome, Pavillon reçut l'onction sainte des mains de François de Gondy, archevêque de la capitale. Cette cérémonie eut lieu dans l'église de Saint-Lazare, le dimanche qui suivit l'Assomption de 1639.

Le 8 octobre, Pavillon quitta Paris pour se rendre au sein de son diocèse ; il y arriva après s'être arrêté pendant quelques jours à Lyon et à Carcassonne. Le 30 octobre, le château de Cornanel, lieu de résidence des évêques qui l'avaient précédé, ouvrait ses portes pour le

recevoir, et le 3 novembre c'était le palais épiscopal d'Alet qui le voyait arriver avec toute sa suite.

Dans quel état se trouvait le pays dont la direction morale venait de lui être confiée? Il est bon d'en dire quelques mots, afin de faire comprendre les difficultés qu'avait à vaincre le nouveau prélat pour accomplir l'œuvre réformatrice qui lui avait été confiée.

Le bourg d'Alet, entouré de murs d'une faible résistance, ne comptait dans son enceinte que 600 habitants vers le milieu du XVII[e] siècle. Leurs maisons, petites et mal bâties, étaient médiocrement éclairées et d'une vétusté extrême ; le palais épiscopal, rarement habité, tombait en ruines ; la cathédrale, remarquable par le style de son architecture bizantine, avait été démolie en grande partie pendant les guerres du calvinisme sur les bords de l'Aude ; une autre cathédrale provisoire occupait le réfectoire des anciens Bénédictins.

Pendant plus de cent ans l'évêché d'Alet avait été possédé, comme en commande, par cinq ou six prélats, dont trois étaient sortis de la famille de Joyeuse. Celui qui précéda Pavillon portait le nom de Polverel ; c'était un ancien capitaine de cavalerie qui sollicita et obtint le titre d'évêque d'Alet, mais qui en fesait remplir les fonctions

par des prêtres à gages. Cet évêque passait une partie de son temps à la cour, et l'autre à Cornanel, dans une licence de mœurs scandaleuses. Lorsque Polverel allait habiter le palais épiscopal d'Alet, c'était pendant les jours de la fête patronale de ce bourg, et alors il s'égayait à voir danser le peuple sur la place publique. A l'époque de l'Assomption les danses avaient lieu dans l'évêché et elles s'y continuaient pendant toute la durée de l'octave.

Les paroisses du diocèse étaient pauvres et mal dirigées sous le rapport moral. Les prêtres chargés de les desservir, imitant la conduite de Polverel, vivaient dans l'oubli de leurs devoirs; ils s'empressaient de se rendre à Alet, lorsque le jour de la fête patronale arrivait, pour jouir du spectacle offert par les danses publiques. Pendant le reste de l'année, la chasse à l'ours ou au sanglier et les intempérances de la table absorbaient presque tout leur temps.

Pavillon, affligé d'un pareil relâchement dans les mœurs du clergé, s'efforça de le faire cesser en donnant l'exemple d'une vie austère. Il commença par renoncer à habiter le château de Cornanel et par établir sa résidence dans le chef-lieu de son diocèse. Les ecclésiastiques qui l'avaient suivi, en s'éloignant de la capitale, eurent leur appartement au premier étage du palais épiscopal;

les serviteurs furent placés au deuxième étage. C'est là qu'il voulut se loger lui-même, dans une chambre sans cheminée, en attendant qu'il pût trouver ailleurs une position plus convenable.

Ce digne prélat se demanda bientôt par quels moyens il pourrait réformer les habitudes mauvaises des desservants de son diocèse. L'ignorance entraînant bien souvent avec elle l'immoralité, Pavillon essaya de la combattre en établissant des conférences au sein des communes les plus populeuses. Tous les curés des paroisses du voisinage étaient tenus d'y assister, et, en leur présence, les prêtres les plus éclairés commentaient les dogmes évangéliques. Un tel enseignement ne tarda pas longtemps à porter de bons fruits.

Ce n'est pas tout encore, afin de former de nouveaux desservants et de les plier pendant leur jeune âge aux exigences du saint ministère, l'évêque d'Alet fonda un séminaire dans lequel les aspirants à la prêtrise recevaient une instruction adaptée à leurs besoins. Avant de confier à ces séminaristes les fonctions sacerdotales, on avait le soin de les soumettre à de longues et rigoureuses épreuves. En suivant une telle voie, Nicolas Pavillon parvint en peu d'annés à renouveler le personnel de son clergé et à s'entourer de colla-

borateurs propres à lutter avec lui contre les vices des gentilshommes et contre ceux de la bourgeoisie.

Pendant que l'évêque d'Alet travaillait à introduire d'utiles réformes dans son clergé, une occasion imprévue le mit en désaccord avec les Jésuites sur des questions de confession ; il commença alors, avec cette compagnie puissante et ambitieuse, une polémique qui devait lui attirer plus tard des haines inexplicables.

Après s'être appliqué à éclairer les prêtres de son diocèse, Pavillon songea à améliorer la position des pauvres malades. Dans ce but, il fonda une association de dames de charité, chargées également d'un enseignement religieux ; ces dames prirent le nom de *régentes*. Pavillon visitait les malades indigents et s'assurait par lui-même de l'étendue de leurs besoins. Peu de temps après son arrivée à Alet, lorsque son palais n'était pas encore meublé d'une manière complète, il rencontra un malheureux, torturé par de vives douleurs, sur un lit de paille. Allez prendre un matelas pour ce malade, dit-il à son serviteur; celui-ci lui faisant observer que la maison épiscopale n'avait pas encore le nombre de matelas dont elle avait besoin : eh bien! répondit le vénérable évêque, allez prendre celui qui est placé sur mon lit ; un homme bien portant peut plutôt coucher sur la

dure qu'un malheureux tourmenté par de cruelles souffrances.

Pavillon prit des mesures pour faire cesser les habitudes d'usure, devenues communes dans son diocèse parmi les bourgeois enrichis, et pour fermer les cabarets trop fréquentés par les populations rurales. Il érigea en cure la commune de St.-Martin-Lys; il y fit bâtir une église et un presbytère, sans songer que cette nouvelle paroisse, placée dans le voisinage d'un ancien monastère, serait un jour rendue célèbre par l'un des desservants appelés à y exercer le saint ministère.

Les sorciers et les conjureurs, race d'hommes vivant aux dépends de la crédulité publique, abondaient dans le pays de Sault et vers le Capsir. L'évêque d'Alet mit tout en œuvre pour en réduire le nombre : un jour d'hiver, lorsque la neige tombait et couvrait les chemins, il part et va à Rouse faire arrêter un sorcier qui avait été cause de quelque agitation parmi les communes du Donezan.

Dans une autre circonstance, un pauvre malade des environs d'Alet, en proie à des maux qui ne laissaient aucun espoir, envoie prendre pendant la nuit le vicaire attaché à cette dernière paroisse, afin de l'assister dans ses derniers moments. Le vicaire refuse de se déplacer et ne veut se mettre

en route que le lendemain au point du jour. L'émissaire, chargé de l'appeler et de l'accompagner dans son voyage, va faire part de l'insuccès de ses instances au chef du diocèse. Celui-ci, n'écoutant que l'ardeur de son zèle, n'envoie aucun ordre au vicaire, mais il quitte son lit, s'habille à la hâte et part à pied, pendant l'obscurité de la nuit, pour aller porter les secours de la religion au malade qui les avait réclamés. Malheureusement, ce louable empressement ne fut d'aucune utilité au moribond; il avait cessé de vivre lorsque l'évêque d'Alet arriva auprès de lui.

Après s'être occupé de réformer les vices du clergé et ceux de la bourgeoisie, Pavillon songea à faire disparaître d'autres abus. Il surveilla les fermiers des tailles, toujours prêts à écraser les contribuables sous le poids des impôts; il se refusa à tolérer certains priviléges que s'étaient arrogés les seigneurs; ces priviléges abusifs consistaient à placer des bancs seigneuriaux dans le chœur des églises paroissiales, à faire ériger en cure les chapelles des châteaux, et à percevoir sur les familles vassales un espèce d'impôt, lorsque la terre seigneuriale changeait de maître, ou bien lorsque ces derniers s'engageaient dans les liens du mariage.

Les difficultés qui devaient mettre à une rude

épreuve le zèle de Pavillon ne tardèrent pas à se présenter. Lorsque ce prélat voulut défendre à diverses corporations monastiques de venir confesser ou mendier dans son diocèse, une trame s'organisa parmi elles pour essayer de désarmer le courage du saint évêque. Capucins de Limoux et de Chalabre, Jacobins de Quillan, Augustins de Caudiès, tous ces moines, trop faciles dans leurs confessions, trop relâchés dans leur morale, se liguèrent entre eux pour attirer sur la tête de Pavillon la haine des Jésuites. Ce fut alors qu'il devint nécessaire de combattre de hautes influences et de défendre, sans faiblir, les droits de la vérité.

Les gentilshommes, contrariés dans le désordre de leurs mœurs; les bourgeois, entravés dans leurs habitudes de rapine, firent cause commune avec les moines du voisinage pour essayer de discréditer l'évêque d'Alet, en l'accusant de jansénisme. Pavillon épuisa son savoir et ses forces pour éclairer d'une vive lumière les sujets controversés; mais ce fut sans aucun succès : il mourut en combattant ce qu'il appelait une erreur, et ce qui n'était peut-être qu'un entêtement des plus déplorables. Dès qu'il eut rendu le dernier souffle d'une vie longue et laborieuse, ce digne prélat laissa dans le cœur des masses des regrets bien amers, comme en laissent toujours

après eux les hommes animés par des pensées éminemment chrétiennes.

On a bien cherché à ternir cette gloire posthume en signalant dans les écrits de Pavillon des erreurs théologiques. En admettant qu'il en fût ainsi, il aurait largement racheté ces erreurs par la pureté de ses intentions et par une vie exemplaire.

Pavillon s'éteignit, le 8 décembre 1677, à l'âge de 80 ans. Avant de terminer son pélerinage sur cette terre, il écrivit un testament dans lequel se révèlent une foi vive dans les enseignements évangéliques et l'amour des pauvres. Sur sa tombe, simplement construite, conformément au désir qu'il en avait exprimé, des mains amies gravèrent une inscription destinée à rappeler les hautes qualités qui avaient illustré sa carrière épiscopale. Les membres du corps sacerdotal, dont les sentiments s'étaient montrés droits et sans ambition, s'énorgueillirent de compter parmi eux un apôtre dévoué à l'œuvre qui lui avait été confiée. Les poëtes de cette époque, quoique de mœurs suspectes, se plurent, eux aussi, à lui rendre un hommage des plus éclatants, en exaltant l'excellence de ses vertus (1.)

Pavillon a beaucoup écrit; mais on n'a publié

(1) Boileau Despreaux; le Lutrin, chant 1er.

que ses instructions sur le Rituel Romain du pape Paul V, à l'usage du diocèse d'Alet, et plusieurs lettres qui sont reproduites dans sa *vie*, dont une 2me édition a été imprimée, en 3 vol. in-12, à Utrecht, en 1739. Quant aux instructions sur le Rituel, la 2me édition a été imprimée à Paris, en 1770, en 1 volume in-12, et la 3me, en 1777, en 1 vol. in-4o

VIII.

BERNARD DE MONTFAUCON,

DE ROQUETAILLADE,

Antiquaire (1).

Parmi les moines de la congrégation de St.-Maur qui ont travaillé à faire avancer les sciences historiques, Bernard de Montfaucon occupe un rang distingué. Ce bénédictin, remarquable par sa vaste érudition et par l'immensité de ses travaux, était fils de Timoléon de Montfaucon, seigneur de Roquetaillade et de Conillac. Sa mère le mit au monde dans le château de Soulages, au fond des Corbières, le 13 janvier 1655.

Élevé d'abord sous les yeux paternels, il fut envoyé, vers l'âge de sept ans, au collége des Doctrinaires de Limoux. Le genre d'enseignement qu'il y recevait ne tarda pas longtemps à être abandonné pour lui faire reprendre celui qui avait été d'abord adopté.

Bernard aimait beaucoup à lire ; les œuvres de Plutarque tombèrent les premières entre ses mains et l'intéressèrent vivement. Cette lecture contribua

(1) Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur, ordre de St.-Benoît. Bruxelles, 1770, p. 585.

sans doute à développer dans sa jeune intelligence le goût des études historiques qu'il devait porter bien loin dans un âge plus avancé. A dix-sept ans, il connaissait déjà les productions littéraires de tous les pays, les mœurs et les coutumes de tous les peuples ; une mémoire heureuse l'aidait à retenir les noms de lieux, les dates et les faits historiques un peu importants.

Pavillon, évêque d'Alet, se plaisait à encourager Bernard dans ses études ; celui-ci, accompagné de son père, allait fréquemment le visiter, et chaque fois il lui rendait compte des lectures dont il s'était occupé. Ces comptes rendus frappèrent bien souvent l'évêque d'Alet, soit par leur précision, soit par leur enchaînement méthodique. Un jour, après avoir entendu l'analyse nette et concise de l'ouvrage de Josèphe sur les *Antiquités Judaïques*, Pavillon, ne pouvant contenir son émotion, prend dans ses bras le jeune élève et l'embrasse en lui adressant ces paroles prophétiques : « Continuez, » mon fils, de vous livrer à l'étude avec ardeur, » et vous parviendrez à occuper dans le monde » littéraire un rang distingué. » L'évêque d'Alet avait dit la vérité, et ses prévisions ne tardèrent pas longtemps à se réaliser.

Épris de la gloire des armes par suite de l'impression que font toujours sur les jeunes intel-

ligences les descriptions de batailles, qui abondent dans les vieux historiens devenus classiques, Montfaucon voulut entrer dans la carrière militaire. Placé dans le régiment des Cadets à Perpignan, en 1672, il le quitta pour revenir à Roquetaillade auprès de son père mourant et près de sa mère désolée. Quelques mois s'écoulèrent et Bernard, après avoir rempli, au sein du foyer domestique, les devoirs qui lui étaient dictés par sa tendresse filiale, partit de nouveau en qualité de volontaire; cette fois, il alla au fond de l'Allemagne sous les ordres de son parent le marquis d'Hautpoul.

Après deux années de services dans les armées, sa santé s'altéra d'une manière inquiétante; il fallut se décider à quitter la carrière militaire pour aller retremper ses forces au sein de sa famille. A peine arrivé au château de Roquetaillade, Bernard eut la douleur de perdre sa mère; le chagrin qu'il en ressentit eut pour effet d'assombrir son caractère et de le dégoûter de la vie agitée du monde. Un penchant irrésistible le poussa vers la solitude des cloîtres; là, il espérait trouver, dans l'étude et la prière, les consolations dont il avait besoin.

La congrégation de St.-Maur, composée d'hommes éclairés et livrés à l'étude, fut celle qui pouvait le mieux s'harmoniser avec les goûts de

Bernard. Dans cette congrégation se trouvait d'ailleurs un membre de sa famille ; il n'en fallut pas davantage pour la préférer à toutes les autres. Bernard fut reçu à Toulouse chez les Bénédictins de la Dorade pour y faire son noviciat, et le 13 mai 1676 il s'engagea dans les ordres monastiques. Après avoir séjourné pendant quelques mois dans la ville des Capitouls, on l'envoya à Sorèze ; les livres grecs, qui abondaient dans la bibliothèque abbatiale de cette ville, le décidèrent à étudier la langue hellénique qu'il ne connaissait pas encore.

Montfaucon ne quitta Sorèze que pour aller dans le monastère de Lagrasse, l'un des plus riches du midi de la France en livres grecs et en vieux traités sur les études ecclésiastiques. Huit années de séjour au milieu de cette solitude claustrale furent employées à lire les auteurs ecclésiastiques des quatre premiers siècles de l'ère chrétienne, à corriger les versions latines de quelques ouvrages helléniques et à rassembler les matériaux nécessaires pour la composition d'un cours de théologie historique. Ces travaux reçurent un accueil des plus favorables et ils méritèrent à leur auteur d'être appelé à Bordeaux, dans la bibliothèque de Sainte-Croix. De là on l'envoya à Paris, où il fut reçu dans le couvent des Blancs-Manteaux, en 1687.

Au sein de la capitale, les connaissances paléographiques de dom Montfaucon furent mises à profit pour publier une nouvelle édition des œuvres de saint Athanase et de saint Jean Chrisostôme. Pendant le cours de cette publication, le paléographe, dont on avait le soin de s'aider, se livra avec ardeur à l'étude des langues hébraïque, chaldéenne, syriaque, samaritaine, copte et arabe. Ses recherches sur les œuvres de saint Jean Chrisostôme lui firent comprendre qu'il avait besoin de s'éloigner du sol français et d'aller à Rome consulter les manuscrits déposés dans les collections du Vatican.

Montfaucon séjourna dans la ville papale pendant près de trois ans. Ce voyage fut utilisé pour visiter les bibliothèques de Milan, de Modène, de Venise, de Ravenne, de Bologne, de Florence et du mont Cassin.

Le pape Innocent XII lui fit un accueil des plus distingués et donna des ordres pour que toutes les bibliothèques pontificales lui fussent ouvertes. Ces marques de considération, accordées à un savant français, excitèrent la jalousie de quelques bibliophiles de l'Italie. L'un de ces bibliophiles chercha à perdre Montfaucon dans l'esprit du Saint-Père, en affaiblissant la haute idée qu'il avait conçue de son érudition. Le piége qu'il tendit

à ce bénédictin ne servit qu'à confirmer sa réputation de savant et à lui donner plus de crédit à la cour de Rome.

Un jour, pendant que Bernard visitait les collections manuscrites du Vatican, en présence d'une réunion nombreuse, Zacagni, l'un des employés de cet établissement, s'approcha du moine français, mit sous ses yeux un manuscrit grec et lui demanda, avec une politesse affectée, quel était l'âge de cette écriture. Montfaucon examina la première page et répondit aussitôt qu'elle remontait à environ 700 ans. Vous vous trompez, répliqua Zacagni, d'un ton triomphant; cette écriture appartient à une époque plus reculée; le nom de l'empereur Bazile le Macédonien, placé en tête du manuscrit, prouve votre erreur. Prenez garde, reprit Montfaucon, le Bazile dont vous parlez pourrait être le porphyrogénète qui vivait un siècle après celui de Macédoine. Dans la seconde ligne du manuscrit, on lut, en effet, ces mots : *Bazile né dans la Pourpre*. Zacagni, un peu humilié par cette défaite, fit de nouvelles tentatives pour tendre des piéges au bénédictin français; le savoir de ce dernier ne fut jamais en défaut (1).

(1) Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles lettres, tome 16, page 327.

Vers la même époque, les adversaires de la doctrine de saint Augustin accusèrent les religieux de Saint-Maur d'avoir mal interprété les œuvres de ce père de l'Eglise. Montfaucon trouva cette accusation mal fondée et se chargea de la réfuter dans une brochure qui eut un plein succès. L'auteur de cette brochure avait déjà donné des preuves, souvent répétées, de son aptitude à divers travaux intellectuels. Les Bénédictins se firent un devoir de lui confier la charge de procureur général de la compagnie de Saint-Maur auprès de la cour de Rome. De telles fonctions s'alliaient mal avec les exigences d'un travail littéraire continu. Montfaucon quitta l'Italie et revint en France au sein de la capitale.

Le pape Clément XI fit de vains efforts pour le retenir auprès de lui; le cardinal d'Estrées le pressa, à son tour, de faire un voyage vers le levant et d'y recueillir d'anciens manuscrits. Rien ne put le retenir loin de son pays. Plus tard, le savant bénédictin regretta vivement d'avoir résisté aux sollicitations du cardinal d'Estrées et d'avoir laissé échapper une occasion favorable de satisfaire ses goûts pour les vieilles écritures.

Arrivé à Paris, Montfaucon se livra constamment à l'étude, et il ne cessa, jusqu'à la fin de ses jours,

d'enrichir la littérature et l'histoire de productions estimées. En 1719, le roi le fit nommer membre honoraire de l'Académie des inscriptions, sans attendre qu'une place devint vacante dans ce corps savant. Plus tard, on le délégua pour remplacer le père Letellier, jésuite plein d'érudition.

Parvenu à un âge avancé, Montfaucon consacrait encore huit heures par jour à l'étude, et il ne paraissait en éprouver aucune incommodité. Deux jours avant de cesser de vivre, il communiquait à l'Académie des inscriptions le plan d'un grand travail historique sur la monarchie française; le 21 décembre 1741, la mort vint l'atteindre, d'une manière subite, dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Près, à l'âge de 86 ans. Tous les personnages éminents de la capitale voulurent assister aux funérailles de ce vénérable vieillard, et son corps fut déposé, à côté du père Mabillon, dans la chapelle de la Vierge.

M. de Boze, secrétaire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, fit, au nom de cette compagnie, l'éloge du membre qu'on venait de perdre. Il rappela les qualités qui avaient distingué ce savant et donna une énumération complète des œuvres qu'on devait à la fécondité de sa plume.

Parmi les travaux imprimés, on remarque

surtout les *Recherches sur l'antiquité, expliquée et représentée en figures*. Ces recherches, renfermées dans 15 volumes in-folio, font connaître une foule de documents précieux sur les antiquités égyptiennes, étrusques, romaines, gauloises, de presque toutes les nations de l'ancien monde.

Le même auteur publia aussi cinq volumes in-f° sur les *Monuments de la monarchie française*. En 1708, il fit paraître une *paléographie grecque* dans laquelle il indiqua l'origine et le progrès des lettres dans le pays des Hellènes. Il y reproduisit les divers genres d'écriture de ce pays, en remontant de siècle en siècle ; il signala en même temps les abréviations mises en usage par les copistes, et les notes de quelques commentateurs. Dans cette paléographie, Montfaucon donna le chiffre des bibliothèques qu'il avait consultées et fixa à 11,630 le nombre des manuscrits grecs qui étaient déposés dans les diverses bibliothèques de l'Europe. Un travail de ce genre exigea plus de vingt années de laborieuses recherches, et il mérita à son auteur des témoignages d'une haute considération.

IX.

MONTFAUCON DE VILLARS, DE ROQUETAILLADE,

Romancier (1).

Tout ce qu'on sait sur la vie et les œuvres de ce Montfaucon a été recueilli par Trouvé, dans sa Description du département de l'Aude. Voici ce qu'on lit sur ce personnage dans l'ouvrage de l'ancien préfet de l'Aude : « Un des parents de Bernard de Montfaucon, l'abbé de Montfaucon de Villars, était né aussi dans les environs de Limoux; il s'est fait connaître surtout par un ouvrage intitulé : *Le Comte de Gabalis*, dont il puisa le fonds dans le livre de Barri, *la Chiave del Gabinetto.* L'abbé de Villars fut tué d'un coup de pistolet, à l'âge de 35 ans, par un de ses parents, sur le chemin de Paris à Lyon. »

Il est probable que cet abbé était né au château du Villa, dans les environs de Roquetaillade, et

(1) Voyez : Trouvé, description générale et statistique du départ. de l'Aude, 1818, tom. 2, p. 362.

que de là vint le surnom qui lui fut donné dans la suite pour le distinguer d'autres membres de la famille des Montfaucon. L'époque où vivait cet abbé n'est pas exactement connue, et son livre, *le Comte de Gabalis,* ou entretiens sur les sciences secrètes, ne peut servir à renseigner sur ce point, par la raison qu'il a été imprimé sans date, à Cologne, chez P. Marteau.

X.

RIVOIRE, DE LIMOUX,

Poète roman et satirique (1).

En 1676, une société de gens de lettres s'était formée dans la ville de Limoux. Les membres qui en faisaient partie, au nombre de sept, se réunissaient dans un lieu reculé, tantôt pour disserter sur des questions littéraires, tantôt pour lancer des épigrammes contre les personnes qui avaient été l'objet de leur aversion.

Les productions de ces hommes de lettres n'ont pas été retrouvées, mais leur existence est attestée par les écrits d'un autre poète contemporain, qu'on a eu le soin de conserver ; ce dernier portait le nom de Rivoire ; né, selon toutes les vraisemblances, à Limoux, c'est encore dans cette ville qu'il cessa de vivre.

Si nous savons peu de chose sur la vie de Rivoire, ses œuvres nous sont du moins bien connues. La satire qu'il écrivit avec le plus de

(1) Manuscrits et traditions.

soin portait pour titre : *La Crambo ardento.* C'était une réponse vive et caustique aux attaques dirigées contre lui par la société des sept poètes dont il avait dédaigné de faire partie. *L'Hydro* renferme une série de plaisanteries fines, mais piquantes, contre les mêmes poètes. *Les bersés dal Pouèto patouès al Prédicaïré gascou*, font une triste peinture de ces prêtres, dont l'intérêt est le seul mobile dans l'exercice de leur saint ministère. Dans *l'Aïrissou coumbertit*, Rivoire avoue avoir mis au jour des écrits pleins de fiel contre la société des sept poètes, et il se reproche de s'être montré trop malin dans ses pièces de vers en langue patoise. *La Parabolo dé las aygos* s'adresse aux gens de robe, aux juges surtout, qui se laissent corrompre par des largesses ou font un commerce ignoble de leurs sentences. Ces cinq compositions littéraires appartiennent toutes à Rivoire.

Pour donner une idée de la verve satirique de ce poète, il faut reproduire quelques fragments de sa *Crambo ardento*. Voici le début de cette pièce :

Imprudents sectatous d'aquélo cramb'ardento,
Per tourmenta les morts, qualqué diaplé bous tento;
N'abex pas prou matièro en critiquan lés bious,
Las p..., lés laïrous , las falsos déboutious,

Lés m..., lés sots, les ignourents, lés richés,
Lés fripouns, lés c..., lés babards et lés chichés?
Ambaco, ço mé semblo, un médisent n'a prou,
Sansé béni troubla l'oumbro d'un mort d'hounou.
. . . .

Rivoire continue sur ce ton ; puis il se rappelle qu'une femme, qu'il aimait peut-être, avait été diffamée par les membres de la chambre ardente. Cette idée l'indigne, son humeur s'exaspère ; elle éclate par une exclamation qui peint vivement la pensée dont il est agité :

Sucré, soun enrachat et brumi dé coulèro
Qu'ajax gaousa parla countro la moulignéro!...
Y a pas à bo négua, d'Albert (1) mé ba jurat,
È, fé de gentil'homm' aquo bal un countrat.
. . . .

Ce n'est pas tout encore; sa maison avait été présentée comme un lieu de débauche, et il fallait repousser cette odieuse calomnie :

Tournen à nostr' item : Bourgés, soun hors d'yeou,
Moun oustal un b...! digax, maudito rasso,
Per bous faïré parla, qués aquo que s'y passo?
Lé porto-croux y ba, (2). . . . .

Après avoir relevé les traits qui avaient été dirigés contre lui, Rivoire avait une autre tâche

(1) D'Alverny, seigneur de Peyralade.

(2) Rochètes, procureur du roi au sénéchal de Limoux.

à remplir ; il lui restait à flageller ses adversaires sans aucun ménagement. Voici en quels termes il poursuit son œuvre satirique :

Enfin, yeou soun piquat dé bostro médisenso,
É n'aouré pas répaous qué noun tiré benjenso :
Si podi pas mé batré, al mens podi parla,
. . . .
Coussi m'y prendré, yeou, qué mé pouscax entendré?
Mé cal faïré sourti qualqué bers dé ma cendré.
Coumensen per un cap : digos mé, lé Platoun (1),
Qu'és aquo qu'as tu faït per méril'aquel noun?
N'és pas per lé mesprex qu'as faït dé la richesso?
Jas' bertat, sé couneïch qu'as mesprésat lé bé,
Car té n'és léou défaït per nou pousséda ré.
Mesprex qué ba trop leng, quand on bex qué ta bigno,
Faouto dé penchéna, s'és morto dé la tigno.
Las bertats n'an jamaï faït péno à toun patrou,
Lé démentisqués pas. A l'aoutré, tu n'as prou.
Regis (2), coussi baï'cho? as gaïré dé pratico?
Disoun qué per la tous ourdounos l'émético?
Ount as aprés aquo? ché l' maréchal espert?
Baï doussomen, si nou, bési Limous désert.
Aprés, coussi faras? nou y aoura pas per riré!
Alabex nou pouïras ni gari ni médiré.
Sifét, en démouran chez tu, sansé sourti,
Y troubaras dé qué per médiré è gari.
Qué disés tu d'aquo, mostro nous ta pensado,

(1) Dégua, membre de la chambre ardente, ruiné par le jeu.

(2) Captier, médecin et membre de la chambre ardente.

Douclou ariéjouès (1)? ès bouno l'estoucado?
Parcé qué n'as d'al tros, disèts qué soun bissious!
Sans aquo Ganillet nou sario pas das tious.
Parlen dé quicon maï; bési qu'aquo té lasso;
Béleou ès marguillé! chut, caillen-nous dounc,
Si Pabilloun (2) ba sap t'aoura las claous d'al trounc.
Qué disés-tu Jousep, d'aquélo llatassado?
Crésés qué sio pagat dé la risouléjado?
A qui m'adressi yeou! n'és-tu pas un d'as sept?
Mardi, crési qué si, t'en cal dounc bailla un jet.
Thoumas-Morus (3), boun cap, d'ount ben qué désespei [sègos]
Tu n'as pas amoulat ni faït dansa las ègos?
Lé tens s'és destournat, ta calgut fa jasen,
Noun pas faouto dé blat, mé pla faouto d'argen.
. . . .
Nou mouralisi pas, la fantésio mé piquo
Dé n'englanda qualqu'un : ei l'Éclèsiastico (4).
D'ount diaplé bénés-tu? coussi sortés atal?
Portos al miech d'al mour la marquo dé l'oustal.
Qui t'a prestat l'esprit per critiqua lé moundé?
Coussi tu n'aourios prou! béjan, cal qué yeou soundé;
Si bos mé ba prouba, cal qué soul, sans digus,
Mé sapios explica Michel Nostrodamus.
. . . . M'en baou, qué sé fa tart,
Diré un mot al Major (5). Adiou al Gaillabart!
Ma muso, doussomen, amé lés gens dé guerro,

(1) Daoustenc, avocat et membre de la chambre.
(2) Evèque d'Alet, mort en odeur de sainteté en 1677.
(3) Barthe, membre de la chambre ardente.
(4) St.-Andrieu, membre de la chambre ardente.
(5) Fournié, membre de la chambre ardente.

Aï poou d'aquel souflét qué met un hom' à terro.

. . . .

Ma muso, tu t'en bas, acaben nostré rollé ;
Al founzé d'un esplouèt y cal un countrorollé.
Anen chez Lafrené (1), qué n'és lé partisant ;
Hom' affablé, gracious è fort boun courtisant ;
Nou l' cal pas mesprésa ; sé couflo coum' un ouïré,
É mêmés qualqué cop l'an bist presta l' couïré ;
Al mens jà ba fasio, d'al tens qu'à soun oustal
La mouillè d'al cousi yan' abo tasta sal.
Nou mé lèbi pas ré ni n'eï pas la mounino,
Si nou ba crésex pas, anats trouba Roubino.

Cette poésie, en nous faisant connaître les formes que la satire avait prises sur les bords de l'Aude, vers le milieu du XVII[e] siècle, nous dit aussi à quelle époque vivait Rivoire ; c'était pendant que Pavillon occupait le siége épiscopal d'Alet. Enfin, cette poésie ne permet pas de douter qu'à l'époque où Rivoire écrivait ses pamphlets rimés, Limoux comptait dans son sein une société de gens de lettres enclins presque tous à poursuivre leurs compatriotes par d'amères railleries.

(1) Crabol, membre de la chambre ardente.

XI.

TAFFOUREAU DE FONTAINES,

Évêque d'Alet (1).

Lorsqu'on veut rechercher quels sont les évêques qui ont laissé dans Alet un parfum de vertus chrétiennes, les noms de Pavillon et de Charles-Nicolas Taffoureau de Fontaines sont ceux qui se présentent en première ligne. Pourquoi savons-nous si peu de chose sur la vie de ce dernier prélat, et sommes-nous mieux renseignés sur le premier? Il est facile d'en expliquer le motif. Pavillon combattit les ennemis du jansénisme ; il lutta contre une corporation puissante avec la haute influence que lui donnaient sa plume et sa parole.

Des biographes, dans l'unique but de faire apprécier le mérite des hommes qui avaient cru devoir défendre les doctrines jansénistes, publièrent leur histoire aussi complète qu'il leur fut permis de le faire. C'est alors que parurent dans nos contrées la *Vie de Pavillon*, par Lefevre de

(1) Manuscrits. — Traditions populaires d'Alet.

Saint-Marc, et les deux histoires du monastère de Saint-Polycarpe; la première publiée en 1779 par l'abbé Raynaud, de Limoux; la seconde éditée en 1785 par dom Labat.

Taffoureau, élevé sur un siége épiscopal lorsque les doctrines jansénistes venaient d'être repoussées par la cour de Rome, n'eut à se ranger publiquement sous aucune bannière; voilà pourquoi sa biographie n'a pas été écrite, et le souvenir de ses actes n'a été conservé que dans des manuscrits devenus fort rares ou dans les traditions populaires du bourg d'Alet.

Le lieu où naquit Taffoureau n'est pas exactement connu, mais on est porté à penser qu'il vint au monde dans les environs du chef-lieu départemental de l'Yonne. Sa mère avait souvent témoigné le désir de donner le jour à un fils qui se sentît appelé au service des autels. Lorsque des signes de grossesse lui donnèrent la certitude d'un prochain enfantement, elle se rendit à l'abaye de Pontini pour y faire un vœu et pour demander en même temps aux reliques de St.-Edme, qui y étaient déposées, la faveur qu'elle convoitait. Cette mère, pendant le cours de sa prière, crut entendre une voix céleste qui lui disait : « Vos vœux seront exaucés. »

Madame Taffoureau, en arrivant au terme de sa

grossesse, fut heureuse de mettre au monde un fils. Cet enfant grandit sous les yeux de ses parents, et, lorsqu'arriva le moment de compléter ses études, on le plaça chez un chanoine de Sens appelé de Riot. Là il fit preuve d'une rare intelligence et d'une application soutenue à toutes les études classiques. Ses maîtres applaudirent constamment aux succès de cet élève; il en fut ainsi jusqu'au jour où il quitta M. de Riot pour se préparer à entrer dans la carrière ecclésiastique. Avant de prendre cette détermination, Taffoureau se jeta aux pieds de M. de Gondrin, archevèque de Sens, en lui ouvrant le fonds de son cœur. Celui-ci eut peu de peine à reconnaître en lui une vocation bien marquée pour le sacerdoce, et il l'encouragea à ne pas aspirer à d'autres fonctions.

Dès que le jeune lévite eut parcouru les degrés qui devaient le conduire à la prêtrise, on s'empressa de l'attacher au chapitre de Sens en qualité de chanoine; ce fut son ancien maître, M. de Riot, qui voulut se dépouiller de cet emploi pour le lui céder. Plus tard on le nomma célerier, et, enfin, prieur de Sorbonne. On assure qu'il enseigna les Saintes Ecritures avec distinction et qu'il en expliqua le sens avec une habileté peu commune.

Dans la suite, Taffoureau fut élevé à la dignité de grand vicaire et de doyen. Quoique chargé de

travaux qui lui laissaient peu de loisirs, il se faisait un devoir de visiter fréquemment les hôpitaux et d'y apporter à la fois des consolations et des secours. Bien loin d'éloigner de lui les pénitents pauvres ou couverts de haillons, il allait au-devant d'eux et les pressait de s'adresser à lui pour la direction de leur conscience.

Taffoureau aimait à évangéliser ces pauvres filles qui, après avoir quitté ce qu'elles ont de plus cher dans le monde, vont s'enfermer pour toujours dans la solitude des cloîtres. Il cherchait, par de douces paroles, à fortifier leur foi et à soutenir leur courage sur la voie où elles s'étaient engagées. Tantôt il prêchait à Melun devant les sœurs de Sainte-Marie, tantôt à Montargis devant les Bénédictines, d'autres fois il adressait ses discours aux religieuses de l'Adoration perpétuelle du St-Sacrement, à Châtillon.

Pendant qu'il prêchait à Montargis, les filles du duc de Vauvilliers voulurent faire leur profession entre ses mains. Dès que cette cérémonie fut terminée, Taffoureau sentit le besoin de retremper son esprit dans la retraite : une maison de campagne, appelée Saint-Clément, lui parut disposée d'une manière convenable pour s'y livrer à la méditation. Un jour, lorsqu'il réfléchissait au milieu des champs sur l'inanité des choses

humaines, une idée traversa son esprit et lui fit entrevoir de grands avantages dans la vie claustrale. Cette pensée le préoccupa vivement, et ce fut à l'abbaye de la Trappe qu'il voulut se retirer. Le chef de ce monastère essaya de le détourner d'un pareil projet en lui faisant entrevoir qu'il pouvait se rendre utile ailleurs. Taffoureau se laissa persuader, mais il ne quitta la Trappe que pour entrer chez les religieux de Saint-Jacques, à Provins. Là on ne fit rien pour le détourner de la vie monacale, on s'empressa au contraire de lui confier la charge d'official.

Le chef de la communauté de Saint-Jacques, M. d'Aligre, prit Taffoureau en affection, et une grande intimité s'établit entre eux. Malheureusement, des circonstances inattendues vinrent bientôt les séparer; l'abbé de St-Jacques fut appelé auprès de son père pour l'aider à remplir les fonctions de grand chancelier. Après le départ de cet abbé, Taffoureau ne put se décider à rester à Provins, et il se retira de nouveau dans la campagne de Saint-Clément; c'était en 1698.

M. Fenel, doyen de Sens, alla souvent le visiter dans cette retraite. Ils causaient, un jour, sur des sujets religieux, lorsqu'on vint leur apprendre que le siége épiscopal d'Alet était vacant et qu'on désirait le confier à Taffoureau. Celui-ci,

se considérant comme indigne d'une fonction aussi élevée, voulait refuser de l'accepter; M. Fenel insista pour qu'il ne repoussât pas un emploi qui pouvait lui fournir le moyen de se rendre utile à l'humanité. Pressé par de nombreuses sollicitations, l'ami de M. Fenel se décida enfin à prendre possession du diocèse d'Alet.

Arrivé dans son palais épiscopal, Taffoureau se garda de se laisser aller à une douce oisiveté; il redoubla, au contraire, de zèle pour ranimer autour de lui la pratique des vertus chrétiennes. C'était là une tâche difficile, exigeant du travail et une grande persévérance. Pour atteindre le but qui était l'objet de ses désirs, le nouveau prélat visitait, l'une après l'autre et à plusieurs reprises, toutes les paroisses de son diocèse. Lorsque les chemins étaient mauvais il cheminait à pied, sans se laisser arrêter ni par l'âpreté des sites montagneux, ni par les contre-temps atmosphériques. Imitant sur ce point la louable conduite de Pavillon, il tenait à connaître par lui-même les besoins des paroisses, les prêtres qui y étaient attachés et la manière dont le service divin y était rempli. On ne saurait rappeler ni toutes les consolations qu'il prodigua aux personnes souffrantes ou affligées, ni les secours qu'il fit distribuer aux familles pauvres de son diocèse.

Ce n'est pas tout encore. L'évêque d'Alet tenait à être aidé par des collaborateurs intelligents et d'une moralité exemplaire. Dans ce but, il les appelait fréquemment auprès de lui, s'attachait à les éclairer et leur indiquait en même temps la route qu'ils avaient à suivre pour remplir dignement les devoirs attachés au sacerdoce.

Aux États du Languedoc, Taffoureau défendit avec force les intérêts du pays Aletain : il parla souvent en faveur des priviléges dont jouissait l'importation du sel dans l'ancien comté de Razès ; on le choisit quelquefois pour aller déposer au pied du trône le cahier des États. C'est dire que cet évêque avait fait preuve d'activité et d'intelligence dans l'exercice du mandat qui lui était imposé ; c'est dire aussi qu'il jouissait d'une grande considération au sein d'une assemblée composée d'hommes éminents par leur savoir et leur position sociale.

Ce n'est pas là, néanmoins, ce qui frappe le plus dans la vie de ce prélat : ce qu'on ne peut s'empêcher d'admirer en lui, c'est le soin qu'il mit à soulager la misère et la souffrance ; c'est la guerre qu'il ne cessa de faire à l'ignorance et aux déréglements de son clergé. Enfin, ce qu'on aime à louer chez lui, c'est l'exemple qu'il a tou-

jours donné d'une conduite en harmonie avec la morale évangélique.

La ferveur de sa foi, l'ardeur de son zèle ébranlèrent bien souvent des cœurs relâchés ou perdus dans les sentiers du vice. On cite plusieurs dames du grand monde qui ne dûrent qu'à ce prélat leur retour à la vie dévote; on cite aussi des hommes haut placés qui, retenus par lui au bord de l'abîme creusé par l'immoralité, devinrent plus tard un sujet d'édification pour leurs compatriotes.

Vers la fin de sa carrière épiscopale, Taffoureau organisa un séminaire dans lequel les études étaient mieux dirigées que par le passé; l'abbé Cazes fut chargé de cette direction. L'éducation des jeunes filles devint, à son tour, l'objet des préoccupations de l'évêque d'Alet; il s'appliqua à choisir des régentes capables, et il les surveilla constamment dans leurs travaux. C'est ainsi que s'écoulèrent les journées de ce prélat, au milieu de soins assidus et de travaux pénibles, jusqu'en 1708. Au mois de septembre de cette année, une maladie incurable l'atteignit subitement, et il ne tarda pas à expirer dans les bras d'un ami, gentilhomme du voisinage. Ce décès inattendu provoqua une affliction générale, et le corps du défunt alla prendre place au pied de la tombe de Pavillon. En quit-

tant ce monde, Taffoureau devait reposer près du pasteur éminent qu'il avait pris pour modèle : ces deux évêques se ressemblèrent trop pendant la vie, pour ne pas se trouver rapprochés après leur mort.

XII.

MONTPIÉ DE NÈGRE, DE NIORT,

Grammairien (1).

Une famille portant le nom de Nègre, originaire d'Espagne et propriétaire des seigneuries du Clat et d'Antugnac, a longtemps habité le château de Belcaire, dans le Pays-de-Sault. Des membres de cette famille s'établirent tantôt à Roquefeuil ou à Able, tantôt à Niort. Le Grammairien, qui fait le sujet de cette notice biographique, était-il sorti de la branche établie à Niort? Tout porte à le penser. Ce qu'on sait sur la vie d'un tel personnage est rapporté par l'auteur de *l'Histoire littéraire de la Congrégation de St.-Maur*. Voici ce que rapporte ce livre au sujet de dom Nègre, qui s'était fait remarquer dans l'enseignement élémentaire, l'un des plus difficiles pour les professeurs qui en sont chargés, et aussi l'un des plus semés d'ennuis pour les élèves placés au début de leurs études classiques.

---

(1) Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur, ordre de St-Benoît; Bruxelles, 1770, p. 721.

« César, Joseph, Montpié de Nègre, natif de Niort au diocèse d'Aleth, fit profession à l'âge de 20 ans dans le monastère de La Daurade à Toulouse, le 8 avril 1699. Après ses cours d'études, les supérieurs lui confièrent l'éducation des enfants qu'on élevait dans le collége de l'abbaye de Sorèze, au diocèse de Lavaur.

» Il composa en leur faveur une petite grammaire ingénieuse, qui fut imprimée en 1713. Un habile grammairien a fait usage des règles du père Montpié de Nègre, pour les genres et la quantité. L'ouvrage de ce savant religieux a été utile à ses élèves, de même qu'à plusieurs autres, que leurs maîtres ont jugé à propos de conduire par le même chemin (1). L'édition étant épuisée, l'auteur crut devoir contenter quantité de personnes qui s'adressaient à lui pour en avoir quelques exemplaires. Après avoir donné à son ouvrage toute l'étendue nécessaire pour le mettre dans tout son jour, il le publia sous ce titre : *La Grammaire latine réduite en jeu de cartes ou de dés, ou l'Art d'Enseigner les principes, dans un an, aux personnes de tout âge. Première partie, introduction et abrégés de chaque traité, par D. César, Joseph, Montpié de Nègre, religieux*

(1) Journal des savants, 1743, p. 191.

bénédictin de la Congrégation de St.-Maur, à Paris, chez Jacques Vincent, et à Toulouse, chez Jean Guillemette, 1745, in-4°.

» Dans la préface, l'auteur donne une idée générale de son ouvrage et en explique le mécanisme. Il espère que sa méthode procurera du soulagement pour la mémoire, de l'agrément pour l'esprit, un progrès rapide et une très-notable diminution de la peine qu'il faut prendre nécessairement pour apprendre les principes de la langue latine.

» Cette grammaire est divisée en spéculative et en pratique. La spéculative renferme les principes nécessaires pour mettre l'écolier au fait de la double traduction, du français en latin et du latin en français ; la pratique fournit des moyens pour acquérir bientôt l'usage d'en faire l'application. On doit savoir gré au P. Montpié de Nègre d'avoir fait tous ses efforts pour soulager et encourager tous ceux qui veulent apprendre le latin. Après s'être appliqué à cette bonne œuvre pendant bien des années, et s'être acquis l'estime de tout le monde, il mourut saintement à Sorèze, le 23 août 1755. »

XIII.

L'Abbé RAYNAUD, de Limoux,

Historien (1).

Au commencement du XVIIIe siècle, un marchand de Limoux, appelé Jean Raynaud, était devenu l'époux de Marie-Anne Sermet. De ce mariage naquirent plusieurs enfants dont l'un, portant les noms de Marc-Antoine, vint au monde en 1720. Ce dernier s'est fait connaître comme historien et comme un controversiste des plus féconds. M. Ed. Senemaud, autrefois professeur d'histoire au collége de Carcassonne, a recueilli sur sa vie quelques détails qu'on me permettra de lui emprunter. J'ai dû me borner à rectifier la date indiquée pour sa naissance; M. Senemaud la place en 1717, et les actes de l'état civil de la ville de Limoux prouvent qu'elle eut lieu en 1720.

« Raynaud (Marc-Antoine), curé de Vaux, est né à Limoux (Aude). Se destinant à l'état ecclésiastique, il reçut la tonsure et entra à l'abbaye

(1) Le Moniteur de l'Aude du 17 octobre 1847. — Encyclopédie catholique, tome XVIe.

de St-Polycarpe de Rasèz. Les appelants y dominèrent bientôt, et un ordre du Roi en renvoya et postulants et novices en 1741.

» Le jeune Raynaud, novice connu sous le nom de frère Marc, trouva un asile dans le diocèse d'Auxerre. L'évêque, Mgr. de Caylus, lui conféra l'ordre de prêtrise et le nomma curé de Vaux. Fidèle dans ce poste aux opinions de son protecteur, l'abbé Raynaud prit part à toutes les mesures dirigées par les Jansénistes contre Mgr. de Condorcet, son nouvel évêque, successeur de Mgr. de Caylus. Il s'était lié avec Nicolas Creusot, curé de St-Loup, d'Auxerre et partisant de l'appel. Creusot mourut en 1761; trois ans plus tard, son ami publia sa vie.

» De 1765 à 1775, le curé de Vaux écrivit contre les philosophes ; il revint ensuite à des matières relatives à l'objet de ses affections, publia une histoire de l'abbaye de St.-Polycarpe, combattit la dévotion du Sacré-Cœur et se trouva bientôt mêlé à la querelle soulevée par le fanatisme des Convulsionnaires; il écrivit un grand nombre d'ouvrages contre leurs folies. Ces écrits et les révélations qu'ils contenaient lui suscitèrent des ennemis. Son dernier ouvrage sur cette matière date de 1788.

» La révolution s'annonçait déjà; elle ne trouva

pas l'abbé Raynaud oisif : toujours opposé aux innovations, il refusa de prêter serment et perdit sa cure. Compris dans le décret porté contre les prêtres dits réfractaires, il fut emprisonné. Sa détention dura deux ans.

» A sa sortie de prison, Raynaud se trouvait dans un tel état de dénuement qu'il demanda et obtint une place à l'Hôtel-Dieu d'Auxerre. Après y avoir passé plus d'une année, il se retira dans une maison de la paroisse St-Mamert à Auxerre. C'est là que la mort vint le surprendre, le vingt-trois octobre 1796 ; il était âgé de soixante-seize ans.

Son corps, transporté à Vaux, d'après le vœu général des habitants de la paroisse, fut enterré devant la porte principale de l'église du lieu. L'abbé Saillant, prêtre constitutionnel, prononça son éloge funèbre à Paris, le 19 janvier 1797, dans l'église St-Étienne-du-Mont.

» L'abbé Raynaud était doué d'une grande vivacité ; le style de ses écrits était peu soigné ; l'auteur avait des mœurs sévères et menait une vie fort dure. Ses ouvrages, très-nombreux, ont été publiés en grande partie anonymes. »

Les écrits de cet abbé, au nombre de vingt-deux, ont presque tous pour objet de discuter plusieurs questions de controverse religieuse. Un

de ces écrits, publié en 1779, porte pour titre : *Histoire de l'abbaye de St-Polycarpe, de l'ordre Saint-Benoît.* C'est dans cette abbaye, placée aux environs de Limoux, que l'auteur aurait aimé à vivre, si les persécutions dirigées contre le Jansénisme ne l'avaient forcé à s'en éloigner.

XIV.

Louis CHÉNIER, de Montfort,

Historien (1).

Trouvé, l'auteur de la *Description générale et statistique du département de l'Aude*, va nous raconter quelques traits de la vie de ce personnage :

« C'est dans la commune de Montfort, arrondissement de Limoux, que naquit en 1723 Louis Chénier, dont les fils, André et Marie-Joseph, eurent une destinée si différente l'un de l'autre. » Le père de Louis Chénier était propriétaire et maître de forges dans le même village. Le dictionnaire biographique de M. Weiss renferme d'autres détails qui peuvent servir à compléter ceux qu'avait recueillis le baron Trouvé, préfet de l'Aude sous le premier Empire.

---

(1) Trouvé, Description générale et statistique du département de l'Aude; Paris, 1818, t. 2, p. 362. — Weiss, Biographie universelle, 2me édit.; Paris, 1841, t. 2, p. 63.

» Louis Chénier passa de bonne heure à Constantinople où il dirigea d'abord une maison de commerce, puis fut attaché au comte Désalleurs, ambassadeur de France à la Porte Othomane, après la mort duquel il remplit les fonctions de chargé d'affaires et de consul général jusqu'en 1764. De retour en France en 1767, il accompagna le comte Brugnon en Afrique, eut la plus grande part au traité conclu avec l'Empereur de Maroc, et fut nommé consul-général, puis, chargé d'affaires auprès de cette puissance, il conserva ce poste jusqu'en 1784, où il reçut sa retraite.

» A la révolution, nommé membre du premier comité de surveillance de la ville de Paris, il s'y conduisit en homme de bien et de courage. La mort de son fils André, que ses efforts ne purent sauver de l'échafaud, empoisonna ses derniers jours, et il mourut à Paris en 1796.

» On a de lui : *Recherches historiques sur les Maures, et Histoire de l'Empire de Maroc*; Paris, 1787, 3 vol. in-8°. *Révolution de l'Empire Othoman et observations sur ses progrès*, etc.; Paris, 1789, in-8°. Ces deux ouvrages, écrits avec pureté et élégance, renferment des détails intéressants sur le commerce, les mœurs et le gouvernement des musulmans d'Afrique et des othomans; mais ils sont peu exacts dans ce qui a

rapport à l'histoire de ces peuples. Louis Chénier est également auteur d'une brochure de circonstance intitulée : *Réclamations d'un citoyen*. Il a laissé en manuscrit : *Lettres sur les Turcs*, où il relève plusieurs fausses assertions du baron de Tott. »

XV.

L'abbé BERTRAND, de Limoux,

Antiquaire (1).

Les auteurs de la *Biographie Toulousaine* ont publié sur cet antiquaire une notice que nous allons reproduire.

« L'abbé Bertrand, membre de l'Académie royale des arts, né en 1724 à Limoux, consacra tout le cours d'une longue vie à la recherche et à l'étude des monuments de l'antiquité. On lui doit la conservation d'un grand nombre de ces objets précieux, et dans ce nombre on doit remarquer les roues en bronze placées actuellement dans le musée; les autels élevés aux naïades de Luchon, etc. Il avait formé un précieux cabinet de tableaux, un laraire et un médailler.

» Proscrit pendant la révolution, il passa

(1) Biographie toulousaine; Paris, 1823, tom. 2, p. 315. — Histoire et mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles lettres de Toulouse, 1784, tom. 2, page 180.

plusieurs années dans les cachots où l'on avait renfermé les prêtres non assermentés. Lorsqu'il fut rendu à la liberté, il ne retrouva qu'une faible partie de ses trésors littéraires et les débris épars de sa fortune. Réduit à des privations longues et douloureuses, il les souffrit sans se plaindre; mais ses derniers ans devaient être marqués par des jours plus prospères.

» Le prince Louis Bonaparte, amateur éclairé des monuments de l'antiquité et de ceux de la bibliographie, fut conduit chez l'abbé Bertrand par M. Laffont, de Toulouse, connu par plusieurs ouvrages estimables. Le prince s'aperçut de l'infortune du vénérable antiquaire, et il sut y mettre un terme. Lorsque de grands événements appelèrent Louis sur le trône de Hollande, le monarque n'oublia pas le vieil archéologue.

» Le médailler de M. l'abbé Bertrand fut acheté et une pension lui fut accordée; il avait alors 82 ans, et il avait conservé toute sa vivacité, et un ardent amour pour les lettres et pour les arts. Sa vie se prolongea encore pendant deux années, et ses derniers accents exprimèrent sa reconnaissance pour le souverain qui lui avait tendu une main secourable, et pour le petit nombre d'amis qui ne l'avaient pas abandonné pendant les jours de l'infortune. »

XVI.

Félix ARMAND, de Quillan,

Curé de St-Martin-Lys (1)

Le curé de village est appelé à enseigner dans les campagnes la morale évangélique ; c'est là son premier devoir. Mais la mission du pasteur attaché aux communes rurales doit aller plus loin : il a à se préoccuper des besoins matériels de ses paroissiens et à améliorer leur bien-être, lorsque les circonstances le lui permettent.

C'est ainsi que comprit son ministère un prêtre qui avait sa résidence à St-Martin-Lys, vers la fin du XVIIIe siècle. Environné de montagnes abruptes, perdu au milieu de rochers presque inaccessibles, il voyait, le cœur navré, les habitants de sa pauvre

(1) Amiel, Félix Armand, curé de St-Martin-Lys, sa vie et son œuvre; Paris, 1859. — *Idem*, Armand Félix (Extrait de l'hist. des hommes utiles); Paris, 1839. — *Idem*, le Curé de St-Martin de Leez (Aude); Extrait de l'Almanach de France, 1850. - De la Croix (Cros), Vie de Félix Armand, curé de St-Martin, auteur de la route de la Pierre-Lys, Paris, 1837.

bourgade gravir péniblement les pentes raides qui les séparaient des communes les plus importantes du voisinage, et ne devoir en grande partie leur détresse, pendant les temps froids de l'hiver, qu'à un défaut de communications faciles.

Plein de dévouement et d'intelligence, le curé de St-Martin-Lys s'appliqua, sans perdre un seul instant, à chercher le moyen de donner un peu de vie au pays qu'il habitait. Le voilà étudiant les divers détours d'une gorge des plus effroyables, mesurant le niveau de rocs taillés à pic, et ne se donnant du repos que lorsqu'il a trouvé ce qui était l'objet de ses recherches. Aidé des modiques ressources de desservant, aidé aussi des bras de ses paroissiens, il ébauche son œuvre; il ne la reprend, pour la conduire à son terme, que lorque des temps favorables viennent lui en fournir le moyen.

Dès que la nouvelle route de Belvianes à Saint-Martin-Lys fut ouverte, les habitants de cette dernière bourgade ne tardèrent pas à s'apercevoir que leur position malheureuse s'était sensiblement améliorée : les transports étaient devenus plus fréquents, presque sans fatigue, et par suite, les salaires avaient acquis plus de valeur que dans les temps passés.

Les villages qu'on rencontre en remontant la

rivière d'Aude, au-dessus de St-Martin, profitèrent à leur tour de la voie qui venait d'être construite; c'étaient : Axat, Ste-Colombe, Puylaurens, Salvesines, Montfort, et, plus loin, les établissements thermaux placés sur la limite départementale de l'Aude.

Une œuvre aussi importante n'a cessé d'exciter l'admiration des hommes qui ont songé à en faire une sérieuse appréciation ; elle a fait bénir en même-temps la mémoire de Félix Armand, qui en avait rendu possible l'exécution. Les compatriotes de ce prêtre, fiers de le compter parmi les bienfaiteurs de l'humanité, auraient voulu lui élever une statue, afin de perpétuer le souvenir de son génie et de son amour infatigable pour le bien.

Félix Armand vint au monde, dans la commune de Quillan, pendant l'année 1742. Le père qui lui donna le jour était pauvre, et par suite dénué des ressources nécessaires pour l'aider dans ses études; de riches protecteurs se chargèrent de ce soin. A 26 ans, Félix fut ordonné prêtre par l'évêque d'Elne, et il partit immédiatement pour aller remplir les fonctions de vicaire dans la ville qui l'avait vu naître. Ses prédications furent remarquées; mais ce qu'on admirait surtout en lui,

c'est une piété fervente, c'est un goût bien marqué pour la retraite.

Félix quitta Quillan pour s'attacher à la commune de Galinagues en qualité de desservant. De ce village il passa dans celui de Belvianes; c'est là qu'il conçut le projet, dans ses promenades solitaires, de tracer une voie plus directe à travers les gorges de la Pierre-Lys, afin de rendre moins dure, par ce moyen, l'existence des populations disséminées au-dessus de Belvianes.

Pour mieux assurer le succès de son projet, Armand demanda à occuper la cure de Saint-Martin-Lys; l'évêque d'Alet la lui accorda en 1774. Fixé désormais dans une paroisse pauvre et vivant de transports de bois, rien ne fut négligé pour lui ouvrir un passage du côté de Belvianes et de Quillan, sur la rive gauche de l'Aude. Mgr. de Chanterac vit arriver souvent Félix dans son palais épiscopal, pour solliciter des secours en faveur de l'œuvre dont il poursuivait l'exécution. Cet évêque, animé d'une charité sans bornes, se fit toujours un devoir de concourir par ses largesses à l'accomplissement d'un travail éminemment utile.

Après six ans l'obstacle le plus difficile avait disparu, le rocher appelé le *Roc du Curé* était percé assez largement pour laisser passer des

bêtes de somme chargées de bois ou de fer; c'était en 1781. Alors, un muletier put parcourir, en moins d'une heure, le trajet qui exigeait autrefois une demi-journée de marche sur des sentiers abruptes.

Pendant la tourmente révolutionnaire, Armand suivit dans l'exil le chef de son diocèse; il alla chercher un asile à Sabadel, au-delà des Pyrénées. Ses paroissiens, désolés d'avoir perdu un père, un ami dévoué, allèrent le supplier de revenir parmi eux. Le Curé de Saint-Martin céda à leurs prières, et, en rentrant sur un sol devenu inhospitalier, il dut se cacher aux environs de la Pierre-Lys. La prudence lui commandait de vivre dans des cavernes sauvages jusqu'au moment où la terreur aurait pris fin. Ces temps d'orage passés, Armand se remit au travail. Avec des dons qu'il reçut du ministère et de l'Empereur lui-même, il compléta le plan qu'il s'était tracé.

En 1814, après que la route à travers les gorges de la Pierre-Lys fut terminée, l'évêque de Carcassonne aurait voulu donner une place dans son chapitre au curé de Saint-Martin; ce dernier refusa une dignité aussi flatteuse, et témoigna le désir de finir ses jours parmi des paroissiens dont il était aimé.

On a dit qu'à cette époque Félix Armand avait

reçu le titre de chevalier de la Légion d'Honneur. Des amis, qui vécurent dans son intimité, ont affirmé que c'était là une assertion dénuée de fondement. Ce qui est vrai, c'est que le curé de Saint-Martin n'a ambitionné sur cette terre aucune distinction et qu'il se serait refusé à solliciter celles que donnent les hommes. S'il en est ainsi, on peut bien croire que son nom n'a jamais figuré parmi les membres de la Légion d'Honneur.

Ce vénérable prêtre, entouré d'estime et de respect, vécut jusqu'à l'âge de 81 ans au milieu de ses paroissiens. Le 17 décembre 1823 fut son dernier jour; il expira, calme et sans regrets, entre les bras du pasteur qui devait lui succéder.

XVII.

Pierre GUITTARD, de Limoux,

Poète (1).

Jean-Pierre Guittard naquit à Limoux le 20 septembre 1744. Il était fils de Raymond Guittard, procureur au sénéchal de la même ville, et d'Anne-Marie Labatut. Après avoir terminé ses études classiques dans la cité qui le vit naître, le jeune Jean-Pierre alla à Toulouse pour y suivre les cours de droit ; dès qu'il fut reçu avocat au parlement, ses parents, désirant être témoins de ses succès dans le barreau, se hâtèrent de l'appeler auprès d'eux.

A l'âge de 34 ans Guittard s'engagea dans les liens du mariage ; cette union eût lieu en 1778. Sa femme, Cécile Mélix, le rendit père d'une fille appelée Bernarde ; celle-ci parvenue à l'âge de 25 ans, ne consultant que ses inclinations, et se refusant à prendre conseil des auteurs de ses jours,

---

(1) Documents manuscrits ; — Traditions locales ; — Archives de l'hôtel de ville de Limoux.

devint, en 1805, l'épouse de Jean-Baptiste-Antoine Forluc, originaire de Villanière, dans l'Aude.

Le beau-père de Forluc avait un caractère gai et pétillant qui semblait peu apte à se plier aux débats judiciaires ; il ne tarda pas à en faire l'abandon pour se livrer, selon ses goûts, aux paisibles travaux du cabinet et à la culture des fleurs. Après la fin des grands orages révolutionnaires on lui offrit les fonctions de commissaire de police à Limoux ; il les accepta et les remplit avec zèle, sans renoncer néanmoins aux belles lettres dont il ne put jamais faire un abandon.

Les œuvres de Guittard sont nombreuses : Je vais essayer d'en rendre un compte sommaire. Son poème intitulé : *Bersificatious plasentos sur lé C...*, forme un travail de longue haleine, où fourmillent des traits pleins de malice et d'originalité. Malheureusement, l'auteur, oubliant qu'il est des expressions mal sonnantes, a mis plusieurs lecteurs dans la nécessité de repousser de leurs mains ce qu'il appelait les *Bersificatious plasentos sur lé C...*

Son poème de *Plumo-Patos* ne manque pas d'intérêt ; on trouve là, parmi des railleries finement acérées, des descriptions charmantes, empruntées presque toutes aux scènes champêtres. L'exposition de ce poème se fait surtout remarquer

par le ton élevé de l'expression et par l'érudition des pensées. L'auteur débute en ces termes :

**Canti pas coumo féq Houmèro,
Lé sort malhurous d'Ilioun,
Cadun, per cor, né sap l'histouèro;
Nou canti pas coumo Miltoun
Lé Paradis è l'Achéroun;
Tapaoug nou canti, coumo l'Tasso,
Jérusalem ni l' Sant-toumbel,
Ount maï d'un turc daïchec la pèl
Mal nétéjado dé la crasso.
Nou boli pas, coumo Maroun,
Ou, si boulex, coumo Birgilo
Canta l' Trouyen à grand rénoun
Qué fasqueq maï ploura Didoun
Qué brama la bieillo Sibilo.
Nou boli pas, coum'Arouét,
Touchoun tibat coum'un arquét,
Troumpéta 'n réï dount lé couraché,
Ambé soun sabré et sous canous
Engranecq toutis lés laïrous
Qu'abion panat soun aïrétaché;
Aqués suchèls soun trop coumus
È soun biels coumo dé sabatos;
Né troubat un qu'és al dessus,
Ma muso canto Plumo-Patos.**

Plumo-Patos est un homme, comme on en trouve souvent, surtout après les grandes agitations politiques, qui, placé dans le bas de l'échelle sociale, se croit apte néanmoins à remplir les emplois les plus importants. La fortune, les honneurs, que sais-je, les titres nobiliaires même,

ces colifichets inventés par la vanité humaine, lui font tourner la tête. Guitard essaie de rappeler sur la voie du bon sens cet homme égaré par une ambition sans bornes; il le ridiculise en même temps à l'occasion de ses excentricités et lui fait entrevoir les déceptions qui doivent nécessairement l'atteindre; il lui dit :

. . . .

Sabés légi lé bé à ba,
Enseigno-lé sansé bergougno;
Jamaï d'habit nou cal cambia
Dé crento d'atrapa la rougno.
Per tant qué sios entustassat,
Nou crégos pas dé faïré époquo,
Saras touchoun lé qu'ès éstat...
Atal finisquet lé colloquo.

Telle est la conclusion du premier chant. Celui qui le suit commence par une peinture de l'aurore pendant le printemps; rien ne manque à ce tableau pour le rendre attrayant. L'auteur, s'abandonnant à ses inspirations de poète, a su l'embellir et ajouter encore des charmes aux spectacles déjà si beaux de la nature. Il faut reproduire ici les paroles de Guittard :

L'albo brillabo dins lé cèl,
Et déjà la luno pallido
Abertissio lé pastourel
Qué calio ména lé troupel
Dins la campagno réberdido.

. . . .

Roussignol! cantos toun amour
Al bort d'un req, déjous l'oumbratgé,
Cridos las fillos d'al bilatgè
Per las réjoui tout lé jour.
Bestio poulido! qué mé flattos
Dins lé prat qué fas restoundi!
Mé quand nou bési Plumo-Patos,
Nou podi biouré ni gaudi.

Après le poëme de *Plumo-Patos*, Guittard mit au jour une épître à *Moussu Passonaout, prédicaïré dé Sant-Marty*. La parole éloquente de ce saint prêtre avait ébranlé plusieurs de ses auditeurs engagés dans des voies mauvaises. Parmi les personnes ramenées au giron de l'Église, on remarquait des femmes habituées à médire ; des hommes, sans fixité dans leurs principes, toujours prêts à s'incliner devant les statues qui se redressent sur leur base ; enfin, des usuriers dont l'unique joie consiste à ruiner sans pitié des familles malheureuses. Le poète comprit qu'il ne fallait guère compter sur des changements aussi prompts, et il écrivit alors son épître. En s'adressant à l'orateur sacré, il se permet de lui donner quelques conseils :

Bostré fialat a prés dé tout,
Sarrax-lé pla! bési d'enguialos;
Coumo l' serpen an trés fissous,
L'un dourmis, l'aoutré sé boulégo;
Aïcho s' un peïch qu'és pla bispous,
Rampo touchoun è maï moussègo;
Sé réjugnis coum'un catel ;

Prenex-bous gardo quand sé plégo !
Raço coulobro touchoun frégo,
N'a qué bérin dédins la pel.

Lé Capel dé Damos est une satire virulente contre les caprices de la mode. Guittard déverse le ridicule sur ce tyran, dont peu de personnes savent s'affranchir; il s'étonne que des femmes jeunes et belles puissent couronner leur tête d'un chapeau à larges bords, et cacher, sous cette coiffure, des sourires qui l'enchantent et qu'il aimerait à contempler sans aucun obstacle.

Si Guittard vivait de nos jours, il se plaindrait peut-être contre la mode qui a substitué des chapeaux imperceptibles à ceux à larges bords. Pourquoi, dirait-il, adopter des coiffures qui n'abritent pas suffisamment les dames contre les rayons brûlants du soleil et qui exposent leurs traits, quand ils sont jolis, à se faner promptement.

La modo 's un mestré d'escolo,
Gouberno tout, d'al cap as pés;
Capels, habits, bestos, souliés;
. . . .

et plus loin :

Toutis lés qu'abex lé cop d'el,
Régardax la poulido Lizo
Ço qué semblo jous un cribel
Qu'y amago lé pél qué friso :
Rénégario countro lé cel...

Vient maintenant *Le Pouèto patouès à la Minerbo françézo*. Dans cette épître, dont le fond a un caractère politique, Guittard fait une large place à son amour pour les bergères. En nous racontant la vie de l'une d'elles, il la peint en traits ravissants ; voici la description qu'il en fait :

> **Bèlo coumo la flour dé maï,**
> **Lé cénil n'èro pas pu tendré ;**
> **Sabio pas ço qu'aïmabi maï,**
> **Ou dé la bézé, ou de l'entendré.**
> **Talo qué l'albo qué d'al jour**
> **És la brillanto abancourièro,**
> **Atal joubentat è beoutat**
> **Fan d'un cop d'eil éscarcaillat,**
> **Luzé l' plazé dessus la terro.**

Enfin arrive la *Lettro de bouéturo per lé Débouétat*. L'esprit railleur du poète se donne là un libre cours ; peut-être a-t-il été trop loin en plaisantant sa victime sur les infirmités que la nature lui avait infligées. Le début de la *Lettro dé Bouéturo* est écrit en ces termes :

> **Qué Dious gardé pertout passatché**
> **Lé rimaïré ou lé débouètat,**
> **Qué dé Toulouzo fa l' bouyatché**
> **Per acaba d'estré aboucat.**
> **Per aboucat entend i diré**
> **Qué toumbara de boucodens,**
> **Si per fini dé nous fa riré,**
> **Nou l'ésteilloun pél miéch d'as rens.**
> **Sourtira per la grando porto**
> **D'al cartiè dé la Trinitat ;**

Mountara 'no bourrico torto
Qu'a lé pè gaoutché disloucat;
È coumo couneich la musico,
Lé fioulétaïré dé San-Roc
Jougara près dé la bourrico,
L'aïré dé la rosso dé Coc.
Si la bourrico prend la mousco,
Coum'alabex és dangérous,
Qué dins un traouc dé boudousco
Nou s'endabailloun toutis dous.
Bartho lé tort tendra la cougo,
A l'azart d'abé qualqué pét;
E l'aoutré amb' un pounchou dé brougo
Y gratara lé grazalét.

Guittard se plaisait à exalter dans ses vers les grâces de la femme et à appeler l'attention du lecteur sur les scènes attendrissantes de la nature. Lorsqu'il parle d'une fille d'Ève, il aime à la présenter comme une jeune bergère cueillant des fleurs dans la prairie, folatrant à l'ombre des bois ou se mirant au bord des fontaines; s'il veut donner une idée des splendeurs du ciel, son pinceau fait une peinture magnifique de la voûte azurée au moment où elle se constelle d'étoiles et où les pâles rayons de la lune jettent sur la terre une faible clarté.

Cette couleur poétique se montre fréquemment dans deux chefs-d'œuvre dont il me reste à parler. L'un de ces chefs-d'œuvre est intitulé *Lé Més dé Maï ou lé Couqut*. Dans ce poème Guittard trouve

le moyen d'attacher vivement le lecteur par des tableaux de divers genres; il a surtout l'art de ne pas laisser languir son attention, en le mettant tantôt en présence de quelques jeunes bergères, tantôt en le promenant dans des paysages agrestes qu'il a soin d'embellir à son gré. Voici la fin de ce poème :

Més dé maï, dé tout ès la bido,
Tout creich à toun coumandomen,
Dounos à la rozo poulido
Un' éspino qué la défen.
Atal, daban qué sé défeillé,
Quant uno fillo ba la cueillé,
Qué sé plax à la règarda,
Apren, surtout quant és poulido,
Qué déou sé téné réjugnido,
È l'anségno à sé garda.
Mè, tabés, dins la flour noubèlo
Semblo qué légisco soun sort :
Joubé coum'ello, fresquo, bello
Soun ésclat fugira d'abort.

Dans *Las Quatré Partidos dal Jour*, Guittard porte encore plus loin les charmes de son style : tout y est frais comme dans une vallée ombreuse; partout vous croyez sentir le doux parfum des fleurs, ou entendre le gazouillement des oiseaux sous le feuillage. S'il dépeint le soir d'un beau jour au milieu des champs, le tableau qu'il en fait ne laisse rien à désirer. Il dit :

Lé souleil fa ran ran, ès las;
Pési fuma la chimignèro

Qu'anounço qué la bourdassièro
Alumo l' foc per fa l' millas.
L'oumbro s'esten dins la campagno,
Dins un moumen la coubrira,
Lés troupels quittoun la mountagno,
Descendoun per sé rétira.

et plus loin :

Jous lé grand ourmé d'al bilatché
Y a cado souer un randébous
Ount las biellos, suiban l'usatché,
Bénoun s'asseïré sus peyrous.
Aquo's aqui sans malboulenço,
Qué sé baraillo das affas.

Lorsque le poète arrive à la fin du jour, il essaie de faire revivre dans ses vers les impressions qu'il a souvent ressenties en ce moment :

Tou fa chut, tout és embarrat,
N'entendi pas boula n' o mousco :
La luno sort, és un paouc fousco,
Déma lé tens sara ' mbrumat.
Hoï! qu'un couqui qué bési en laïré!
L'Amour tout cargat dé luquex,
S'és més ambés ésprits foulets
Qué tapla qu'el baloun pas gaïré.

Pendant la nuit, la lumière affaiblie de la lune éclaire seule la terre; c'est le moment où les amoureux se laissent bercer par des rêves enchanteurs. Guittard ne pouvait l'ignorer, et voici ce qu'il en dit :

Tu qu'ès amoun, lé bèl caleil,
Qué préni tant plazé dé bézé,

Un' ichandoulo d'al souleil
Disoun qué l'alumo lé blézé ;
Ės enflambat sansé calou,
Ténés en l'aïré sansé nouzés,
Ė si fas la pallo coulou
Ės d'esclaïra lés amourouzés.

Vers le milieu de la dernière restauration, et dans un âge avancé, Guittard s'éloigna de Limoux pour aller vivre aux environs de Montauban, près de sa fille; c'est là qu'il a terminé ses jours, peu d'années avant la révolution de 1830.

XVIII.

FABRE D'ÉGLANTINE,

Poète dramatique

ÉLEVÉ CHEZ LES DOCTRINAIRES DE LIMOUX. (1.)

Les biographes ne sont pas d'accord sur le lieu de naissance de Fabre d'Églantine : tantôt on l'a placé à Bordeaux ou à Amiens, tantôt à Limoux ou à Carcassonne. Quelle est l'opinion qui doit être préférée ? Il est bon d'en dire ici quelques mots.

Le 30 septembre 1749 François Fabre, marchand, de Carcassonne, se maria à Limoux avec Anne-Catherine-Jeanne-Marie Fonds, fille de

---

(1). Sénemaud, Notices biographiques et bibliographiques sur les écrivains Carcassonnais du XVIe au XIXe siècle. (Annuaire de l'Aude, 1848 et 1851.) — Biographie Chaudron (supplément). — Biographie universelle, — Biographie de Feller, — Biographie de Rabbe, — Histoire parlementaire de la révolution française, par Buchez et Roux, in-8o, tom. 8 et 33. Papiers de Robespierre, édit. Beaudoin, tom. 2 et 3. — Mémoires d'un pair de France.

Jacques Fonds, marchand, de cette dernière ville. Après que l'Église eut béni une telle union, François Fabre revint à Carcassonne dans sa paroisse de St.-Vincent.

Quelques années s'étaient à peine écoulées lorsque l'époux de Marie Fonds quitta la paroisse où il était né pour aller habiter la ville qui avait été témoin de son union conjugale. Une série d'actes, rapprochés les uns des autres et déposés dans les archives municipales de Limoux, ne laissent aucun doute sur ce point. Le 8 mars 1757, François Fabre fit baptiser une de ses filles dans l'église paroissiale de St-Martin ; en 1758 il y en fit baptiser une seconde. Après l'année 1758 le même marchand perdit quatre filles, dont l'inhumation eut lieu dans le cimetière de Limoux. La première cessa de vivre le 21 septembre 1761 ; la seconde, le 16 octobre 1762, la troisième, le 28 juillet 1763, et la quatrième, le 7 mars 1766.

Ces actes de naissance et de décès, qui se suivent pendant dix années dans les archives municipales de Limoux, ne disent-ils pas que François Fabre avait établi sa résidence dans cette dernière ville depuis le 8 mars 1757 jusqu'au 7 mars 1766? Si Fabre d'Églantine, l'un des fils de François, est né à Carcassonne le 28 décembre 1755, comme il l'affirma devant le tribunal

révolutionnaire, il dut être transporté à Limoux peu de mois après sa naissance.

Ces faits ainsi établis, il sera facile de s'expliquer ce qui est raconté par le poète carcassonnais, dans une de ses épîtres familières adressées à Dauriol. Voici ce qu'on lit dans cette pièce rimée :

« Ah ! Lauraguel ! chéris Limoux et ses beautés :
Rappelle en tes tableaux tous ses sites enchantés.
Sais-tu que de nos noms la cité gardienne
N'eut qu'un berceau commun pour ta muse et la mienne?
C'est sous le même toit que nous fumes nourris. »

Fabre d'Églantine ne voulait pas donner à entendre dans ces vers, comme on l'a pensé quelquefois, qu'il fut né à Limoux ; il se bornait à assurer que cette ville avait été son berceau. Or cette assertion ne saurait être douteuse, puisque d'après les actes qui ont été rapprochés plus haut il a fallu en induire que le poète né à Carcassonne en 1755, avait été transporté dans la ville natale de sa mère peu de mois après qu'il fut venu au monde.

Dans l'épître adressée à Dauriol, on lit encore quelques vers qu'il ne faut pas omettre :

« ..... Quand de Limoux le souvenir aimé
De l'Aude te peindra le rivage embaumé,
Que ta native muse, alors, sur sa patrie,
Jette sans se lasser une vue attendrie,
Ah ! quels climats, dis-moi, plus touchants et plus beaux
Lui fourniront jamais de plus riches tableaux?

Du centre, compassé d'un vaste amphithéâtre,
J'aperçois s'élever cette flèche bleuâtre,
D'où, balancé dans l'air, le marteau du signal
Va prolonger au loin son bruit paroissial :
Ah! d'un quadruple son l'atmosphère est froissée,
Leur funèbre intervalle attriste ma pensée;
De cette cloche ainsi le long gémissement
Accompagna jadis ton père au monument;
Plus tard, sa voix lugubre, au bout de chaque année,
Quatre fois de mes sœurs pleura la destinée. »

Ce qui est dit par Fabre d'Églantine, au sujet de ses sœurs, est confirmé par les actes de décès dont j'ai indiqué plus haut le nombre et la date. Il est donc vrai que ce poète, après avoir reçu le jour à Carcassonne, ne tarda pas à être déplacé et à suivre sa famille à Limoux dans la nouvelle résidence qu'elle avait adoptée.

La question de lieu de naissance étant suffisamment élucidée pour Fabre d'Églantine, il ne reste plus qu'à esquisser la biographie de ce poète. Celle qu'on doit à M. Senemaud paraît être la plus exacte et la plus complète; on va en juger :

« Fabre-d'Églantine (Philippe-François-Nazaire), poète dramatique et député de Paris à la Convention nationale, est né le 28 décembre 1755 à Carcassonne, paroisse St-Vincent, de François Fabre, (1) marchand de cette ville, et d'Anne-

(1) François Fabre était fils de Philippe Fabre, marchand, et d'Antoinette Galibert.

Catherine-Jeanne-Marie Fonds, de Limoux. Son éducation fut soignée; ses parents, établis à Limoux vers 1757, le placèrent au collége des Doctrinaires de cette ville. Il y reçut une instruction littéraire assez complète, et apprit en outre la musique, la peinture et la gravure.

» On prétend qu'il embrassa fort jeune la carrière militaire; c'est là une assertion que rien ne justifie. On l'aura confondu avec son frère Fabre-Fonds, général de brigade, en 1793.

» Ce qui est peut-être plus certain, c'est que Fabre, après avoir terminé ses études, entra dans la congrégation des Doctrinaires à Toulouse et y professa les basses classes. Durant son séjour dans cette ville, il aurait concouru, dit-on, aux Jeux Floreaux et remporté le prix de l'Églantine; de là lui serait venu le surnom qu'il ajouta dans la suite à son nom de famille; c'est encore sans doute une erreur qu'ont répétée nombre de biographes. Le recueil des Jeux Floraux ne mentionne point le nom de Fabre. Ce dernier aurait obtenu l'Églantine pour un sonnet à la Vierge, dit-on encore; on sait que l'Églantine ne s'accorde qu'au discours, et à cette époque Fabre faisait plus de vers que de prose. Je crois que ce surnom de d'Églantine est tout simplement un nom que Fabre adopta lorsqu'il se fit comédien.

» Des chagrins domestiques, l'indifférence de sa mère, le décidèrent à parcourir cette carrière nouvelle; il débuta probablement vers 1775 ou 1776. A partir de cette époque jusqu'en 1778, on perd sa trace pour le retrouver en cette année sur le théâtre de Strasbourg. Il avait déjà composé quelques pièces fugitives et un poème sur l'histoire naturelle.

» A Strasbourg, Fabre épouse l'actrice Lesage, qui lui donne un fils. En 1779 et 1780 on le rencontre sur les théâtres de Maëstricht et de Liége. Jusqu'en 1787, il parcourt successivement Besançon, Namur, Génève, Lyon, Avignon et Bordeaux. Il fut sifflé à Lyon, en 1784, avec Collot d'Herbois, qu'il devait retrouver, quelques années plus tard, son collègue à la Convention. Son jeu était peu goûté. Furieux d'avoir été sifflé, Fabre s'avanca sur la scène et adressa ce petit discours au public : « Puisque vous aimez à me » siffler, je vous annonce que l'on va vous donner » une trajédie de ma façon, intitulée *Vesta*, et » vous pourrez la siffler à votre aise. » Il se retira au milieu de nouveaux sifflets. Je donne cette anecdote sans garantir son authenticité. Pour se venger, Fabre d'Églantine publia *L'Amateur chagrin*, satire sur les spectacles de Lyon. En 1786, il jouait à Avignon les premiers rôles

tragiques et comiques, lorsque, poursuivi par ses créanciers, il s'estima heureux de trouver un asile chez les Doctrinaires, ses anciens confrères. Dans cette retraite forcée, il donna des leçons de déclamation aux élèves destinés à paraître dans les exercices littéraires de fin d'année. Fabre partit ensuite pour Bordeaux; mais, impertinent au théâtre comme à la ville, il éprouva des désagréments qui le forcèrent de déguerpir promptement. Il arriva à Paris à la fin de 1786, ou dans les premiers mois de 1787, et se logea rue du Foin-Saint-Jacques, à l'hôtel Chaumont, qui n'était pas l'hôtel de l'opulence.

» Fabre n'est plus comédien, mais il travaille pour le théâtre. Il a plusieurs pièces en portefeuille, dont deux tragédies sifflées en province, *Vesta* et *Augusta*. Sa première pièce, présentée aux Italiens, *Les Gens de Lettres*, tombe à plat. *Augusta*, qui suit, obtint cinq ou six représentations. *Le Présomptueux* ou l'Heureux Imaginaire, joué en 1789, n'a pas plus de succès. Fabre prit enfin une glorieuse revanche dans son *Philinte de Molière*, ouvrage qui n'est pas sans défauts assurément, mais qui est fortement conçu et que l'atrabilaire Laharpe a jugé trop sévèrement.

» Fabre fournit des pièces aux différents théâtres de Paris jusqu'en 1793. Son *Convalescent de*

qualité, joué aux Italiens en 1791, lui attira quelques admonitions de la part du journal *Les Révolutions* de Paris (février 1791). L'auteur de l'article louait cette comédie, mais blâmait Fabre d'avoir exprimé sur la personne du Roi des sentiments que ne désavouerait pas le club monarchique lui-même. Fabre d'Églantine, blessé, répondit une longue lettre dont voici quelques passages : « Avant
» de répondre à ces accusations, je commence
» par dire que j'ai la flatterie tellement en horreur,
» que je ne pense pas que sur ce point il soit
» sur le globe un caractère plus *rèche* que le
» mien... Au reste, je ne sais pas comment mes
» critiques ne sentent pas qu'en supposant que la
» conduite du Roi ne soit pas franche, ces éloges
» qu'on fait de son amour pour le peuple sont
» des chaînes terribles pour lui, des armes futures
» pour la nation, et que l'État y gagne bien plus
» qu'aux satires qu'on ferait contre ce prince. Au
» reste, c'est ainsi que je vois. »

» Fabre d'Églantine se jeta à corps perdu dans le mouvement révolutionnaire. Reçu au club des Jacobins et lié avec Camille Desmoulins et Danton, Fabre fut l'un des préparateurs du 10 août. Les 48 sections de Paris n'étaient point étrangères au mouvement qui avait éclaté en juillet. On sait qu'elles nommèrent les commissaires qui compo-

sèrent le Conseil Général de la commune du 10 août 1792. La 4me section de Marseille (ci-devant Théâtre Français) nomma Fabre d'Églantine pour son commissaire. »

« Après le 10 août la royauté n'existait plus. Fabre d'Églantine fut nommé député de Paris à la Convention. Il vota la mort de Louis XVI, fit décréter le *maximum*, la liberté des costumes et adopter le calendrier républicain dont il fut le rapporteur (Romme en était l'inventeur). Dans le procès des Girondins, Fabre déposa avec passion contre Brissot et Vergniaud ; il alla même jusqu'à insinuer que Vergniaud n'était pas étranger au vol du garde-meuble. Fabre d'Églantine devint bientôt suspect : accusé d'avoir falsifié le décret relatif à la Compagnie des Indes, il fut arrêté sur le rapport d'Amar. Jugé quelques mois plus tard avec les Dantonistes et condamné à mort, il fut exécuté le 5 avril 1794 ; il avait 39 ans.

» Fabre d'Églantine a composé des tragédies, des comédies, des opéras, des odes, des épîtres, des poèmes, des romances et des chansons.

» Fabre d'Églantine travailla aux *Révolutions de Paris*, journal des prud'hommes ; il écrivit encore plusieurs pamphlets avant le 10 août, et sa fameuse préface du Philinte, factum dans lequel il attaque avec violence le bon et inoffensif Collin

d'Harleville, qu'il avait déjà cherché à ridiculiser en 1789 dans une satire accompagnée de notes, intitulée: *Mes souvenances*. Cette préface, imprimée en 1791, in-8°, n'a plus reparu depuis dans les éditions du Philinte.

» Il parut en 1796 une correspondance amoureuse de Fabre d'Églantine, comprenant 3 vol. in-12. Cet ouvrage est indigne de sa plume; il ne lui appartient point. Il fut composé par l'avocat Roussel.

» En 1802, la veuve et le fils de Fabre publièrent ses œuvres, mêlées et posthumes, renfermées dans 2 vol. in-8° et in-12. On y trouve, à l'exception du théâtre, toutes les pièces que j'ai indiquées, plus quelques contes et épîtres; la réponse du Pape à F. G. J. I. Adrieux, épître qui avait déjà paru en 1792 in-8, et le mémoire intitulé : *Fabre d'Églantine à ses concitoyens, à la Convention Nationale et aux comités de salut public et de sûreté générale*.

XIX.

Louis GUARNERIO

Médecin à Limoux (1).

Parmi les médecins de Limoux qui sont descendus dans la tombe, il en est un qui s'est fait remarquer par l'étendue de son savoir, par l'élévation de son caractère et par une réputation justement méritée. Je veux parler du docteur Guarnerio.

Quoique né sur une terre étrangère, ce médecin avait acquis droit de cité dans Limoux; c'est là en effet que s'est écoulée la plus longue part de son existence; c'est là qu'il a accompli une foule d'actes honorables pour lui et pour la profession dont il avait fait choix; enfin, c'est là qu'il a fini ses jours, après avoir quitté le pays témoin de son jeune âge.

Louis Guarnerio naquit à Nice, dans le Piémont, pendant l'année 1755. Son père Ignace Guarnerio, et sa mère Thérèse Allavena, avaient des ressources très-limitées, insuffisantes pour donner à leurs enfants une éducation libérale.

Louis entrait à peine dans l'adolescence lorsqu'il

(1) Documents divers; — Traditions; — Archives de la mairie de Limoux.

se décida à s'éloigner de la maison paternelle pour aller chercher en Espagne une occupation fructueuse. Après avoir erré dans plusieurs villes du littoral méditerranéen, ses goûts pour les voyages l'attirèrent vers les magnifiques plaines de Murcie : Valence, cité opulente, placée sous un beau ciel, lui plut et il y prolongea son séjour. Un ecclésiastique qui eut l'occasion de le connaître et d'apprécier ses aptitudes intellectuelles, s'imposa tous les sacrifices nécessaires pour le faire élever. Dès que son enseignement classique fut terminé, le bienfaiteur qui l'avait pris en affection voulut encore l'envoyer dans une école de médecine pour y étudier l'art de guérir. Plus tard, le même ecclésiastique l'aida à se marier avec une jeune fille de Valence appartenant à une famille honorable.

Marie Thérèse Jil, c'était le nom de sa femme, lui donna plusieurs enfants, dont les uns moururent en France dans un âge avancé, et dont les autres s'établirent aux environs de Salamanque. Il resta dans la province de Murcie jusqu'au moment où les armées françaises envahirent l'Espagne pendant le premier Empire. Lorsque Joseph eut pris le gouvernement de ce pays, Guarnerio alla se fixer aux environs de Madrid. Là on lui confia l'inspection d'un établissement thermal dépendant de la couronne, et il ne tarda pas à publier les observations

qu'il y recueillit, dans une brochure où se révélait un esprit éminemment observateur.

Chez Guarnerio une constitution forte s'unissait à une taille peu élevée; son extérieur avait quelque chose de grave qui commandait le respect; sa démarche était lente, mais sans affectation; la tête large, surtout vers la région frontale, siége des facultés de l'intelligence, semblait entraînée par un grand poids en s'inclinant vers la poitrine; les paupières de ce docteur, larges et épaisses, s'entrouvraient légèrement pour laisser briller un regard vif, tempéré par les fatigues d'une longue réflexion.

Lorsque Guarnerio se fut décidé à embrasser la profession de médecin, il renonça à toute occupation intellectuelle, étrangère aux sciences hipocratiques, pour se livrer avec plus d'ardeur à l'étude de son art. Le succès devait nécessairement accompagner une aussi heureuse disposition; ajoutez qu'à l'amour de l'étude, Guarnerio joignait une conception facile, de la droiture dans le jugement, un besoin irrésistible de méditer. Il n'en fallait pas davantage pour s'élever au-dessus des médiocrités qui pullulent toujours autour des professions libérales.

A cette époque l'art de guérir était en travail d'une grande réforme. La France donnait le signal

de ce mouvement, et les nations voisines attendaient l'avénement d'une doctrine appelée à renouveler la face des sciences médicales. Guarnerio suivait de loin ce mouvement; il lisait avec intérêt tout ce qui sortait de la plume de nos chefs d'école. Lorsque la *Nosographie philosophique* de Pinel fut livrée à la publicité, le docteur espagnol, plein d'admiration pour ce livre, qui n'était que le premier pas vers une grande transformation médicale, essaya de faire passer dans la langue du pays qu'il habitait cette œuvre immense d'érudition et d'analyse morbifique. La première édition de cette nosographie eut un succès inespéré; ce succès encouragea l'auteur à entreprendre d'autres traductions : bientôt parut, en espagnol, la *Médecine clinique* de Pinel, accompagnée de quelques notes du traducteur. Ces publications révélaient incontestablement un grand amour pour les occupations de l'esprit, et une appréciation judicieuse des chefs-d'œuvre de l'époque sur l'art médical.

Des aptitudes aussi heureuses auraient acquis de hautes proportions, si les agitations politiques de la fin du dernier siècle n'étaient venues remuer profondément la Péninsule Ibérique et arracher le docteur espagnol au pays qui avait été témoin de ses premiers succès. Les guerres soulevées en Espagne, pendant le premier Empire français,

décidèrent Guarnerio à entrer dans la médecine militaire et à suivre nos troupes jusqu'au moment où elles eurent repassé les Pyrénées.

Pendant son service dans les ambulances il se lia avec l'immortel auteur des *Phlegmasies chroniques*, et accueillit avec admiration les œuvres qui sortirent de sa plume. Comprenant ce qu'il y avait de neuf et d'utile dans les vues de ce génie médical, il voulut le suivre jusque dans le midi de la France. De son côté, Broussais n'avait pas méconnu les qualités qui distingaient le docteur espagnol : il cita honorablement, dans la première édition de l'*Examen des Doctrines Médicales*, quelques observations recueillies par ce médecin sur l'action du quinquina contre les fièvres intermittentes.

Arrivé en France, Guarnerio abandonna le service militaire pour aller habiter une petite ville aux environs de Toulouse. Ne trouvant que peu de clients dans la localité qu'il avait choisie, et, désespérant d'y être convenablement apprécié, il chercha à se fixer près de Castelnaudary. Là de nouvelles déceptions devaient encore l'attendre, et les clients se montrèrent fort rares. Contrarié par cette série d'insuccès, le docteur espagnol va en faire part à un de ses confrères de Carcassonne. Celui-ci, prenant de l'intérêt à un homme dont le

talent était méconnu, l'engage à se fixer à Limoux. Guarnerio se laisse persuader, et, aidé du patronage de son ami, il va tenter la fortune dans la ville qui lui avait été indiquée.

Les essais infructueux qu'avait déjà fait le docteur espagnol pour se former une clientèle satisfaisante, lui avaient appris, comme il le disait quelquefois, à mieux connaître les hommes et à user de quelques moyens pour gagner leur confiance : tant il est vrai que le savoir n'est pas suffisant pour attirer les malades, et que le savoir-faire est toujours utile. Ce que je dis en ce moment est si vrai, qu'on a vu bien souvent le charlatanisme suppléer le savoir lui-même. S'il en était autrement, pourrait-on s'expliquer la vogue qu'acquièrent quelquefois des empiriques ignares ou bien des guérisseurs restés complètement étrangers à l'art médical? À la vérité, la vogue qui n'est soutenue que par le savoir faire n'a qu'un temps, et l'homme de l'art qui est assez heureux pour allier le savoir faire à un talent réel, est sûr de triompher, tôt ou tard, des obstacles semés sur ses premiers pas dans l'exercice de la profession médicale.

Guarnerio ne tarda pas longtemps à se créer, dans Limoux, une réputation des plus brillantes : les malades accouraient vers lui de toute part.

Lorsqu'une indisposition grave se présentait à ses yeux, il s'appliquait à l'observer avec un soin minutieux, et à analyser tous les symptômes pour arriver à déterminer l'espèce de maladie qu'il avait à combattre. On n'en était pas encore venu à rattacher les phénomènes morbides à des lésions organiques ; on ne songeait pas également à remonter vers le siége et la nature des lésions organiques par l'étude des désordres fonctionnels, mais on était sur cette voie, et ce fut à une telle tendance que le docteur espagnol dut attribuer les nombreux succès qu'il compta pendant son séjour à Limoux.

Lorsque Guarnerio avait à soigner une maladie grave ou peu commune, il était dans l'habitude de se recueillir profondément et de méditer en silence sur la marche à suivre pour s'en rendre maître. Si les faits passés sous ses yeux ne pouvaient lui servir de guide; si l'analyse des symptômes ne lui fournissait aucune lumière, il s'empressait alors de se renfermer dans son cabinet et de consulter les travaux publiés par les grands observateurs. Dès que cette étude était faite, il luttait contre les désordres fonctionnels avec les divers moyens qu'il pouvait emprunter à l'art médical.

Les moyens curatifs dont il faisait usage étaient toujours simples et prudemment administrés. Ce

docteur avait de l'aversion pour la prodigalité des remèdes et pour les mélanges de drogues médicinales. Son esprit éclairé et judicieux se refusait à jeter de la confusion sur le traitement, en tombant dans les travers des empiriques anciens et dans ceux des temps modernes. Contre les maladies à marche lente, il conseillait le régime, dont l'action est si puissante quand on a assez de persévérance pour ne pas s'en fatiguer. Si quelquefois le médecin espagnol, vers la fin de sa carrière, s'est permis, dans des cas désespérés, de recourir à des médications incertaines, dont l'emploi était accompagné de grands dangers, il eut toujours à s'en repentir ; sa réputation même aurait pu en souffrir, si elle n'avait été solidement établie.

Quoiqu'il en soit, le pays Limouxin doit à Guarnerio des réformes utiles sous le point de vue médical. C'est ce docteur qui a fait, dans Limoux, une guerre implacable aux guérisseurs, prodigues de drogues pharmaceutiques; c'est ce docteur qui, le premier, dans la même ville, a prouvé par des faits irrécusables qu'il était possible de combattre victorieusement les infirmités humaines les plus graves, sans traîner à sa suite un grand nombre de formules, et sans ajouter foi aux vertus spécifiques d'une foule de remèdes.

Quelques agents, en bien petit nombre, pris dans les officines de pharmaciens, lui suffisaient pour obtenir des guérisons remarquables; tous les autres moyens curatifs rentraient dans le domaine des confiseurs, ou bien faisaient partie de ces substances vulgaires auxquelles on n'attache dans le monde qu'une médiocre valeur.

Guarnerio arriva dans Limoux au moment où on croyait encore à l'existence des humeurs malfaisantes, et où on expliquait tous les maux par les déplacements capricieux de ces humeurs. Le docteur espagnol combattit de pareilles croyances avec succès; il s'attacha en même temps à faire comprendre aux uns, que la puissance du médecin a des limites infranchissables quand on y a recours trop tard, et aux autres, qu'on ne saurait porter le scepticisme jusqu'à douter de la réalité de cette puissance.

Jusqu'ici je me suis borné à signaler les principes de Guarnerio dans l'exercice de son art ; disons maintenant quelques mots sur les moyens qui l'aidèrent à gagner la confiance des malades.

Le premier moyen, celui dont font toujours usage les grands praticiens, fut le pronostic sur l'issue probable des maladies qu'il avait à traiter. Ces prévisions, quand elles sont faites hardiment, et lorsquelles ne sont pas démenties par les évè-

nements postérieurs, frappent les esprits étrangers à l'art de guérir et leur font concevoir une haute idée de celui qui peut ainsi lire dans l'avenir. Mais, en pareille matière, les erreurs ne sont pas toujours faciles à éviter, pour les intelligences même les plus sagaces, et Guarnerio eut quelquefois à regretter d'avoir exprimé trop nettement sa pensée sur la terminaison des désordres qu'il avait sous les yeux.

Lorsque ces prévisions sont loin d'être favorables, il convient de les exprimer avec beaucoup de réserve, soit aux malades, soit à leurs parents. Le docteur espagnol ne s'arrêtait pas à de pareilles considérations, et ce n'était pas sans but qu'il agissait de la sorte. Était-il appelé auprès d'un moribond confié à un autre médecin? Guarnerio ne gardait alors aucune mesure dans la dureté de ses manières : les paroles acerbes qui sortaient de sa bouche ne ménageaient ni la douleur des parents, ni les craintes du malade, ni même l'habileté du médecin appelé avant lui.

Ces derniers mots laissent déjà entrevoir quelle était la nature des relations de Guarnerio avec ses confrères. Nous devons passer rapidement sur cette face de sa vie ; elle n'était pas en harmonie avec les qualités éminentes qui illustrèrent sa carrière scientifique.

Le docteur espagnol n'aimait pas à aller dans le monde ; son bonheur consistait à vivre dans la retraite et à s'entourer des affections de famille. La lecture remplissait les heures de loisir que lui laissaient les soins accordés aux malades. Peu de personnes étaient admises dans son intimité ; mais celles qui jouissaient d'un pareil privilége étaient toujours égayées par des causeries piquantes ou par des récits intarissables empruntés aux temps passés. Dans ces moments, Guarnerio était plein d'abandon ; il ne fesait aucune difficulté d'exprimer sa manière de voir sur les questions les plus ardues de politique ou de philosophie. Tout ce qui avait pour effet d'émanciper la pensée et d'élargir les libertés publiques lui souriait ; il manifestait un profond dégoût pour ces hommes sans fixité dans les principes, toujours prêts à encenser les pouvoirs qui sont debout, et n'écoutant que les inspirations d'un vil égoïsme. L'intolérance religieuse l'indignait à son tour, et il riait quelquefois de la crédulité irréfléchie de l'esprit humain.

Il faut ajouter que le docteur espagnol ne chercha jamais à donner de la publicité à ses succès, ni à éconduire un confrère pour le remplacer chez les malades ; tout ce qui pouvait ressembler à des réclames ou à du charlatanisme était proscrit par lui. Si Guarnerio s'est aidé quelquefois du savoir-

faire pour gagner la confiance des clients, les moyens dont il faisait usage n'avaient rien de flétrissant pour la dignité médicale, et ils pouvaient être avoués publiquement.

Ce médecin, absorbé par les soins qu'il donnait à une nombreuse clientèle, n'ambitionna aucun emploi même médical. Il savait que les fonctions salariées sont toujours convoitées et qu'elles ne s'acquièrent que par des concessions incompatibles avec l'indépendance des grands caractères. Or, le docteur espagnol tenait trop à faire estimer sa profession et sa personne, pour se plier à des exigences abusives. Quant aux fonctions politiques, il les dédaigna, bien convaincu que ces fonctions s'allient mal avec l'exercice de l'art de guérir : quand on s'attache à elles, l'expérience ne l'a que trop prouvé, on ne s'élève d'un côté, que pour tomber de l'autre.

En suivant la ligne de conduite qu'il avait adoptée, Guarnerio s'entoura constamment de la confiance publique, et en peu d'années une honnête aisance couronna ses travaux. Ni la soif inextinguible des richesses, ni les tourments de l'ambition ne vinrent troubler son bonheur ; à l'exemple des sages il sut vivre et se contenter de peu. Je ne veux, disait-il, consacrer ma vie ni à poursuivre les faveurs de la fortune, ni à courir après

les vanités du monde ; une honnête aisance me suffit, et je tiens à en jouir paisiblement jusqu'au moment où je devrai quitter tous les biens de la terre. Un tel désintéressement donne à entendre que les honoraires exigés par le docteur espagnol furent modérés, proportionnés aux fatigues dont ils étaient la rémunération et aux ressources financières des clients. Il est inutile d'ajouter que les salaires acceptés par lui étaient honorablement acquis, et qu'ils n'ont jamais été le prix d'une complaisance coupable. Guarnerio n'était pas de ces hommes vulgaires, transigeant avec leur conscience, ou se mêlant à des spéculations sans délicatesse ; il n'ignorait pas que, si certaines spéculations pouvaient devenir très-productives, elles auraient laissé après elles une tache peu honorable. Enfin, j'ajoute que le docteur espagnol repoussa toujours les abonnements; il les repoussa, malgré les usages établis avant lui, par la raison que ces abonnements sont pleins d'exigences et peu compatibles avec l'indépendance du médecin. Or, quand la dignité de sa profession pouvait être en danger, Guarnerio n'hésita jamais, pour sa part, à la mettre à l'abri de toute atteinte.

Après une vie aussi honorable et aussi bien remplie, les infirmités de la vieillesse finirent par arriver. La constitution de Guarnerio et les

travaux intellectuels auxquels il s'était livré, joints à des contrariétés domestiques, le prédisposèrent à une maladie grave du cerveau. Cette maladie s'accompagna d'une paralysie de la moitié de son corps dans le sens vertical. Alors il devint nécessaire de renoncer à donner des soins aux infirmités des autres, pour s'occuper exclusivement de lui-même. Avec des habitudes simples et régulières; avec une alimentation sobre et bien choisie, ce docteur supporta paisiblement les maux qui étaient venus l'atteindre. Jusqu'aux derniers moments de son existence la fermeté de caractère et le calme de l'esprit ne l'abandonnèrent jamais. Près de terminer sa carrière et de dire un éternel adieu à tout ce qui nous attache à la terre, il aimait à revenir sur son passé et à rappeler des souvenirs dont aucun ne pouvait le faire rougir. Cette consolation, qui est si douce pour la vieillesse, ne lui fut pas refusée; il en jouit jusqu'à son dernier jour.

Lorsqu'il sentit que l'heure de sa mort allait sonner, il recueillit tous ses manuscrits et les fit dévorer par le feu. Je ne veux, disait-il, laisser après moi aucune trace d'idées mal élaborées. Ce fut là une pensée regrettable : des amis livrés comme lui à l'étude des sciences médicales auraient puisé, sans aucun doute, dans des notes

recueillies par une intelligence d'élite, des observations d'une valeur incontestable.

Le 11 janvier 1838, vers les six heures du soir, Louis Guarnerio cessa d'exister ; il avait atteint sa 83me année.

XX.

CASSAIGNAU - St - GERVAIS, de Limoux

Poète (1).

Le temps n'est pas encore bien éloigné où, par une coïncidence assez remarquable, on trouvait réunis à Limoux plusieurs gens de lettres qui ne manquaient pas de distinction. Ces gens de lettres, élevés dans une école qui avait quelque chose d'épicurien, aspiraient tous à plaire au beau sexe et à couler doucement leur vie au milieu des jouissances de la table et des arts d'imagination. Les tendres affections de leur cœur étaient exprimées chez les uns par les accords d'une touchante harmonie, et chez les autres par les couplets habilement tournés d'une chansonnette.

On rencontre quelquefois la trace des compositions littéraires de cette époque, et parmi les hommes qui en furent les auteurs il faut placer Cassaignau St-Gervais. Sa famille, originaire de Gascogne, s'établit à Limoux au commencement

(1) Documents divers; — traditions; — Archives de la mairie de Limoux.

du XVIIme siècle ; elle se divisa bientôt en deux branches : l'une acheta la seigneurie de Tournon et celle de St.-Roch, près de Gaja ; l'autre devint propriétaire de Brasse et de St-Gervais, aux environs des gorges d'Alet.

Jean-François Adrien Cassaignau St.-Gervais reçut le jour à Limoux le 10 janvier 1759. Son père, Pierre-Guillaume Cassaignau, était seigneur de Brasse; sa mère portait les noms de Françoise Pont. En quittant le collége, la carrière militaire parut d'abord lui sourire; il était placé comme officier dans un régiment d'infanterie de la Lorraine, lorsqu'il écrivit deux opéras, dont on disait beaucoup de bien ; l'un avait pour titre *Le Solitaire de Vaucluse*, l'autre était intitulé *John Williams*.

St-Gervais ne s'en tint pas à ces deux compositions littéraires, il adressa à ses amis des épîtres dans lesquelles on trouve, à la fois, une versification facile, du sentiment et des pensées philosophiques empruntées aux anciens sages. Les écrits qu'il a signés ont cependant quelques-uns des défauts du siècle où il vivait : la Mythologie y prend une trop grande place et l'érotisme des pensées n'y est pas voilé de manière à ne blesser aucune susceptibilité. A part ces taches légères, les opuscules de Saint-Gervais annoncent du goût et un jugement exercé. On pourra en juger par le

fragment d'une épître qu'il écrivait, en 1788, pendant qu'il était à Metz au fond de la Lorraine.

. . . .

Je ne cesse de soupirer
Après mes bois et mon humble chaumière.
Oui, je brûle de respirer
La douce odeur de la fleur printanière,
Qui saura naître la première
Pour embellir mes vergers et mes champs.
Oh! que sur mes gazons naissants,
Sous mes berceaux parés de la rose nouvelle
Je saurai jouir des accents
De la plaintive tourterelle!
Qu'avec plaisir je verrai serpenter
Autour du jeune ormeau l'odorant chèvre-feuille!
Et que mon cœur va palpiter
Quand je verrai sortir une première feuille
Du saule que j'aurai planté!
Tu ne me verras plus tenté
De revivre un jour dans l'histoire,
A mon rustique toit je veux borner mes vœux;
Là je vivrai paisible et mourrai vertueux.

Pendant que St-Gervais habitait le Havre, en 1786, il fut reçu chevalier de la Franc-maçonnerie, sous le titre de l'Aigle, du Pélican et de Rose-croix. C'était le temps où l'on attachait à cette institution bizarre une importance que ne dédaignaient pas les esprits les plus cultivés. Bientôt les orages de la révolution française éclatèrent, et le chevalier de l'Aigle rentra dans la maison paternelle. Dès que l'Empire fut proclamé, il prit possession de la sous-préfecture de Limoux. Cet alors que renaquit dans cette ville le culte de la

poésie et des compositions mélodiques. Le nouveau sous-préfet, en ouvrant ses salons à toutes les personnes instruites et bien élevées, aida puissamment à répandre autour de lui le goût des vers et de la musique.

Sous l'habit du magistrat, Cassaignau fit preuve d'intelligence et d'une bonté des plus obligeantes. Quoique élevé dans des traditions de famille, qui se rattachaient à des temps passés, il sut toujours allier la dignité des formes à la popularité d'un homme de bien. Les occupations dont il était surchargé ne l'empêchaient pas de trouver quelques moments pour dire, en jolis vers, ce que son cœur lui dictait. A une demoiselle appelée Célie, qui lui demandait des conseils pour un plan de vie, il répondait :

Tu viens me demander une philosophie,
Qui, sans ennui, sans dégoût, sans langueur,
Puisse faire en tout temps le bonheur de ta vie;
Sur ce sujet je vais t'ouvrir mon cœur:
A quoi te sert d'être jeune et jolie?
Pourquoi crains-tu l'amour qui te sourit?
Songes-y bien, le temps fuit, ma Célie,
Et sous sa faux, tout tombe et se flétrit.
Crois-moi, traitons l'amour comme un enfant volage;
Évitons ses fureurs; mais goûtons ses plaisirs.

....

Lorsque le temps, de sa faux trop cruelle,
Ravageant tes attraits, fera fuir les amours,

Pour tes amis tu seras toujours belle,
Et l'amitié te rendra tes beaux jours.
Je viens de te tracer, adorable Célie,
Le tableau du bonheur; heureux s'il te séduit!
Je t'ai montré les fleurs de la philosophie,
Permets-moi maintenant d'en recueillir le fruit.

Après des épîtres, empreintes d'un sensualisme qui ne serait plus de mise aujourd'hui, le même poète écrivit des romances dans lesquelles on retrouve le même défaut. Celle qu'on va lire lui est attribuée; elle ne serait pas désavouée par les meilleurs chansonniers.

A Louise.....

Tu le veux donc, oh! peine extrême!
Il faut t'obéir malgré moi;
Quoi! Louise, ce matin même
Je ne dois plus songer à toi!
Mais l'aurore, ma douce amie,
Est la compagne de l'amour.
Ah! si tu veux que je t'oublie
Permets-moi d'attendre le jour.

Le jour à remplacé l'aurore;
Mais, vois si je suis malheureux:
Une rose qui vient d'éclore
Soudain te rappelle à mes yeux.
Hélas! dans chaque fleur jolie
Il me semble toujours te voir.
Ah! si tu veux que je t'oublie
Permets-moi d'attendre le soir.

Le soir, rêveur et solitaire,
Je m'enfonce dans un vallon;
Mais mon cœur ne saurait se taire,
Et j'entends répéter ton nom.
Je ne sais par quelle magie
L'écho sans cesse le redit.
Ah! si tu veux que je t'oublie
Permets-moi d'attendre la nuit.

La nuit vient fermer ma paupière,
Bientôt, dans un rêve enchanteur,
Il me semble, ô douce chimère!
Que je te presse sur mon cœur.
De t'oublier, ma douce amie,
Tu vois que je m'efforce en vain...
Ah! si tu veux que je t'oublie
Permets-moi d'attendre à demain.

Mais, demain renaîtra l'aurore;
L'aurore charmera mes yeux,
Je t'entendrai nommer encore
Par un écho mystérieux;
Et comme les jours de la vie
Sont tous semblables dans leur cours,
Ah! si tu veux que je t'oublie.
Permets-moi d'attendre toujours.

St.-Gervais chemina joyeusement sur une route semée de fleurs jusqu'en 1810; à cette époque il prit pour compagne une femme ornée de qualités précieuses, c'était Marie-Laure-Léontine Campmas de St.-Remy. Ces deux époux prirent goût à la villégiature, et on les vit souvent, sur les bords de l'Aude, donner des fêtes dans leur manoir de

Brasse. Autour de cette demeure champêtre des jardins, plantés avec goût, offraient çà et là de délicieux ombrages sous lesquels étaient cachées des statuettes rustiques ou des siéges en gazon. Les habitants de Limoux aimaient autrefois à visiter ces jardins, et pendant les jours de repos, lorsque les arbres se couvraient de feuilles et de fleurs, l'affluence des promeneurs y était nombreuse. Une pareille habitude ne cessa que lorsque Saint-Gervais eut disparu de ce monde. L'année 1819 fut la dernière pour lui; il s'acheminait lentement vers la Capitale, lorsqu'une indisposition l'atteignit à Pierre-Buffière, dans la Haut-Vienne. Sa maladie prit bientôt un caractère grave, et le 29 mars, à deux heures du soir, on eut la douleur de le voir mourir dans l'hôtel de Sainte-Catherine.

XXI.

L'Abbé d'AURIOL, de Limoux

Poète (1).

Jean-François d'Auriol descendait d'une famille qui a longtemps possédé la seigneurie de Lauraguel. C'est à Limoux qu'il a reçu le jour, le 7 mai 1762. Alexandre d'Auriol son père s'était allié avec Marie-Anne Gros, de Besplas.

Pendant son jeune âge, Jean-François avait eu la pensée d'embrasser la carrière ecclésiastique. Peu pressé de réaliser un pareil projet, il différa jusqu'à l'âge mûr de prendre une détermination. En attendant d'arriver à cet âge, on le vit toujours revêtu des habits de prêtre et on le qualifia d'abbé, même après qu'il eut quitté ces habits et qu'il eut renoncé, d'une manière définitive, à s'engager dans les ordres sacrés.

---

(1) Labouisse. Voyage à Rennes-les-Bains, 1832, p. 403. — Documents divers. — Traditions. — Archives de la mairie de Limoux.

M. de Labouïsse avait eu quelques relations avec Jean-François, et voici ce qu'il raconte, au sujet de ce personnage, dans son *Voyage à Rennes-les-Bains* : « Ce poète, dit-il, en s'adressant à sa chère Éléonore, est M. d'Auriol, ancien seigneur de Lauraguel, qui, dans sa jeunesse, porta le petit-collet. Doué d'un esprit facile, d'un caractère aimable, mais trop paresseux, il suspendit sa lyre en quittant la soutane :

» Sitôt qu'il cessa d'être abbé,
Soit inconstance de son âge,
Soit qu'amant de la jeune Hébé
Ou de Corine ou de Thisbé,
Au fin propos, au beau langage,
Son esprit, aisément courbé,
Se vit sans réserve absorbé
Sous le joug d'un si doux servage
Contre lequel tout homme sage
A bien rarement regimbé.
Dans son humeur par trop sauvage,
Loin du poétique rivage,
Son luth fut par lui prohibé,
Sans réserve ni badinage,
Sitôt qu'il cessa d'être abbé. »

En 1787 d'Auriol était à Paris, livré à l'étude des lettres. Dans une *Épître à son poêle*, qu'il publia à cette époque, il décrit les jeux de son

enfance, les plaisirs de son âge mûr, ses lectures favorites et les sites charmants qui entourent la ville de Limoux. Cette dernière partie de l'Épître à son poêle mérite d'être reproduite :

. . . . O mon foyer ! n'est-ce pas ta présence
Dont le charme adoucit les rigueurs de l'absence !
Solitaire, pensif, je dois à ta chaleur,
D'un sommeil imprévu l'insensible langueur ;
Et d'un songe, souvent, l'illusion chérie
Me fait, auprès de toi, retrouver ma patrie.
Oui, je crois habiter ton vallon enchanteur,
O Limoux ! (1) je vois l'Aude et sa rive fleurie ;
J'embrasse avec transport une mère attendrie.
Ah ! le destin jaloux qui m'ôta mon bonheur
N'a pu m'ôter au moins ma douce rêverie.
O pénates sacrés ! ô toit de mes aïeux !
Quand renaîtront pour moi ces jours délicieux
Que j'ai vu s'écouler trop tôt pour ma tendresse !
J'aimais, j'étais aimé ; c'étaient là tous mes vœux,
Et j'avais épuisé le secret d'être heureux.

---

(2) Dans une note on lit ce qui suit : « L'auteur aurait pu s'étendre sur l'éloge de la ville de Limoux ; il aurait vanté à juste titre la douceur du caractère de ses habitants, la beauté de son climat et la riche variété de ses productions. On connaît son vin blanc, nommé plus communément *Blanquette ;* son goût approche de celui du vin blanc d'Arbois, et je ne déciderais point lequel de ces deux vins doit gagner à la comparaison. » Le même auteur aurait pu ajouter un mot d'éloge pour les gâteaux de Limoux, dont la réputation s'est étendue bien loin.

Plus loin, l'auteur de l'*Épître à mon poêle* ajoute, en s'adressant à sa mère :

Du fond de mon exil, puisse ma voix touchante
Ranimer de nouveau ton âme languissante !
Hélas ! si du devoir l'impérieuse loi
Sous un triste climat m'enchaîne loin de toi,
Songe qu'à tes côtés, pour charmer ton veuvage
Benjamin reste encore, ou du moins son image.

D'Auriol publia une autre épître en 1788. Celle-ci portait pour titre : *Mes adieux au collége de Louis-le-Grand*. L'auteur de cette poésie semble s'être éloigné à regret d'une maison où il avait rencontré des maîtres dignes d'être aimés ; plein d'estime et de reconnaissance pour eux, il ne put s'empêcher de louer leurs talents et le zèle avec lequel ils accomplissaient leur pénible mission. Voici dans quels termes débute sa poésie :

Je vais donc te quitter, lycée, où mon jeune âge,
A fait de la vertu le noble apprentissage,
Où d'habiles mentors, jaloux de mon bonheur,
En ornant mon esprit, ont su former mon cœur.

D'Auriol continue en passant en revue les poètes latins ou français dont les vers harmonieux ont charmé son oreille ; il indique rapidement les beautés de leurs œuvres et les douces impressions qu'on doit ressentir en les soumettant à une étude littéraire.

L'auteur des *Adieux au collége de Louis-le-Grand* avait un fils honorablement placé dans la magistrature judiciaire; c'est près de ce fils qu'il a vécu pendant les dernières années de sa vie.

XXII.

Hippolyte ANDRIEU, de Ferran

Poète (1).

Jean-Martin-Hippolyte Andrieu vint au monde dans la commune de Ferran, canton d'Alaigne, le 12 août 1762. Les qualités dont il fut doué en naissant auraient fait de lui un grand poète, si on avait eu le soin de les cultiver de bonne heure. Son caractère était gai et expansif; son imagination, facile à impressionner, aimait à s'élancer dans le domaine enchanté des illusions; mais l'enseignement auquel on le soumit n'était pas de nature à développer de pareilles tendances. Ses études classiques étaient à peine terminées lorsqu'il alla à Toulouse pour y suivre les cours de droit. Ses parents voulaient faire de lui un avocat.

Le jeune étudiant, placé dans une voie d'où l'éloignaient les aspirations de ses goûts, négligea de méditer sur les commentaires de nos codes

(1) Documents divers. — Archives de la mairie de Limoux.

pour suivre l'impulsion vers laquelle il se sentait entraîné. La culture des fleurs l'intéressa d'abord; il se passionna ensuite pour le théâtre, en faisant servir quelquefois sa plume à défendre des actrices mal accueillies sur la scène. Les plaisirs des champs avaient pour lui un attrait irrésistible; la vie calme et retirée de la campagne lui plut même à un âge où l'on éprouve le besoin de se mettre en contact avec le monde et de se mêler à ses agitations.

Andrieu finit par se créer un genre d'existence qu'il avait souvent rêvé. En écrivant à un ami, il lui disait, dans le premier essai poétique qu'il publia en 1783, de quelle manière son temps était employé. Voici quelques fragments de cette épître intitulée *Mes plaisirs champêtres :*

. . . .
Sur les pas du fils de l'Aurore
Je vais, la serpette à la main,
Visiter mon petit jardin.
Là je cueille la violette
Qui veut se cacher sous l'herbette
Et que son doux parfum trahit;
Plus loin, la rose m'éblouit,
Je vais lui porter mon hommage;
Mais je trouve sur mon passage
L'anémone qui me ravit
Et qui fixe mon goût volage
Jusqu'à l'instant qui la flétrit.
. . . .

Tantôt assis, un livre en main,
Sur les bords d'une onde limpide,
Par un appas un peu perfide
J'amorce l'avide fretin.
Tantôt, caché sous le feuillage
D'un asile sombre et discret,
Je guette un hôte du bocage
Qui va, revient et puis s'engage
Dans les lacs de mon trébuchet.

. . . .

Dans un coin de ma maisonnette,
Tel qu'un paisible anachorète,
J'ai mon simple et petit réduit,
Éloigné du trouble et du bruit.
Là, conversant avec Voltaire,
Bernard, Lafontaine et Bernis,
J'apprends le code de Cythère,
Qu'à mon jeune âge l'on préfère
Au code ennuyeux de Themis.
Tantôt l'amour monte ma lyre,
Et Cephise parfois m'inspire
Des vers dont son cœur est le prix;
Tantôt, couché sur mon pupitre,
Je griffonne une folle épitre
Pour le meilleur de mes amis.

Arrivé au terme de ses études en droit, Andrieu revint à Limoux; il essaya de plaider, mais ce fut toujours avec répugnance et pour se créer les ressources dont il avait besoin. Les luttes du barreau n'ont rien qui puisse plaire aux poètes; elles ne pouvaient donc convenir à une imagination vive et enjouée comme l'était celle d'Hippolyte

Andrieu. Celui-ci ne tarda pas à quitter une carrière peu en harmonie avec ses goûts, pour s'engager dans une autre voie. Chargé de la direction de la poste aux lettres de Limoux, on le vit s'adonner à la culture de la musique et à celle de la poésie. Il rima alors une foule de billets galants ou de tendres chansonnettes. Voici une de ces productions choisie parmi celles qu'il a laissées.

Amour, amour brise la chaine
Dont le poids accable mon cœur;
Ou bien à mes vœux rends Ismène,
Ismène, objet de ma douleur.

Loin de ses charmes,
Dans les alarmes
Je coule de pénibles jours;
Qu'elle paraisse,
Et la tristesse
S'enfuira devant mes amours.

Ismène était mon bien suprême;
Gémir maintenant est mon sort.
Quand on vit loin de ce qu'on aime,
La vie est une longue mort.
Loin de ses charmes, etc,

Si l'haleine du doux zéphire
Ne va point caresser les fleurs,
La rose se fane, elle expire
Au milieu de ses tristes sœurs.
Loin de ses charmes, etc.

Sous le toit heureux, où d'Isméne
Reposent les tendres appas,
Souvent je vais traîner ma chaîne,
Mais Isméne ne m'entend pas.
Loin de ses charmes, etc.

La nuit quelquefois auprès d'elle
Un doux songe va me placer;
Là finit ma douleur cruelle,
Mais le réveil vient me chasser.
Loin de ses charmes, etc.

Je ne veux plus d'un vain mensonge,
Amour rends-moi ma déité.
Que d'autres soient heureux en songe,
Moi j'aime la réalité.
Loin de ses charmes, etc.

Andrieu se maria à Limoux, en 1791, avec Thérèse-Augustine Four. Cette union, qui fut assez féconde, semblait devoir apporter quelques changements dans les penchants du nouveau marié. Il n'en fut pas ainsi; on en trouve la preuve dans

les poésies diverses qui continuèrent à sortir de sa plume. Ces poésies ne sont pas les plus médiocres qu'il a produites. L'ode au berceau, qu'on va lire, ne laisse aucun doute sur ce point :

Antre sacré fait pour la rêverie,
Où ma douleur exhalait ses soupirs,
Je vais enfin sous ta voûte fleurie
Revoir Orphise et l'essaim des plaisirs.

—

Tes cintres verts mariés à la rose,
Je les préfère aux palais fastueux;
Sous les lambris souvent l'ennui repose,
Sous tes rameaux l'amour fait des heureux.

—

Je n'irai plus, errant de plage en plage,
Chercher au loin l'asile du bonheur;
Il s'offre à moi sous ton aimable ombrage;
Charmant berceau tu suffis à mon cœur.

—

Dans ton enceinte Orphise sera reine;
Les jeux, les ris qui formeront sa cour,
N'y verront point l'étiquette et la gêne,
On n'y suivra que les lois de l'amour.

—

Autour de toi veillera le mystère,
Seul confident de nos plaisirs secrets;
Et le plaisir, de son aile légère,
Ne rendra point les rameaux indiscrets.

— —

Lorsque St-Gervais quitta le service des armes pour se retirer sous le toit paternel, Andrieu trouva en lui un stimulant bien propre à le pousser sur la pente vers laquelle il était entraîné. Ces deux amis, avides l'un et l'autre de plaisirs, préparèrent de brillantes fêtes, égayées par les jouissances de la table et par les galanteries auprès des dames.

Dans une de ces fêtes, Saint-Gervais, toujours enclin à plaisanter d'une manière spirituelle sur les nœuds de l'hyménée, chercha à exciter le rire de ses convives par une chanson dans laquelle il faisait l'apologie des mœurs relâchées de son temps, et il disait :

....

A leurs beautés, nos bons aïeux,
Pendant vingt ans comptaient leur peine;
Mais aujourd'hui l'on est heureux
Et remplacé dans la semaine.
Célébrons ces doux changements
Et moquons-nous du bon vieux temps.

Nos pères étaient poursuivis
Par une sotte jalousie;

Nos maris sont plus aguerris
Sur les misères de la vie.
Célébrons ces doux changements
Et moquons-nous des bons vieux temps.
. . . .

Andrieu, sans être d'une moralité plus sévère que son ami, tenait à ne pas exprimer trop ouvertement sa pensée ; peut-être voulait-il railler avec politesse la philosophie épicurienne dont il venait d'entendre quelques maximes. Une chanson, qu'il composa alors, devait servir de réponse à celle de St.-Gervais. En voici deux couplets :

Si l'on persifle les maris,
Si contr'eux toujours l'on clabaude,
C'est que sans danger d'être pris
L'on voudrait aller en maraude.
Chacun garde son contingent,
Et c'est agir fort prudemment.

Colas a-t-il choux au jardin?
En secret, tapi sous les treilles,
Il fait le guet soir et matin
Pour en écarter les corneilles.
Chacun garde son contingent,
Et Colas agit prudemment.

Au moment où dans les salons aristocratiques se réunissait à Limoux l'élite des gens de lettres, il y avait dans cette ville des hommes d'un talent

distingué qui se tenaient à l'écart, préférant l'indépendance à leur admission parmi les gens du grand monde. Au sein des populations bourgeoises régnait encore une agitation fiévreuse, et cette agitation n'était que la suite d'un mouvement social dont l'histoire gardera longtemps le souvenir. A la tête des populations agitées figurait un avocat, homme d'un esprit caustique, aimant à lancer le venin de sa plume sur les courtisans de la féodalité. Un jour, Guitard, c'était le nom de cet avocat, oubliant pour un instant ses habitudes satyriques, écrivit une chanson élogieuse en l'honneur d'une dame de haute condition. Il lui disait, dans des couplets rédigés le jour de la Conception :

On voit en vous belle Philis
Quelque trace de votre patronne ;
Comme elle vous avez des lys
Que l'hymen cultive et moissonne.
Vos doux attraits et votre nom
Éclairent ma conception.

Quand l'amour brille dans les yeux
Du tendre époux qui vous adore,
Avec un mot il est heureux,
Le sera plusieurs fois encore ;
Ce beau secret est moins profond
Que ne fut la conception.

Andrieu, aimant médiocrement son ancien confrère, s'indigna de cette chanson ; il la trouva

mauvaise et inspirée par une pensée coupable. Tout porte à croire que quelque haine politique avait troublé l'humeur badine d'Andrieu, et que cette haine l'avait entraîné aveuglément vers la défense d'un système qui ne pouvait lui profiter. Quoiqu'il en soit, il parodia les couplets de Guittard, en jouant toujours sur le mot *conception* :

. . . .

Hélas ! d'où vient que les pinceaux
Défigurent toutes nos belles ?
D'où vient qu'on maudit les tableaux
Et qu'on adore les modèles ?...
Ce secret là n'est pas profond,
Le peintre est sans conception.

Quand tu nous chantes tendrement
Les vers que ta muse t'inspire,
Tu t'applaudis secrètement,
Te flattant que chacun t'admire.
En ces moments mince Apollon,
Tu manques de conception.

. . . .

De nouveaux orages accumulés sur l'horizon politique vinrent bientôt contrister la France ; des divisions de partis aigrirent les hommes les plus calmes, et il fallut renoncer, dans Limoux, à toute espèce de réunion littéraire. Andrieu, déjà mûri par l'âge et par les événements douloureux qu'il avait traversés, sentit son imagination se refroidir ; il se décida à vivre dans la retraite et

à jouir du repos au milieu des affections de famille. Peu d'hommes ont su, comme lui, maîtriser leur ambition et se créer une existence heureuse. Au moment de quitter la vie, aucune inquiétude, aucun regret ne sont venus altérer la sérénité de ses facultés morales; il s'est éteint doucement le 27 décembre 1850, à l'âge de 88 ans.

XXIII.

Louis BUZAIRIES, de Limoux,

Poète (1).

Vers le milieu du XVIIIe siècle la ville de Limoux donna le jour à plusieurs poètes qui semblaient appelés à occuper dans le monde littéraire une place distinguée; mais les exigences de leur profession vinrent constamment les détourner d'une voie vers laquelle ils se sentaient naturellement entrainés.

Louis Buzairies fut de ce nombre. Celui-ci naquit à Limoux le 1er février 1764. Pendant son enfance on crut reconnaître en lui des dispositions bien marquées pour les travaux de l'intelligence; son père, Paul Buzairies, et sa mère, Françoise Aussenac, se hâtèrent de le confier aux Doctrinaires établis dans leur ville, afin de cultiver avec soin les rares aptitudes qu'ils avaient remarquées

(1) Choix de poésies fugitives par J.-L. Buzairies, 1836. — Documents manuscrits. — Archives municipales de la ville de Limoux.

chez leur fils. Dès que ce dernier eut parcouru les premiers degrés des études classiques, le curé de la Digne-d'Amont, oncle et parrain du jeune collégien, prit en affection son filleul, et c'est lui qui voulut le diriger dans la carrière où il devait un jour s'engager.

L'enseignement plut à Louis Buzairies. Les établissements dont il fit choix furent ceux dans lesquels il avait été élevé. Les Doctrinaires l'envoyèrent successivement à Mende et à Lodève, à Nîmes, à Draguignan et à Narbonne ; dans les deux premières villes les cours de haute latinité l'occupèrent d'abord ; dans les autres il professa tantôt la rhétorique et tantôt les mathématiques.

Pendant qu'il enseignait à Nîmes, ses élèves, pleins de reconnaissance pour le zèle dont il avait fait preuve, lui offrirent une élégante collection d'œuvres littéraires reliées avec luxe. Un tel hommage toucha le cœur du maître et ce dernier en conserva longtemps le souvenir.

Louis Buzairies va nous aider à retracer les principaux traits de sa vie, pendant les temps qui s'écoulèrent de 1789 jusqu'aux dernières années de la république. « Depuis l'âge de seize ans jusqu'à vingt-huit, chargé, dit-il, de l'instruction publique en qualité de membre de la ci-devant congrégation des Doctrinaires, la pièce nº 1 dépose en faveur

de mes succès ; elle me fut donnée en 1789, par le conseil général de la ville de Draguignan, en reconnaissance d'un discours prononcé à l'occasion de la prise de la Bastille. Elle est un hommage à la pureté de mes principes autant qu'au mérite littéraire de l'ouvrage. »

Dans le discours prononcé à Draguignan, le 10 septembre 1789, l'orateur fit un tableau navrant de la France au moment où la Bastille, cet édifice toujours honni, dans lequel on entrait facilement, mais d'où il était bien difficile de sortir, tomba pour ne plus se relever. « Un coup affreux, disait-
» il, est déjà porté ; le génie tutélaire de la mo-
» narchie, celui sur lequel nos cœurs aimaient à
» se reposer de la félicité publique, Necker, n'est
» plus parmi nous.

» A cette nouvelle, au premier bruit de cette
» infernale conspiration, quel est celui qui a pu
» ne pas désespérer du salut de la patrie, et qui
» n'a pas dit en lui-même : la France n'est plus.

» Ah! loin d'ici cette idée offensante : ignorez-
» vous les ressources qu'elle a toujours trouvé
» dans son sein ? Jetez un regard sur les règnes
» orageux de Jean et de Charles VI ; malgré les
» entreprises des ennemis du dehors et des traitres,
» ne voyez-vous pas se relever avec plus de
» vigueur le chêne antique de la royauté, courbé

» jusqu'à sa racine? Ne le voyez-vous pas, lors
» même qu'il semble accablé sous son propre poids,
» fatiguer cependant les efforts du fer et de la rage,
» et d'un seul mouvement renverser les faibles
» mortels qui avaient conjuré sa ruine. »

Par ces quelques mots on peut avoir une idée de la forme et du fond du discours prononcé le 10 septembre 1789 par Louis Buzairies. Un extrait des registres des délibérations de la mairie de Draguignan, désigné plus haut par le nº 1, nous fera maintenant connaître l'effet qu'il produisit sur la population Draguignanaise. Dans cet extrait on lit ce qui suit : « Le conseil s'est réuni aujourd'hui 10 du mois de septembre 1789..... Le Maire représente qu'il n'est personne qui n'ait entendu avec satisfaction le discours que le rhétoricien, orateur de la ville, a prononcé ce matin au service qui a été célébré dans l'église paroissiale, en l'honneur et mémoire des braves parisiens morts en défendant la patrie. Le patriotisme dont l'orateur était enflammé, en donnant à son discours cette énergie qui pénètre, a ajouté à son éloquence; et quel est celui qui après l'avoir ouï ne se soit plus vivement senti ému de ce que chaque citoyen doit à son pays; il serait juste et convenable, ajoute le Maire, d'adresser à cet orateur un témoignage de satisfaction et de reconnaissance.....

Le conseil a unanimement délibéré, et par acclamation, d'adresser à M. Buzairies, professeur de rhétorique et orateur de la ville, les justes remerciments du conseil sur le discours qu'il a prononcé ce matin, lesquels remerciments lui seront portés par MM. Muraire, avocat en la cour, et Toulou, lieutenanant particulier criminel au siége de cette ville, députés à cet effet. »

Revenons au récit biographique rédigé par Louis Buzairies : « En 92, les corps enseignants furent supprimés ; j'étais à Narbonne, à peu de distance de mon pays, et j'y étais depuis deux ans. Le suffrage général m'éleva, à cette époque, à la place de Maire. »

Si les narbonnais se décidèrent à faire un pareil choix, c'est parce qu'il leur fut permis d'apprécier les talents littéraires et les qualités morales du nouveau maire pendant qu'il professait l'éloquence au collége des Doctrinaires de leur antique cité. Les narbonnais s'étaient senti vivement impressionnés par un discours que cet orateur prononça du haut de la chaire de St-Just, à l'occasion de la convalescence du roi. Ils avaient conservé le souvenir de cette œuvre dans laquelle on trouvait une alliance heureuse des idées de progrès vers le libéralisme, avec ce qui est dû aux vieilles institutions qui n'ont pas cessé d'être utiles. Le

fragment qu'on va lire ne laissera aucun doute sur ce point :

« L'esprit humain, disait Buzairies, brisant peu
» à peu les fortes chaînes des despotismes de tout
» genre, était arrivé lentement à ce point de matu-
» rité, propre à régénérer la face de la terre ; mais
» il fallait encore un grand roi qui, abjurant volon-
» tairement le privilége criminel d'être injuste,
» tînt à honneur d'être le premier appui des lois,
» et le premier citoyen d'un état libre ! Il fallait
» un tel homme, fort de son génie et de ses
» vertus, pour saisir le caractère qui se déve-
» loppait, habile à profiter du bonheur des
» circonstances, et assez courageux pour devancer
» le torrent.., et dans sa miséricorde, le Dieu de
» Clovis donna Louis XVI à la France. »

Louis Buzairies poursuit l'histoire de sa vie de la manière suivante : « Les intrigants s'emparaient de jour en jour de la révolution et la souillaient de toute l'atrocité de leur âme ; il fallait ou se vouer à leur rage, ou renoncer à la sagesse de ses principes. Le sacrifice de ma vie était fait : au milieu du cahos où se plongeait la France, lorsque les villes voisines de Narbonne étaient ensanglantées par les partis, lorsqu'enfin les armées ennemies étaient à huit lieues de nos murs, j'eus le bonheur de maintenir la tranquilité dans

le sein de ma commune et de sauver la vie à plusieurs de mes administrés. La pièce nº 2 en fait foi. Trois narbonnais actuellement à Paris, et qui savent bien tout ce que j'ai eu le courage de faire, regretteront sans doute de n'avoir pu la signer : les citoyens Jacques Barthez, ancien juge-mage à Montpellier, Caithava de l'Institut, et Parron, héritier de la famille d'Auguy. »

La pièce désignée par le nº 2 entre dans des détails si élogieux pour celui qui sut les mériter, qu'il me paraît convenable d'en reproduire quelques fragments. « Le 9 décembre 1792 (vieux style), le citoyen Louis Buzairies, de Limoux, alors professeur d'éloquence au collége de cette cité, y fut élu à la place de maire. Déjà connu par son instruction et ses talents, il se distingua dans ses nouvelles fonctions par une conduite ferme et sage; il s'environna de citoyens probes et éclairés, et sut retenir le peuple dans le devoir.

» La disette se faisant sentir dans toutes ces contrées, et voulant appeler l'abondance dans cette commune, il institua un comité de subsistances, qu'il composa des propriétaires et des négociants les plus respectables ; et en fournissant ainsi au peuple, à des prix modérés, le pain qui lui était nécessaire, il ôta à la malveillance un des puissants moyens de trouble.

» A l'époque où les lois révolutionnaires, notamment celle des suspects, fournirent aux mal intentionnés des prétextes de vexation, et aux cœurs haineux les occasions d'user de la loi pour favoriser leurs vengeances particulières, le citoyen Louis Buzairies concilia les devoirs de sa place avec ceux que lui imposaient la justice et le malheur. La loi était exécutée, et sans en retarder l'effet, il eut l'art d'en adoucir la sévérité pour des infortunés qui n'avaient d'autres reproches à se faire que d'avoir mérité la haine des méchants par une moralité irréprochable et l'amour de l'ordre.

» Au commencement de la guerre contre l'Espagne, lors du passage journalier des troupes qui arrivaient en foule par quatre principales routes pour se rendre à Perpignan, il établit un ordre constant pour les logements militaires et autres objets relatifs, de manière que la tranquillité publique ne fut jamais menacée. Quelques troubles particuliers s'élevèrent pourtant; il eut alors plusieurs occasions de montrer sa fermeté et son courage : dans les villes voisines le sang avait coulé; le citoyen Buzairies préserva celle de Narbonne de cette malheureuse tache, et dans ces moments de crise, des citoyens lui durent la vie. Par cette intrépidité qui en impose, et cette force de raison qui entraine les esprits et les retient

dans les bornes du devoir, il sut épargner à des militaires ardents et à des citoyens abusés, le regret cuisant des excès dans lesquels ils seraient tombés les uns et les autres.

» Vers la fin de 1793, lorsque les esprits se divisèrent et qu'il se forma deux partis, le citoyen Buzairies contint ces caractères entreprenants qui voulaient tout bouleverser; les personnes et les propriétés furent menacées, il les fit respecter. Les désorganisateurs, encore sans appui, étaient sans influence marquée; leurs plans étaient déjoués aussitôt que formés. Mais cet esprit de désordre eut enfin ses partisants dans le sein même du corps municipal et parmi les membres du conseil général; les anarchistes y trouvèrent un chef digne d'eux. Alors le citoyen Buzairies fut obligé de résister seul à ces hommes pervers.

» Environné d'ennemis du bien public, il redoubla de courage et de zèle; fort de ses principes et des conseils sages de quelques amis, il portait seul le poids de la chose publique, lorsque, succombant sous tant d'efforts pénibles, il tomba malade et fut obligé de donner sa démission. Tous les bons citoyens le regrettèrent; les membres du district manifestèrent auprès des représentants le vœu de le conserver dans sa place; mais ceux-ci, connaissant l'état maladif où était réduit le citoyen

Buzairies, ordonnèrent qu'il fût remplacé. — Fait à Narbonne, le 23 pluviose an 12 de la république. »

En parlant de ce document dans sa notice biographique, Buzairies ajoute : « Remarquez que cette pièce m'a été délivrée le 23 pluviose dernier, douze ans après les évènements rapportés, que les légalisations sont elles-mêmes des attestations les plus honorables, et qu'il semble s'être élevé à Narbonne une généreuse émulation, entre les simples citoyens et les fonctionnaires, pour rehausser l'éclat de ma conduite. Observez encore que cette pièce n'est revêtue que des signatures les plus respectables. Ces circonstances n'échappent pas à votre sagacité.

» De pénibles travaux avaient altéré les sources de ma vie; il fallut quitter ma place. C'était à la fin de 93. J'allai à la campagne; l'anarchie m'en chassa par une dénonciation abominable. Je me sauvai dans les armées. L'administration des subsistances m'envoya à Lyon en qualité d'inspecteur principal, chargé des vivres de l'armée des Alpes. J'arrivai dans cette ville quinze jours après la fin du long siége qu'elle avoit soutenu. Livrée aux horreurs révolutionnaires, elle l'était encore à celle de la famine; il fallut venir à son secours et diminuer d'autant les ressources de l'armée.

« Poursuivi avec acharnement par les anarchistes de Narbonne, menacé tous les jours par un arrêt surpris aux représentants en mission dans le département de l'Aude, traduit par cet arrêté au tribunal de sang à Paris, environné de malheureux que sacrifiait tous les jours la hache révolutionnaire, bien convaincu que leur sort m'attendait si je venais à être découvert, je n'écoutai cependant que mon devoir et mon cœur; je fournis des subsistances à cent-vingt mille âmes dans Lyon et à soixante-dix mille braves qui combattaient sur les Alpes.

» Le régime des réquisitions commençait à lasser la générosité des propriétaires; c'était néanmoins le seul moyen d'alimenter les armées et la population lyonnaise. Nous touchions au terrible moment où le pain manquait au soldat et à l'habitant des villes. Quel avenir !... Il n'y avait qu'un moyen d'en prévenir les horreurs : faire verser les grains requis; mais il fallait pour cela un homme investi de pouvoirs extraordinaires qui, se dévouât pour le salut de tous, et qui, bravant tous les périls, sût obtenir par une crainte salutaire ce qu'il ne pouvait avoir par la persuasion. La mission était extrêmement délicate; elle était dangereuse, surtout pour un homme déjà inscrit sur les registres de mort des révolutionnaires; je

l'acceptai cependant. La pièce n° 3, signée Tellier, renferme les pouvoirs qui me furent donnés et en démontre l'urgence; celle n° 4, lettre écrite de la main du même représentant, prouve mes succès et les obstacles de toute espèce que j'eus à vaincre; enfin, celle n° 5, signée Tellier et Richaud, confirme les dispositions de la précédente.»

Comme on l'a vu, Louis Buzairies, en quittant la ville de Narbonne vers les premiers jours de la Terreur, prit le parti d'échapper aux dangers dont il était menacé en se plaçant dans les armées. Ce moyen le sauva. Pendant la deuxième année républicaine on l'envoya d'abord dans les Pyrénées et puis dans les Alpes. J'en trouve la preuve dans le document qui suit : « Nous soussigné, agent en chef en activité de service pour les administrateurs généraux des subsistances militaires, certifions..... que le citoyen Louis Buzairies, natif de Limoux, département de l'Aude, est arrivé à l'armée des Alpes, venant de celle des Pyrénées-Orientales, dans les derniers jours de frimaire, 2e année de la république, en qualité d'inspecteur principal des dites subsistances, et que, depuis cette époque jusqu'à ventose an cinquième, il n'a cessé d'y être employé activement en sa dite qualité..... Certifions, enfin, que dans l'exercice de ses fonctions il a donné des preuves de son amour pour la chose

publique. — A Lyon, le 30 germinal an VI de la république française. »

En passant dans les Alpes, on lui assigna pour sa résidence la ville de Commune-Affranchie. C'est là ce qui est attesté par un document que je vais reproduire : « Je soussigné, agent en chef des subsistances militaires de l'armée des Alpes, certifie que le citoyen L. Buzairies, envoyé par l'administration générale des subsistances militaires, en qualité d'inspecteur principal des vivres, attaché à la dite armée, est arrivé à Commune-Affranchie le 20 frimaire an II de la république, et qu'il y a rempli ses fonctions avec zèle. »

Plus tard on changea sa résidence et on l'envoya à Lyon. J'en trouve la preuve dans deux pièces qui ont été déjà désignées par les nos 3 et 4 et que Tellier avait signées. Voici ce qu'on lit dans ces deux pièces : « Le représentant du peuple envoyé dans les départements du Rhône, Loire, Saône-et-Loire, Ain et Izère.., considérant que l'armée des Alpes est au moment de manquer de subsistances, que les magasins militaires de Lyon épuisés par les avances faites à cette commune sont dans l'impossibilité de lui rien fournir, que cette commune, elle-même, n'a de subsistances que pour deux jours, que les dangers qui menacent

l'ordre public par la désorganisation effrayante qu'entraîne la famine sont incalculables, qu'il n'y a point de mesure que ne légitime la situation alarmante d'une armée et d'une population de 120,000 âmes sans subsistances..., arrête ce qui suit : En exécution de l'arrêté du 24 frimaire de l'an III, le citoyen Buzairies, inspecteur principal des subsistances militaires, partira sur le champ, en poste, pour les départements de Saône-et-Loire, de la Côte-d'or et de l'Ain. Indépendamment des pouvoirs attribués aux agents des subsistances militaires par l'arrêté précité, il pourra requérir, partout où il le jugera nécessaire, les maîtres de poste pour ses courses, les autorités constituées pour les moyens de chargement, de transport et pour tous autres objets relatifs à sa mission; il établira des garnisons chez tous ceux qui refuseront les objets requis, et à leurs frais, jusqu'à ce qu'ils aient satisfait à leurs obligations; il rappellera aux autorités constituées l'exécution du décret du 19 brumaire dernier, portant, article 14, confiscation des denrées requises et non versées; il en surveillera l'exécution par lui-même ou par ses agents; la force armée sera tenue d'obtempérer à ses demandes; enfin, plein de confiance en sa prudence et ses moyens, il demeure autorisé à tout ce qu'il jugera propre à assurer

l'exécution de sa mission, en observant dans ses recouvrements des réquisitions de distinguer ce qui doit être versé dans les magasins militaires et ce qui doit appartenir aux approvisionnements de la commune de Lyon, et le réndent responsable de toutes les mesures de rigueur non commandées par l'empire des circonstances qu'il aura soin de constater..... Lyon, le 27 frimaire de l'an III de la république française. »

Tels sont les pouvoirs que le représentant du peuple, appelé Tellier, confia à Louis Buzairies. Voyons maintenant de quelle manière ce dernier remplit la difficile mission qu'il avait acceptée. La pièce portant le nº 4 va nous l'apprendre : « J'aime, citoyen, disait Tellier à Buzairies, j'aime que tu saisisses avec tant de promptitude et de résolution les moyens de vaincre les obstacles que la nature nous oppose; j'approuve le parti que tu as pris avant, de me consulter ; tu devais d'abord sentir le besoin de l'armée des Alpes et de la commune de Lyon, tu l'as fait; continue ta mission avec le même zèle et la même intelligence; adjoins-toi des collaborateurs capables, et prouve, s'il est nécessaire, qu'aucune dépense ne coûte quand il s'agit de conserver la vie à un grand nombre d'hommes..... Lyon, le 4 nivose de l'an 3 de la république française. »

Dans une autre lettre, désignée plus haut par le n° 5, et signée par les représentants du peuple Richaud et Tellier, on trouve des détails qui confirment ceux dont je viens de donner le texte. « Au milieu des occupations dont nous sommes surchargés, disaient les représentants, il ne nous est pas toujours possible de répondre à chacune de vos lettres. Cela ne doit pas retarder l'effet de vos mesures, et vous pouvez compter fermement que ce que vous avez fait pour le bien et avec la prudence qui vous dirige, obtiendra toujours notre assentiment. Continuez, citoyen, de nous instruire exactement des succès et des difficultés de vos travaux..... Lyon, le 1er pluviose de l'an III de la république française. »

Reprenons le récit qu'a tracé de sa vie Louis Buzairies lui-même. Les jours les plus orageux de la révolution allaient prendre fin ; alors naquirent de nouvelles occasions de mettre à l'épreuve un courage et une abnégation qui ne se démentirent jamais. « Aidé quelquefois, plus souvent entravé par les administrations civiles, mes travaux ne furent point infructueux : dans deux mois, sans aucun acte de rigueur, je parvins, à force de zèle, à remplir les magasins de l'armée et ceux de Lyon.

J'ai perdu l'attestation honorable qui me fut

délivrée à mon retour par les représentants, mais les pièces rapportées, en constatant la crise des circonstances et la confiance qui me fut accordée, prouvent bien assez et mon dévouement et le succès de ma mission.

» Le règne de la terreur avait pris fin. A la paix avec le roi de Sardaigne, l'armée des Alpes fut suprimée. Je quittai le service militaire, et, après le traité de Leoben, j'entrepris un voyage en Italie pour mon instruction et pour le commerce. Tout entier à mes goûts et à mes affaires, je fus bloqué dans la ville de Florence par les insurgés de la Toscane. On fit appel à tous les français ; je me rends chez le commandant de la place, et la pièce n° 6 prouve de quelle utilité je fus alors au salut de mes compatriotes. Je chassai les rebelles qui étaient sur ma ligne, et, avec cent hommes seulement, je m'emparai d'un village, heureusement situé, pour protéger l'évacuation des places où s'étaient retirés les débris de notre armée, après la battaille de la Trébia. »

La pièce portant le n° 6, dont il vient d'être question, mérite d'être entièrement reproduite :

« Espert, chef de bataillon, adjoint à l'état-major général, commandant la ville et forteresse de Florence, certifions que du 20 prairial au 6 messidor courant, pressé par les insurgés de la Tos-

cane et n'ayant qu'une poignée de soldats à leur opposer, je fis un appel à tous les français employés et autres se trouvant dans la place ; — que le citoyen Louis Buzairies, de Limoux, voyageant en Italie pour le commerce et son instruction, s'y étant rencontré, fut le premier à se rendre à l'appel; qu'il partit à la tête d'un détachement de cent hommes, défendit avec intelligence et courage le point que je lui avais confié, et s'empara du village appelé Ponté-della-Sieve, occupé par les rebelles; qu'ainsi il contribua à protéger l'évacuation de Florence et autres places. — Au quartier général de Florence, le 15 messidor an VII de la république française. »

Deux années s'écoulèrent sans qu'on eût besoin d'utiliser de nouveau les services de Louis Buzairies. Ce dernier continua de parcourir l'Italie sans songer à repasser les Alpes et à rentrer dans sa patrie. Il était à Livourne, en l'an IX de la république française, étudiant les mœurs des peuples italiques, s'initiant dans leur langue et se passionnant pour la poésie si douce et la musique si mélodieuse du Latium. Une commission française, établie en Toscane, fut informée que l'ancien inspecteur des subsistances militaires de Lyon résidait à Livourne, et on lui écrivit aussitôt pour lui offrir un emploi dans le service des vivres en Italie. Voici

en quels termes était rédigée la lettre émanée de la commission franco-toscane. « Sur le rapport qui nous a été fait, citoyen Buzairies, de votre intelligence et de votre honnêteté, nous vous avons nommé préposé des parcs et transports destinés aux versements des grains sur la république Cisalpine, à la résidence de Florence, où nous vous invitons de vous rendre à vos fonctions. Enfin, nous vous invitons à mettre autant de zèle que d'activité à nous seconder dans le désir que nous avons de venir au secours de l'armée par l'arrivée des subsistances dont elle a besoin..... A Livourne, le 29 brumaire an 9 de la république française. »

Buzairies ne tarda pas à quitter le sol italique pour aller se délasser de ses longues fatigues près du foyer de ses pères. De retour à Limoux, il acheta une maison de campagne, où il partagea son temps entre les travaux agricoles et la culture des lettres. Parmi les opuscules qu'il écrivit à cette époque, il en est un qui doit trouver ici sa place, d'abord parce qu'il n'est pas dépourvu d'un certain mérite littéraire, et puis, parce qu'il résume les événements principaux de la vie de l'auteur pendant les temps si agités du dernier siècle.

Les Bergers de Corbière ou les Illusions.

ÉGLOGUE.

—

Palemon. — Amynte.

..... e tutto inganno
quanto s'ascolta e vede,
(Zenob. att. 3.)

PALEMON.

Amynte, arrêtons-nous; déjà, cessant de paître,
Nos moutons, fatigués par la chaleur du jour,
Cherchent, le front baissé, l'ombrage de ce hêtre
Qu'une onde fugitive arrose dans son cours.
Assis sur ce rocher, sous cet épais feuillage,
Nous verrons notre chien, nos troupeaux et ce bois (1)
D'où les loups, excités par l'espoir du carnage,
Portent au milieu d'eux et la mort et l'effroi.

AMYNTE.

Que ce ruisseau limpide et cette onde chérie
Répandent dans mon âme une douce langueur!
Que n'ai-je près de moi Thémire, mon amie,
Cet asile et cette onde auraient plus de fraîcheur.

PALEMON.

Un désir indiscret trop souvent empoisonne
Le bonheur que le Ciel à nos vœux daigne offrir;

---

(1) Bois de Crausse, dans la commune de Villebazy.

Ingrat, jouis en paix de l'ombre qu'il nous donne
Et ne le lasse point par un nouveau désir;
Mais, il m'inspire, Amynte, une heureuse pensée :
Puisque tu ne peux voir Thémire dans ces lieux,
Chante-moi les couplets qu'à la saison passée
Tu fis pour elle; alors tout secondait tes vœux.

AMYNTE.

Volontiers : Après moi, sur nous, sur la nature,
Si Phébus en courroux darde encore ses traits,
Si nos troupeaux couchés sous ce toit de verdure,
Préfèrent cet asile à l'herbe des guérets,
Palémon, sans quitter cette ombre hospitalière,
Des peuples éloignés que vous avez connus
Apprenez-moi les jeux, les mœurs, le caractère;
On parle volontiers des objets qu'on a vus.
Quel bonheur de pouvoir, au gré de son envie,
Parcourir, jeune encor, de différents pays,
Et de venir ensuite au sein de sa patrie
De récits curieux amuser ses amis.

PALEMON.

Heureux qui loin du monde et loin de ses orages,
Obscur, vivant en paix, n'a rien à raconter!
Le bonheur rarement est le fruit des voyages;
Et! que sert de courir au loin pour le trouver :
Il est dans nos foyers, près d'une tendre mère,
Il est dans les vertus qu'elle nous inspira;
Bon fils, bon citoyen, fidèle époux, bon père,
Si le bonheur existe, il n'est que pour ceux-là.

Amynte, garde-toi de quitter ces campagnes;
A chacun son climat, ses mœurs et son talent;
A-t-on vu l'olivier enrichir nos montagnes?
Le renard sans finesse et le loup caressant?

AMYNTE.

La douleur de votre âme en vos discours s'exhale,
Palemon, qu'avez-vous? Phébé sur l'horizon
A terminé vingt fois sa carrière inégale,
Et le chagrin toujours obscurcit votre front!
D'où viennent vos tourments? vos brebis sont si belles,
Vos beliers mérinos si beaux si vigoureux,
Et vos toisons!... jamais les Fonds, les Besaucelles (1)
N'ont vu rien de plus pur et rien de plus soyeux.
Le tournis, sans pitié, des agneaux d'Ibérie
En dépit d'Alexis (2) a-t-il ravi la fleur?
Ou bien le loup.....

PALEMON.

Oh! non, dans mon âme flétrie
Un motif plus puissant a porté la douleur.
Chante d'abord Amynte, après toi, si la lyre
Veut encor résonner sous mes doigts engourdis,
De mon cœur trop facile à se laisser séduire
Je chanterai les vœux, les erreurs, les ennuis.

---

(1) Fonds, fabricant, de Limoux; Besaucelles, d'Arles, fabricant à Carcassonne, tous les deux pour les draps superfins.

(2) Alexis, médecin-vétérinaire, élève de l'école d'Alfort.

Amynte.

Air : *Dormi bel idol mio.*

Ma Thémire je te dédie
Ces couplets, mes vœux et mes chants;
Tu fais le charme de ma vie,
Je t'aime comme le printemps.
Plus fraîche qu'un bouton de rose,
Plus suave que le jasmin,
Ta bouche est une fleur mi-close,
Couleur d'ivoire et de carmin.

Quand on parle d'un doux sourire,
D'un chant pur, d'un air gracieux,
Tout bas, on nomme ma Thémire :
« C'est sa bouche, se sont ses yeux. »
Si l'on veut vanter d'une belle
Et les talents et la candeur,
Chacun dit encore : « c'est elle,
» Voilà son esprit et son cœur. »

Que le ciel, armé de la foudre,
Brûle mes prés et mes moissons;
Qu'il tonne, qu'il réduise en poudre
Et ma cabane et mes moutons;
S'il épargne ma douce amie,
S'il chérit cette tendre fleur,
C'est assez, et sans autre envie,
Je suis heureux de son bonheur.

Palemon.

Amynte! Amynte! ainsi, dans l'âge du délire,
Avec transport j'aimais, je chantais mes amours;
Hélas! je fus trahi; pour combler mon martyre,
L'amitié vint m'offrir d'hypocrites secours.

Je croyais au bonheur, je fus dupe d'un songe :
Dans les grandes cités, les caresses, le ton,
Ne sont, presque toujours, que ruse et que mensonge,
L'amitié n'est qu'un mot, la patrie, un vain nom.
Écoute, cependant, Amynte, et de nos peines
Conserve dans ton cœur le triste souvenir.
Écoute :

(Air à faire.)

Oh jours perdus en espérances vaines!
J'entrais encor dans l'âge du plaisir
Quand une loi (1), sur des rives lointaines,
Nous ordonna d'aller vaincre ou mourir.

A mes brebis, à mon chien, à mon père,
Mon père, hélas! que je n'ai pu revoir,
Je dis adieu; je quittai ma chaumière,
Plein de regrets, mais aussi plein d'espoir.

De l'âge d'or on me montrait l'aurore,
Je l'attendais avec tous ses beaux jours;
Je fus déçu, j'étais si jeune encore :
On est crédule à l'âge des amours.

La liberté, conquise par la France,
Aux passions ouvrit un vaste champ ;
L'un, du bonheur y cherchait l'espérance;
L'autre, du crime y trouva l'instrument.

J'ai vu le sang inonder ma patrie,
L'impiété s'ériger en raison;
J'ai vu le lâche oser trancher la vie
Des favoris de Mars et d'Apollon.

---

(1) Première levée en 1792.

J'ai vu le fils immolé par le père,
Oh! jours affreux!... pleurant sur nos malheurs,
J'aimais encor ma civique chimère,
Et dans les fers je lui donnais des pleurs.

Oui, dans les fers : hélas! j'ai vu ma tête
Près de tomber sous les coups d'un ami;
Il s'en vantait comme d'une conquête
D'où dépendait le sort de mon pays!

Le malheureux!... de son âme perfide,
Il expia les forfaits impuissants;
Il fut frappé par le fer homicide,
Et je fus libre en dépit des méchants.

Mais je sentis bientôt un vide immense;
Mon cœur flétri n'osait plus espérer :
La liberté fuyait loin de la France,
Et l'amitié craignait de se montrer.

Comme l'agneau qu'un ver caché tourmente,
Tourne, va, vient, et ne peut en guérir (1);
Le cœur malade, et que rien ne contente,
J'allais, errant, sans objet, sans plaisir.

Chargé d'ennuis, je rencontre Glicère;
Son doux regard me soumet à sa loi;
Elle était belle, elle avait l'art de plaire,
Je lui vouai mon amour et ma foi.

L'infortuné n'est pas sans défiance;
Pourtant, voilà qu'en mon cœur insensé
Entre aussitôt un rayon d'espérance,
Et je lui ris sans songer au passé.

---

(1) Le tournis est une maladie incurable qui fait tourner les bêtes à laine.

Avec l'amour il pénétra mon âme ;
Je vis Glicère, elle écouta mes vœux :
« Ciel! m'écriai-je, une commune flamme
» Brûle nos cœurs, je vais donc être heureux. »

Simple, ingénu, comme l'amour champêtre,
J'abandonnai mes jours à sa merci ;
J'étais heureux, je croyais toujours l'être,
Sur l'avenir je n'avais nul souci.

C'était alors, Amynte, que ma lyre,
D'un ton brillant exprimait mon ardeur ;
J'étais heureux et j'aimais à le dire,
Avec transport je chantais mon bonheur.

De l'amitié, des charmes de la gloire,
Si quelque fois j'enviais les douceurs,
L'amour jaloux, certain de la victoire,
Me consolait en me couvrant de fleurs.

Moments trop courts! Sur l'onde fugitive,
Comme l'on voit apparaître et s'enfuir
Le vert gazon détaché de la rive,
Je vis mon songe, hélas! s'évanouir.

Ce souvenir me poursuit et me ronge :
Après deux ans d'ivresse et de bonheur,
Glicère, hélas! j'en frémis quand j'y songe,
Trahit ma foi, ses serments et mon cœur.

Oh ciel! pourquoi des ennuis de ma vie
N'avez-vous pas alors fini le cours?
Aussi cruel que ma perfide amie,
Jouissez-vous des tourments de mes jours?

Plus d'une fois à la perfide amante
Je reprochai l'oubli de ses serments ;
Reproches vains : Glicère, indifférente
N'entendait plus ni mes vers ni me

Alors, je pars ; je revois ma chaumière,
Ce toit obscur, jadis si plein d'attraits;
L'amour m'y suit, et ma courte chimère
Ne m'y fait voir que d'éternels regrets.

AMYNTE.

Vos vers, comme un jour sombre, ont attristé mon âme
Palemon, oubliez Glicère et les méchants;
Oubliez les cités ; qu'une nouvelle flamme
Sous nos simples berceaux égaye encore vos chants.
Ici chacun vous aime : Eglé, Colette, Elmire
Se plaisent à chanter vos couplets et vos airs;
Je marie à leurs voix les accords de ma lyre,
Et Lise, en rougissant, écoute vos concerts.

PALEMON.

Elmire a de l'éclat, surtout un jour de fête;
Par sa taille et son port Eglé pourrait charmer;
Lise a de beaux atours, un bon cœur, et Colette,
A des yeux languissants qui sont faits pour aimer.
Mais, que je sois encor la dupe d'un vain songe!
Non, les illusions ne sauraient me toucher;
La liberté, l'amour, sont un brillant mensonge;
Leurs appas n'ont plus rien qui puisse m'attacher.
Écoute mon bélier, brandissant sa sonnette;
Amynte, abandonnons ces lieux, il en est temps;
Au berger Coridon, l'époux de Timarète,
Je te promets demain de consacrer mes chants.

Je les crus mes amis : à leurs lointains voyages
Leur cœur et leur esprit n'ont guère profité.
Adieu; bientôt la nuit viendra sur ses nuages
Éteindre de Phébus la dernière clarté.

———

Pendant qu'il habita la campagne, Louis Buzairies fut amené à introduire d'utiles réformes dans les habitudes traditionnelles des cultivateurs de sa commune : il donna une grande extension aux plantes fourragères; il abandonna l'assolement biennal pour adopter celui, plus productif, appelé alterne; enfin, il importa aux environs de Limoux les mérinos d'Espagne, aujourd'hui devenus si communs sur tous les points du sol français.

Buzairies vivait heureux dans son habitation champêtre de *Cantauque ;* pour lui le bonheur n'était pas dans l'opulence ni dans les grandeurs humaines. Si la félicité existe pour quelqu'un sur la terre, disait-il, elle n'est que pour celui qui vit obscur, loin du monde, et qui sait modérer ses désirs. Les ambitieux, les gens cupides sont rarement satisfaits; quelque chose leur manque toujours; ils vivent et meurent en désirant constamment. Tel n'est pas le sort de l'homme qui, comme Buzairies, a su prendre pour devise : *Paix et peu.*

Après avoir réalisé les réformes agricoles dont il s'était préoccupé, le propriétaire du domaine de *Cantauque* s'éloigna des champs pour entrer dans l'Université. Un professeur de mathématiques vint à mourir dans le collége de Limoux, et c'est à un ancien doctrinaire, originaire de cette der-

nière ville, qu'on fit appel pour le remplacer. Buzairies céda à cette sollicitation et il reprit une profession pour laquelle il avait une propension bien marquée.

Lorsque l'âge de la décadence se fut annoncé, le professeur de mathématiques de Limoux quitta de nouveau la ville pour revenir au milieu des champs. Aux paisibles occupations de la campagne Buzairies joignit l'administration municipale d'une commune rurale dont faisait partie son domaine. Il ne se dépouilla de cette administration que lorsque le poids des années lui fit un devoir de vivre dans le repos. Quelques mois s'écoulèrent encore dans les lassitudes qu'entraîne après lui un état maladif presque habituel, et, le 8 octobre 1836, sa dernière heure sonna, sans être précédée de craintes puériles ni d'amers regrets. Buzairies était alors âgé de 73 ans.

XXIV.

Antoine ANDRIEU, de Limoux

Militaire. (1)

Dans la Biographie Universelle de Weiss on donne les détails suivants sur ce personnage : « Andrieu (Marie-Martin-Antoine), adjudant-général français, né à Limoux en 1768, gagna ses différents grades par des actions de courage, et se distingua particulièrement au passage du Mincio et pendant le blocus de Gènes. Ce fut lui que le général Masséna chargea de négocier la capitulation de cette ville. Il avait entrepris la relation de ce siége; mais il interrompit son travail pour se rendre à St.-Domingue, où il se distingua de nouveau, et mourut en 1802. »

Antoine Andrieu laissa un fils que la mort a ravi à sa famille dans un âge peu avancé. Ce fils, après avoir fait d'excellentes études en droit, vint s'établir, comme avocat, à Limoux vers la fin de la restauration. Jusqu'à sa dernière heure, arrivée il y a peu d'années, il a exercé, de la manière la plus honorable, la profession qu'il avait embrassée.

(1) Weiss, Biographie Universelle, 1841, — tome 1, page 117.

On assure que François Andrieux, le secrétaire perpétuel de l'Académie Française, appartenait à une famille originaire de Limoux. Pendant que cet académicien professait la littérature au Collége de France, celui qui écrit ces lignes l'a entendu, après la révolution de juillet, assurer, aux auditeurs pressés autour de sa chaire, que la famille dont il descendait avait, autrefois, habité le midi de la France.

XXV.

Jean GOURG-RAVIGNÉ, de Limoux

Poète. (1)

Jean-Paul Gourg-Ravigné naquit à Limoux le 16 mars 1771. Ses goûts pour la culture des lettres le décidèrent à entrer dans l'enseignement. Il était jeune encore lorsqu'il professait à l'École Centrale de Perpignan. Parmi ses élèves on remarquait un roussillonnais qui devait, un jour, s'illustrer dans les sciences; je veux parler de François Arago, le directeur de l'observatoire de Paris.

Rentré à Limoux vers les premières années de l'Empire, Ravigné continua de s'adonner à l'enseignement. A l'âge de 30 ans, le 11 pluviose an 11, il avait épousé Françoise Luc ; plus tard, en 1824, il s'unit, en secondes noces, avec Marie Salles. Un seul fils naquit du premier mariage, et ce fils a hérité des talents littéraires de son père.

Jean Ravigné avait une vive intelligence, sa mémoire ne laissait rien à désirer, et les écrits

(1(Manuscrits du poële. — Archives de l'hôtel de ville de Limoux.

des classiques latins lui étaient tous familiers. De toutes les formes poétiques la satire fut celle qu'il préféra ; après avoir cessé d'en écrire pour son compte, il s'exerça, sur ses vieux jours, à traduire, en vers français, celles de Juvénal.

Les œuvres de ce poète décèlent un peintre habile de portraits ; c'était toujours le côté ridicule du personnage, qui posait devant lui, qu'il aimait à faire ressortir, afin d'être sûr d'égayer son esquisse. J'en trouve la preuve dans plusieurs satires qu'il a composées, et notamment dans les fragments qu'on va lire.

En s'adressant à un artiste, dont il avait à se plaindre, Ravigné lui disait :

Ès faït à cops dé marmoutou ;
As lé mour coumo 'no garlopo,
L'esquino mountado 'n oulan,
Et tas dos cambos dé cyclopo
Ban barralin et barralan.

Plus loin, le même poète ajoute :

Sansé menti, n'èrés pas bel ;
Toutos las hardos qué pourtabés
Aourion caput dins un curbel :
Sul cap, un boussi dé tuquel
D'un fort bel négré dé mijoulo;
Las caoussos, taco sus pédas;
Toun coulet pla raspat, pla gras

Et coulou dé nis de randoulo;
Tas dos camisos dé Garras;
Gar 'aqui tout toun équipaché
Ensacat dins un tros dé quer.

Dans les chansons satiriques que Ravigné écrivit, vers le déclin de sa vie, on trouve la même tendance à saisir les ridicules de divers personnages, et à les peindre de manière à provoquer le sourire. Voici quelques fragments de ces chansons :

Tout lé moundé té rits sus pots
Quand, dins lé pu trist' équipaché,
Quillos dex ou douxé marmots
Sus qualcos rossos dé lougaché;
Soun arnachados, Dious ba sap!
La mitat, rélopios ou rancos;
N'an qu'un biel cabestré sul cap
Et trés pams dé fens sur las ancos.

Lés pus coussuts d'as cabaillès
Soun sus d'embardos sans trescougo,
Et dous ou trés, an as souliès,
Per espérou, un broc dé brougo;
Et tu trobos aco fort bel!
Té carros, et sabés pas bésé
Qué lés droullots dé toun troupel
Soun lés paillassos dé Sourézé..

Ravigné composa peu de chansons en vers français; il avait compris que la langue patoise se

prêtait mieux pour lui à rendre vivement sa pensée, et à lui donner une forme piquante. J'en connais une, cependant, qui semble déroger à cette habitude, et je me bornerai à en reproduire un seul couplet. En s'adressant à un chef de pensionnat, il lui disait :

Te souviens-tu que, par un temps de givre,
Tu parcourus nos marchés, nos faubourgs,
Comme un gascon besogneux qui, pour vivre,
Promène un singe et fait danser son ours?
Contre un jongleur, fils de l'Océanie,
Et sur un sol par les pourceaux battu,
Tu fis assaut d'adresse et d'harmonie,
Mon cher Vic..., dis-moi, t'en souviens-tu?

Quelquefois, Ravigné relevait son style patois, et il atteignait, avec cette langue, le ton de l'ode. En voici la preuve dans deux chansons. Il disait dans l'une :

As acourat tout lé cantou,
Nous as pillats coum' un tartaro,
Et dé sang, dé plours, dé susou,
Tous escuts rabéjoun encaro;
Cor dé brounzo, Dious permétra
Qué léou té pouiras pas maouré,
Et qué la mort té troubara
Embadalit, cou... et paouré.

Ravigné disait, dans l'autre chanson :

Ancien baïlet dé la terrou,
Porc engraichat d'al sang dal paouré,
Per abé faït uno cansou,
Dins ta pel podés pas caouré.

Anen : lèbés pas tant lé nas ;
Té crézios quicon ; mais, pécaïré !
En bersés, coum' en affas,
Saras touchoun un rességaïré.

Persécutou dé toun prouchain,
Boudouil, sans pudou, sans antraillos,
En dédins boulios fosso train,
Et déforo pla dé bataillos.
Quand parlaboun dé nous penja,
Fasios quatré pams dé chalibo;
S'agés calgut nous égourgea
Aourios pla prestat la ganibo.

Parvenu à l'âge de 79 ans, et courbé sous le poids des années, Ravigné quitta ce monde le 9 octobre 1850.

XXVI.

Antoine RIBEYRAN, marié a Limoux
Poète (1).

Ribeyran n'était pas originaire de Limoux, mais il aimait à habiter cette ville, et c'est là qu'il voulut choisir la compagne de sa vie. A ces titres, on peut le considérer comme un limouxin et lui réserver une notice biographique parmi les poètes dont je fais connaître la vie et les œuvres.

Germain-Jacques-Antoine Ribeyran était fils de Jacques Ribeyran et de Philippine Gayraud ; il naquit au château de Roussille, près du Villasavary, en 1777. A peine âgé de 18 ans, son cœur fut tendrement impressionné par les rares qualités d'une jeune et charmante demoiselle appartenant à François Mouisse et à Gabrielle Tournier, de Limoux. Marie-Françoise-Zélia Mouisse, c'étaient les noms de cette ravissante personne, ne fut pas insensible à l'amour que lui témoigna Ribeyran, et, le 14 brumaire de l'an 4 (1795), leurs cœurs furent unis par une chaîne qui ne devait pas durer longtemps. Zélia Mouisse ne tarda pas à être at-

(1) Archives de l'hôtel de ville de Limoux ; manuscrits.

teinte d'une maladie des plus souffrantes; cet état maladif la conduisit lentement dans la tombe. Son époux traîna une vie languissante après cette triste séparation, et le 24 août 1822, à peine âgé de 45 ans, il alla mêler sa cendre à celle de sa bien-aimée compagne.

Ribeyran était passionné pour la musique et la poésie; pendant son séjour à Limoux il aimait à s'entourer d'amis avec lesquels il cultivait le doux langage des troubadours et l'art mélodique. Quoique doué d'une voix peu étendue il savait l'utiliser avec goût et en tirer des accents pleins d'expression. Lorsque Ribeyran était retenu au village, c'étaient les chants d'église qu'il se plaisait à rendre, et on le voyait souvent au lutrin provoquant l'admiration de ses compatriotes.

On a conservé plusieurs poésies de Ribeyran. Qui ne connaît son *Elégie sur le départ des dames Baylau?* sa parodie de la chanson intitulée : *Le Soldat français*; son *Épître au Solitaire de Cantauque*, sur un dîné de Bride, et la romance élégiaque sur la mort de sa femme?

Je me bornerai à reproduire cette dernière pièce; elle suffira pour donner une idée du talent poétique de l'auteur :

I.

Tu n'es plus, et la mort cruelle

A mon cœur vient de te ravir.
Hélas ! une vie aussi belle
Devait-elle sitôt finir !
Vingt ans d'un heureux hyménée
Ont fui comme un songe léger ;
L'union la plus fortunée
N'est donc qu'un bonheur passager !

II.

Du moins, en ce moment funeste,
Quand mes regrets sont superflus,
Un souvenir bien cher me reste,
Et c'est celui de tes vertus.
Oui, tes vertus, ta douce image
Rempliront mes jours et mes nuits,
Et de mon éternel veuvage
Charmeront les tristes ennuis.

III.

Les lieux où repose ta cendre
Désormais seront tout pour moi.
Oui, c'est là que je veux attendre
L'instant qui doit me rendre à toi.
Cet espoir, ô ma tendre amie,
Flatte et console ma douleur ;
Près de toi, dans une autre vie,
J'irai retrouver le bonheur.

XXVII.

Raymond GUIRAUD, de Limoux

Militaire (1).

Raymond-Marc-Antoine Guiraud vint au monde dans la ville de Limoux le 20 janvier 1780. Il était le frère de Guiraud, poète tragique et élégiaque. Raymond eut pour mère Rose Gélis ; c'était le nom de la première épouse d'Alexandre Guiraud, son père.

Le jeune Raymond fut d'abord placé comme élève chez les Doctrinaires de sa ville natale ; plus tard on l'envoya à Sorèze pour y terminer ses études classiques. De là il passa dans l'École Polytechnique et puis dans celle du Génie.

En 1802, Guiraud fit ses débuts dans la carrière militaire ; il commença par se distinguer

(1) Archives de l'hôtel-de-ville de Limoux. — Gazanyola, Histoire du Roussillon, 1857. — Mémoires de la Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales, 1858.

pendant la campagne de Hanovre, et, successivement, dans toutes celles de l'Empire, sans en excepter Fleurus et Waterloo. Tous les grades qu'on lui accorda furent conquis sur les champs de bataille, en donnant des preuves éclatantes d'habileté et de courage.

On le vit lieutenant du génie en 1802, capitaine en 1805, chef-de-bataillon de la Garde en 1811, lieutenant-colonel du génie et directeur des fortifications à Perpignan en 1816, et, enfin, colonel dans la même arme en 1824.

Chargé, pendant l'année 1807, de commander une attaque au siége de Dantzick, il obtint le titre de chevalier de la Légion d'Honneur. Blessé à la tête pendant la bataille de la Moscowa, en 1812, on le nomma officier de la même légion. Le 30 avril 1833, après de longs et honorables services dans l'armée, on l'éleva au grade de commandeur. Le Roi de France, voulant ajouter une nouvelle distinction à toutes celles que Guiraud avait méritées, l'honora du titre de baron (29 mai 1825), peu de temps après le mariage de ce brave militaire avec Angélique Delpas de St.-Marsal. Avant cette époque il avait été nommé chevalier de St.-Louis (1814). Le Roi d'Espagne, désirant à son tour accorder un témoignage d'estime au directeur des fortifications de Perpignan, le nomma, en

1829, chevalier de 2e classe de l'ordre de Saint-Ferdinand.

Guiraud se retira du service militaire pendant l'année 1840 ; il ne quitta la carrière des armes que pour se montrer magistrat éclairé et citoyen plein de zèle pour la prospérité de son pays adoptif. Investi des fonctions de maire à Perpignan, vers les premiers mois de 1841, son administration se fit remarquer par des améliorations utiles. Plusieurs établissements, tels que les hospices, le collége, la ferme-école dûrent à cette administration des réformes qui leur firent acquérir un plus haut degré d'importance.

Appelé à remplir les fonctions de président de la Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales, Guiraud écrivit alors divers mémoires dans lesquels on trouvait toujours des idées excellentes et une clarté de style peu commune.

Un oncle de sa femme, portant le nom de Jean Gazanyola, avait laissé inédites des recherches historiques sur le Roussillon. Revoir avec soin ces recherches et les compléter fut un travail qui occupa les dernières années de sa vie. Cet ouvrage allait être livré à la publicité, lorsque Raymond Guiraud fut atteint par une maladie grave et emporté rapidement dans la tombe, le 2 août 1857.

L'*Histoire du Roussillon*, fruit de longues études, élaborée par deux intelligences d'élite, servira à perpétuer le nom de ses auteurs, et à jeter quelques rayons de lumière sur les annales d'une contrée pleine d'intérêt, au pied des montagnes qui nous séparent de l'ancien pays des Ibères.

XXVIII.

Henri MAJOREL, de Limoux

Poète (1).

Majorel (Jacques-Henri-Thérèse) était fils d'Henri Majorel, procureur au sénéchal de Limoux, et d'Hippolyte-Rose Laffont. Sa mère le mit au monde le 14 octobre 1786. Dès qu'il fut assez âgé pour choisir une carrière, l'étude du droit parut s'harmoniser avec ses goûts, et c'est à Toulouse qu'il alla se préparer à figurer, avec distinction, dans le barreau de son pays natal.

Pendant qu'il méditait sur nos Codes, la poésie venait le charmer et lui faire oublier les longues heures consacrées à des travaux sérieux. C'est alors qu'il composa divers opuscules qui furent mis au jour dans des publications périodiques devenues fort rares. De toutes les formes poétiques l'ode est celle qu'il préféra, et c'est à cette préférence qu'il dût d'être appelé Majorel le *Pindare*.

Je choisis parmi ces odes celle qui avait pour titre : *Les Religieux du St.-Gothard ;* elle me

(1) Archives de l'hôtel de ville de Limoux ; manuscrits.

parait suffisante pour faire apprécier le talent pindarique de son auteur.

Mont sacré de la pénitence,
Vieux témoin d'un vœu solennel,
Où l'homme fait de l'existence
Un long hommage à l'Éternel;
Toi, que loin des routes connues
Alla conquérir, dans les nues,
La ferveur, amante des cieux,
Souffre que mes jeunes louanges,
Aux pieux concerts de tes anges
Mêlent un hymne ambitieux.

Salut, consolant monastère,
Cher au voyageur égaré,
Où, d'une vertu solitaire
Brûle l'holocauste ignoré;
Sévère et paisible retraite
Où se cache l'anachorète,
Qui, cherchant l'ombre du saint lieu,
Des Babylones profanées
A retiré ses destinées
Pour les remettre aux mains de Dieu...

Saint Gothard, sur ton front sauvage
S'abaissent des cieux menaçants...
Déjà, l'effroi d'un long ravage
Égare l'aigle aux yeux perçants :
Le jour pâlit; l'onde épaissie
Tombe à flots, s'amasse endurcie

Sur tes flancs glacés et déserts;
Monts nouveaux, dont tu vois les cimes
Grandir, éclatantes, sublimes,
Et, comme toi, reine des airs.

Tout-à-coup, l'aquilon s'élance,
Et, de tes grands sommets neigeux,
Tourmentant le vaste silence,
Les bat de son vol orageux.
Il creuse, efface, rouvre encore
Le gouffre immense qui dévore
Les derniers feux de l'occident;
Et voilà, de ta cime blanche,
Que l'inévitable avalanche
Se détache et tombe en grondant.

Que deviendra, dans la tempête,
Le pélerin audacieux,
Qui, sous ses pieds et sur sa tête,
A vu fuir la terre et les cieux!
Jouet de ce double prestige,
Tous les fantômes du vertige
Tourbillonnent autour de lui :
Il lutte, il s'épuise, il embrasse
Le rocher fidèle, et la glace
L'enchaîne à son fatal appui.

Et, comme en un doux rêve, il semble,
A son regard qui s'attendrit,
Qu'un cercle magique s'assemble
Et tourne tout ce qu'il chérit :

Il revoit l'ombre du platane,
Le toit fumeux de la cabane,
L'épouse et son enfant si beau !...
L'erreur de son âme ravie
Lui ramène toute sa vie
Autour de son vaste tombeau.

Mais là cloche du saint hospice
Suit le voyageur éperdu :
Aux cris sauveurs du chien propice,
Son cri mourant a répondu.
Loin de lui, visions funèbres !
Le prêtre accourt dans les ténèbres,
Tout rayonnant de charité,
Et, fort de Dieu, son bras débile,
Ranimant son frère immobile,
L'arrache au chaos irrité.

Humble de sa victoire sainte,
L'apôtre de l'humanité
Regagne la pieuse enceinte
En méditant l'éternité.
Sa charité, pure et féconde,
Ne mêle aucun espoir du monde
A son bienfait mystérieux :
Il le cache à son regard même,
Et le montre au témoin suprême
En détournant ses chastes yeux.

Il prie..., et de sa vie austère
Il bénit l'heureuse douleur :

Il a secouru sur la terre;
Il n'a pas connu le malheur.
Aussi, quand son Dieu le réclame,
Une ardente et céleste flamme
Brille dans ses yeux pénitents;
Il sourit, il meurt..., et, tranquille,
Il dit au ciel : « sois mon asile, »
A l'éternité : « je t'attends. »

Majorel se fatigua bientôt des fonctions d'avocat et il demanda à être admis dans la magistrature judiciaire. Chargé d'abord des fonctions de procureur du roi à Narbonne, pendant plusieurs années, on lui confia, plus tard, la présidence du tribunal civil de la même ville. C'est là qu'il cessa de vivre, le 5 novembre 1837, à l'âge de 51 ans. Ce poète mourut célibataire, et sa succession passa, selon sa volonté, entre les mains des enfants de son parent et ami Alexandre Guiraud.

XXIX.

Alexandre GUIRAUD, de Limoux

Poète tragique et élégiaque. (1)

Pierre - Marie - Jeanne - Alexandre - Thérèse Guiraud naquit à Limoux le 21 décembre 1788. Il était fils de Thérèse Laffon et d'Alexandre Guiraud, fabricant de draps, d'un rare mérite. Pendant son jeune âge, le fils de cet industriel fut placé à Carcassonne dans l'école centrale dirigée par M. Gary. Dès que ses études classiques furent terminées, on l'envoya à Toulouse pour y suivre les cours de droit. Au lieu de méditer sur les pages, un peu arides, du Code, il se laissa entrainer par un penchant irrésistible vers l'étude des belles-lettres.

La ville des Capitouls avait, depuis longues années, un Collége du Gai Savoir qui encourageait les jeunes poètes et les poussait à donner un libre essor à leurs aptitudes naissantes. Notre compatriote essaya de concourir aux Jeux Floraux, et

(1) Œuvres complètes de ce poète, publiées en 1845. — Archives de l'hôtel-de-ville de Limoux.

deux fois ses compositions littéraires furent couronnées par les disciples de Clémence Isaure. La carrière de Guiraud était dès lors tracée ; il abandonna l'étude des lois pour s'adonner complétement au culte de la poésie. Malheureusement, une perte inattendue vint contrarier ses projets : la mort lui enleva son père, et il dut s'éloigner de Toulouse pour rentrer au sein du foyer domestique. Là, des usines, dont il avait hérité, réclamaient impérieusement sa présence.

Ce genre d'occupation, on le comprend, ne pouvait se concilier avec les rêves enchantés de Guiraud; ce dernier prit le parti de rompre les liens qui le tenaient attaché à l'industrie manufacturière, et il se décida à aller établir sa demeure dans la Capitale. Avant de quitter le pays natal il acheta une maison de campagne, dont le site, heureusement disposé, se prêtait à tous les embellissements désirables. Placé aux portes de Limoux, dans un vallon délicieux, cette habitation champêtre était baignée, d'un côté, par les eaux d'un torrent; elle était dominée, du côté opposé, par une série de coteaux couverts de vignobles.

En peu de jours, le domaine récemment acquis fut orné de prairies, de bouquets d'arbres et de sentiers bordés de fleurs. L'auteur de ces gracieuses créations aimait à se recueillir dans la retraite

qu'il avait embellie, et à convier à ces promenades solitaires les amis qui partageaient ses goûts. L'un d'eux (1) écrivit, sur le Chalet, une épître en vers qui n'était pas sans mérite.

Le moment arriva où ces deux amis, unis en même temps par des liens de parenté, se séparèrent, l'un pour occuper un emploi dans la magistrature judiciaire; l'autre pour fixer sa résidence à Paris, dans le but d'y perfectionner ses talents littéraires.

La France venait de passer par une douloureuse épreuve : à l'intérieur et en dehors de nos frontières, des guerres, longues et acharnées, avaient fatigué le peuple français. Dans des temps aussi lamentables, comment songer à chanter! Guiraud suspendit sa lyre pendant quelques années, et il écrivit une brochure portant pour titre : *Considérations sur les Émigrés*. (Avril, 1815.)

Jeune encore, et peut-être fier des lauriers que nos armées avaient cueillis, au prix de nombreux sacrifices, il salua avec joie le retour de l'Empire; il alla même, alors, jusqu'à condamner hautement le régime des castes nobilières. En déplorant pour elles les rigueurs de l'exil, il repoussa, comme iniques et mal fondées, les prétentions qu'elles

(1) Henri Majorel, fils de Rose Laffont.

avaient conservé loin de leur patrie. Les paroles qu'il laissa tomber de sa plume, en 1815, méritent d'être rappelées « Maintenant, disait notre com-
» patriote, Napoléon vient de rendre aux Français
» leurs véritables droits : ils se bornent tous à
» ceux du citoyen; la noblesse est abolie; les
» distinctions seront particulières au mérite et
» finiront avec lui. On ne pourra plus remplir avec
» des titres et de la morgue le vide de son es-
» prit et de son âme, et l'homme perfectionnera
» d'autant plus les qualités qu'il aura reçues de la
» nature, qu'il sera convaincu qu'à elles seules il
» devra sa fortune et sa considération. » Ces pensées annonçaient un esprit libéral et dégagé d'aspirations rétrogrades ; il n'en fut pas toujours ainsi, et, dans la suite, ces aspirations semblèrent reprendre quelque empire sur l'esprit de notre compatriote lorsque l'âge l'eut un peu vieilli.

Dans la brochure sur *Les Émigrés*, on rencontre encore d'autres idées qui ont conservé jusqu'à nos jours leur justesse et leur à-propos. Je n'en citerai qu'une seule : « Je demanderai, disait
» Guiraud, pourquoi certaines places d'adminis-
» tration, qui seraient toujours recherchées parce
» qu'elles flattent l'amour-propre de celui qui les
» exerce, sont-elles payées, non-seulement par
» l'État, mais encore par les départements en

» particulier, de manière à ce que la cupidité en » fasse plutôt un objet de spéculation, que le pa» triotisme un poste d'honneur. » Notre compatriote semblait prévoir qu'un jour viendrait où des hommes, sans convictions politiques, feraient une guerre ignoble aux emplois salariés. Il n'en aurait pas été ainsi si les conseils qui étaient donnés dans les *Considérations sur les Émigrés* avaient été suivis.

Avec la paix de la Restauration, le calme revint dans les esprits; les poètes purent dès-lors se livrer aux inspirations de leur génie. Guiraud n'avait pas oublié le pays natal, au milieu du bruit étourdissant de la Capitale; il se rappelait quelquefois avec bonheur une madone champêtre qu'il avait appris à vénérer pendant son jeune âge. Quelques vers lui furent adressés, et, dans une note qui les accompagne, l'auteur raconte, sans y rien omettre, ce que la fête en l'honneur de la vierge de Marceille peut offrir d'intéressant.

Du côté de l'Orient, une nation, placée autrefois à la tête de la civilisation de l'ancien monde, essaya, en 1820, de secouer le joug qui l'opprimait; c'était assez pour faire battre de joie les cœurs français. Quel est l'homme, amoureux de la gloire et de la liberté, qui n'a pas applaudi les luttes d'un peuple jaloux de reconquérir son in-

dépendance ? Le poète de Limoux tenait trop à encourager ce qui aidait à relever la dignité humaine pour rester froid et indifférent en présence d'un pareil spectacle. Son imagination s'anima d'un noble enthousiasme, et il composa une *ode aux Grecs* qui lui valut, à l'étranger, les honneurs de la traduction, et, à Paris, les félicitations des hommes les plus recommandables.

Après cette ode aux Grecs, arriva un poème en trois chants, qui est peut-être le plus beau fleuron de la couronne poétique de Guiraud. Qui n'a rencontré, dans nos villes de France, quelqu'un de ces enfants nomades qui s'arrachent, dès l'âge le plus tendre, aux caresses maternelles pour aller, loin de leur pays, exercer des professions pénibles? Quel est le voyageur qui, en parcourant le sol si accidenté de la Savoie, n'a pas trouvé sur ses pas des groupes d'enfants, s'expatriant à regret, et disant adieu à ce qu'ils ont de plus cher ? Notre poète avait été témoin de toutes ces émotions échappées au cœur d'un fils ou d'une mère ; il en avait été profondément touché, et il chanta. Les paroles qui sortirent de sa bouche peignent admirablement ce qu'il y a d'amer dans les regrets d'une mère, et de saisissant dans les larmes d'un fils. Les Élégies savo-

yardes resteront : elles diront aux générations futures le nom de Guiraud.

La critique n'a pas épargné les œuvres de ce poète ; mais elle a respecté *Le Petit Savoyard*. Quand elle a été sans passion et de bonne foi, elle n'a pu s'empêcher d'admirer les charmes attachés à ce poème, et de proclamer bien haut les qualités qui le distinguent.

Tout le monde a lu et relu *Le Départ du Petit Savoyard* ; tout le monde a été ému par les tendres sentiments qui y sont exprimés. Cependant il est peu de personnes qui n'aiment encore à répéter quelques-unes des paroles adressées par une mère à son fils, au moment où il va s'éloigner d'elle :

Vois-tu ce grand chêne, là-bas?
Je pourrai jusque-là t'accompagner, j'espère.
Quatre ans déjà passés, j'y conduisis ton père;
Mais lui, mon fils, ne revint pas.

. . . .

Si ma force première encor m'était donnée,
J'irais, te conduisant moi-même par la main;
Mais je n'atteindrais pas la troisième journée;
Il faudrait me laisser bientôt sur ton chemin;
Et moi, je veux mourir aux lieux où je suis née.

. . . .

Mais le soleil tombait des montagnes prochaines,
Et la mère avait dit : il faut nous séparer;
Et l'enfant s'en allait à travers les grands chênes,
Se tournant quelquefois et n'osant pas pleurer.

Le produit de la vente de cette œuvre, Guiraud le consacra à soulager les misères des jeunes savoyards qui habitaient Paris. Ceux-ci se montrèrent sensibles à cet acte de générosité; ils en témoignèrent de la reconnaissance à leur bienfaiteur en l'invitant à assister à une pieuse fête qui devait être célébrée, pour eux, dans l'église des Missions étrangères. L'auteur des élégies savoyardes accepta cette invitation, et il en rapporta de bien douces impressions.

Pour arriver à des compositions plus importantes, je ne dirai rien de quelques *poésies fugitives* qui ont été plusieurs fois rééditées par notre compatriote.

Au mois de juin 1822, la tragédie des *Machabées* fut représentée sur le théâtre de l'Odéon. Guiraud donna à cette pièce une couleur biblique qui plut; elle trouva surtout un bon accueil parmi les écrivains les plus éminents de la restauration. Dégagés des passions érotiques qui avaient jusque là rempli le cadre des œuvres tragiques, les Machabées offraient un drame dans lequel on avait substitué aux romans mythologiques des anciens poètes des scènes empruntées aux enseignements chrétiens. Captiver l'attention pendant cinq actes, en évoquant seulement l'enthousiasme religieux et l'amour maternel, n'était pas une tentative fa-

cile ; il fallait s'aider de grandes ressources dramatiques et d'un beau style pour surmonter une pareille difficulté. Guiraud s'éleva, dans cette circonstance, à la hauteur de la tâche qu'il s'était imposée , et il en applanit tous les obstacles.

La mère des Machabées est une de ces femmes qui sait sacrifier à l'invariabilité de ses croyances ce qu'elle a de plus cher au monde, ses enfants! Après en avoir vu mourir six sous la hache du bourreau, il ne lui reste que le dernier, le jeune Mizaël. En présence des gardes qui le lui emmènent, sa douleur éclate par un mouvement sublime. Le cœur brisé par les pertes cruelles qu'elle vient de faire, éperdue et en délire, elle s'approche de son dernier enfant, le conduit près de l'autel préparé pour le sacrifice, et lui dit :

« Mon fils, voilà l'autel !... »

Puis, se tournant avec horreur, elle entraine Mizaël en lui montrant le Ciel, et s'écrie :

» Mon fils, voilà tes frères !... »

C'est en s'aidant d'effets pathétiques ; c'est en peignant les sentiments d'une mère avec de vives couleurs, qu'on pouvait éveiller l'attention et l'empêcher de languir. Ce résultat, Guiraud sut l'atteindre d'une manière complète, et le succès des Machabées devint assuré.

Le gouvernement de la restauration aimait à encourager tout ce qui tendait à propager les idées religieuses ; il ne voulut pas laisser passer les Machabées sans accorder quelque faveur au poète qui en était l'auteur. Guiraud reçut d'abord le titre de chevalier de la Légion d'Honneur. Plus tard, le même gouvernement l'éleva au rang de baron. Toutes ces distinctions n'étaient pas le prix, comme on l'a quelquefois dit, de l'intrigue et de l'hypocrisie, elles avaient été méritées par de longs travaux littéraires et par une droiture de caractère devenue peu commune.

Les faveurs qu'avait reçues notre compatriote, bien loin de ralentir son zèle, lui donnèrent, au contraire, plus d'activité. En 1823, le *Comte Julien* parut sur le théâtre Français. Cette tragédie n'obtint qu'un demi-succès; elle renfermait cepen-pendant de grandes beautés dramatiques et des richesses de style très-remarquables. Les amis de Guiraud et plusieurs de ses compatriotes applaudirent la première représentation de cette pièce ; un seul de ses compatriotes, alors jeune avocat, l'écouta sans faire entendre aucune espèce d'encouragement.

L'Académie Française ne tarda pas longtemps à perdre un de ses membres; elle appela Guiraud à le remplacer. En venant occuper le fauteuil sur

lequel s'était assis avant lui un illustre descendant des Montmorency, le poète de Limoux prononça un discours écrit avec distinction et plein de hautes pensées (18 juillet 1826). M. Pastoret, en répondant, selon les usages académiques, au discours du récipiendaire, fit une analyse courte mais lumineuse de ses travaux. Jusqu'à cette époque, Guiraud ne s'était fait connaître que par des œuvres tragiques et élégiaques; il devait se montrer plus tard romancier habile et profond penseur. Nous le suivrons bientôt dans cette voie nouvelle pour lui.

Notre compatriote était arrivé à un âge où, mûri par le travail et le poids des années, on sent le besoin de s'engager dans la société conjugale. Un heureux génie vint diriger son choix : il s'unit à une jeune femme de Limoux (1), qui joignait aux dons de la fortune un trésor plus précieux encore, celui de la vertu et d'un excellent cœur (21 août 1826).

La compagne qu'il s'était donnée et la culture des belles-lettres devaient désormais lui suffire; il s'éloigna du tourbillon étourdissant de la Capitale et alla se créer une paisible retraite dans le

(1) Mademoiselle Marie Espardellier, fille de Louis Espardellier et d'Élisabeth Maigna.

vieux manoir de Villemartin, aux environs de Limoux. Là, une jeune famille, qu'il aimait à élever sous ses yeux, lui fit passer des moments bien doux, et si l'habitude n'avait fini par en émousser l'impression, on peut croire qu'il aurait renoncé pour toujours à écrire. Il ne devait pas en être ainsi; peu de temps après son mariage, Guiraud fit paraître *Virginie* sur le théâtre Français. Cette tragédie aurait vu le jour avant cette époque, si un événement des plus douloureux pour l'art dramatique n'était venu en retarder l'apparition. Talma avait accepté le principal rôle dans Virginie; toutes les répétitions étaient déjà faites, et le jour où la pièce devait paraître avait été arrêté. Avant d'arriver au jour fixé, le grand artiste se trouva atteint par une indisposition grave; sa maladie fit des progrès rapides, et tout espoir de le rappeler à la santé s'évanouit. Après la mort de Talma, où trouver un artiste qui pût dignement le remplacer? On joua néanmoins Virginie; mais cette pièce, confiée à des hommes qui manquaient de talent pour en faire ressortir les beautés, n'eut pas tout le succès qu'on était en droit d'en attendre, et on renonça à la faire reparaître sur le théâtre.

Guiraud eut peu de peine à prévoir que la scène tragique était morte avec le grand artiste qui savait

si bien la comprendre ; il renonça, dès-lors, à travailler pour le théâtre, et il s'adonna à un autre genre de composition littéraire.

En 1830 il publia *Cézaire*. Ce roman paraissait à peine chez l'éditeur, lorsqu'une révolution politique éclata en France. Un événement de ce genre ne pouvait que tuer, en naissant, l'œuvre de notre compatriote; elle eut cependant du succès dans une certaine classe de lecteurs.

Cézaire est un jeune prêtre espagnol, agité par les excitations des sens et par les souvenirs d'un monde qu'il avait quitté; son cœur se trouve vivement ému par la voix d'une femme, dans le printemps de l'âge, qui vient lui faire l'avœu des penchants secrets dont elle est assiégée. Cette femme, quoique renfermée dans la solitude des cloitres, est touchée, à son tour, par la voix du prêtre qui l'écoute ; un combat s'élève bientôt chez l'un et chez l'autre de ces deux personnages; quoique difficile, cette lutte de la raïson contre les instincts inhérents à l'espèce humaine est toujours couronnée du succès.

Le jeune prêtre trouve l'occasion de faire entendre d'excellentes maximes de morale, et de répondre à plusieurs objections contre les dogmes chrétiens ; il s'étend avec complaisance sur la vie des couvents, et il s'attache à en faire ressortir

l'utilité, soit dans les temps anciens, soit dans les temps modernes.

Guiraud avait voulu, en publiant Cézaire, populariser les idées religieuses, résister au torrent du philosophisme, et se montrer croyant à une époque où le ridicule s'attachait facilement aux hommes qui affichaient des sentiments pieux. Il avait voulu aussi discuter quelques questions politiques et montrer le rôle que la France avait joué dans le mouvement ascendant des peuples.

Dans le but de donner à son œuvre un plus haut degré d'intérêt, l'autenr de Cézaire fit un voyage en Espagne; il visita les lieux dont il devait parler; il étudia surtout les habitudes des peuples au milieu desquels il avait le projet de dérouler les péripéties de son livre. Il est inutile d'ajouter que les sites qu'il décrit sont vrais, et que les mœurs catalanes, qu'il prête aux divers personnages mis en action, sont peintes avec une fidélité irréprochable.

Voilà pour le roman de Césaire. Vient ensuite, en suivant l'ordre des temps, une poésie intitulée *Les deux Princes*.

Le 22 juillet 1832, le duc de Reichstadt, l'unique fils de l'Empereur des Français s'éteignait, sans bruit, dans le voisinage de Vienne. Cette mort d'un prince, que l'adversité avait condamné

à l'exil, impressionna douloureusement l'imagination de Guiraud ; elle lui inspira une ode dans laquelle il mêla le souvenir des héritiers proscrits de deux monarchies. En s'adressant au grand homme de guerre, il disait :

Je ne suis point de ceux dont l'hommage parjure
D'illégitimes vœux poursuit tous les pouvoirs ;
A ma bouche jamais mon cœur ne fit injure :
Où se montrent des droits, s'attachent mes devoirs.
Mais, tout ce qui sortant de la sphère commune,
S'est hautement empreint de gloire ou d'infortune,
Suscite dans mon âme ou des chants ou des pleurs ;
Je suis homme et français jusqu'au fond des entrailles,
Et ne puis, sans gémir, suivre les funérailles
Où passent toutes nos grandeurs.

« Je suis homme et français » disait Guiraud. Ces mots jettent sur quelques actes de sa vie une clarté que plusieurs critiques n'avaient pas su apercevoir ; ils expliquent pourquoi, tout en restant fidèle à certaines préférences (je n'irai pas jusqu'à répéter à certains *droits*), il eut, à diverses époques, des paroles élogieuses pour un homme dont le génie militaire avait couvert de gloire le nom français.

L'ode aux deux princes n'était qu'une étincelle échappée à la verve poétique de Guiraud ; un autre ouvrage le préoccupait avec plus de sollicitude. Les travaux historiques, qui étaient arrivés à cette époque à des résultats d'une grande valeur,

semblaient avoir indiqué la route que suit l'esprit humain, en s'avançant lentement à travers les âges. La philosophie de l'histoire avait pris rang parmi les sciences d'observation; les déductions qu'elle avait tirées de ses études ne parurent pas exactes à notre compatriote. Après avoir longtemps médité sur ce sujet, il résuma sa pensée de la manière suivante : « Au Christ s'arrête le déclin » de l'humanité; à Lui commence le progrès. »

Cette formule nouvelle heurtait l'opinion généralement répandue; elle ne pouvait s'accorder avec les idées du progrès continu, enseignées par Herder, par Condorcet et par l'école de St-Simon.

Cependant il fallait développer cette manière de voir sur l'histoire : Guiraud prit le parti de la délayer dans le cadre d'un roman. Alors parut *Flavien* (1835). L'auteur de cette œuvre prit la société au troisième siècle, au moment où elle avait reçu de notables perfectionnements; puis il s'attacha à découvrir les vices qu'elle renfermait encore dans ses institutions morales, politiques et religieuses.

Si Flavien n'a pas répondu à toutes les espérances de son auteur, il a pris place néanmoins parmi les romans historiques les plus distingués de notre époque.

En poursuivant le cours de ses recherches sur

l'histoire de l'humanité, Guiraud essaya de remonter jusqu'aux premiers temps de son apparition sur la terre. Cette tentative, un peu hardie, fut l'objet de ses études pendant près de dix ans. Après avoir fouillé péniblement dans les ténèbres des temps primitifs, il publia deux volumes qui portaient pour titre : *Philosophie catholique de l'Histoire, ou l'Histoire expliquée* (1839 - 1841.)

Dans toutes ses investigations, l'auteur de ce livre s'est efforcé de rester fidèle aux traditions bibliques ; il a cherché à coordonner les faits fournis par les sciences naturelles et à les faire concorder avec les enseignements des peuples hébraïques ; entreprise hérissée de difficultés, qui dut plusieurs fois jeter le découragement dans l'esprit de notre compatriote !

Quel est l'homme qui n'a pas essayé de sonder les questions que Guiraud s'était proposé de résoudre ? Il en est peu qui, après avoir éclairé leur intelligence au foyer des sciences naturelles, n'aient pas songé à remonter jusqu'aux premières familles humaines qui ont apparu sur la terre. Malheureusement, ces études exigent de longs travaux, de profondes recherches, et les déductions qu'on en tire laissent toujours inexpliquées les causes qui ont amené la formation successive des êtres vivants.

L'homme qui veut se livrer aujourd'hui à des études historiques un peu complètes ne peut s'empêcher d'appeler à son aide le secours des sciences archéologiques. Guiraud comprit sans peine qu'il avait besoin de ce genre de secours pour éclairer les travaux dont il était préoccupé ; les goûts artistiques, qui naissent d'ailleurs dans la tête des grands poètes, devaient aussi le pousser vers ce genre d'investigations.

Notre compatriote explora attentivement tout ce que l'archéologie pouvait lui offrir d'intéressant dans les environs de Limoux. Il recueillit quelques débris du clocher paroissial de St.-Martin et des fenêtres ogivales d'Alet. Il acheta également des lambeaux du cloître de St.-Polycarpe et de celui des Dominicains de Limoux. Toutes ces ruines, autrefois éparses, se trouvèrent bientôt réunies dans une espèce de musée en plein air. Guiraud joignit à cette collection d'antiquités un cloître en marbre qui avait été construit en 1333 par les Carmes de Perpignan. Après avoir relevé ce vieux monument en face de son habitation et au sommet d'une riante colline, il l'embellit de plusieurs fragments de sculpture recueillis sur divers points de la France. Le préau fut transformé en un élégant parterre où s'épanouissaient des fleurs odoriférentes et où grimpaient, autour des colon-

nettes, des arbustes ornés d'un feuillage toujours vert.

Guiraud voulut qu'un édifice qui avait vu passer plusieurs générations d'hommes, fatigués des amertumes de la vie, prît sous sa main un aspect nouveau. Les beaux effets d'un art ancien devaient venir en aide à ses inspirations de poète. Là, sous de frais ombrages, au milieu du parfum des fleurs, il oubliait ce qui aurait pu l'attrister. En méditant quelquefois, pendant les belles soirées du printemps, sur les événements qui avaient rempli le cours de sa vie, il composa un recueil de poésies dans lesquelles il raconte toutes les joies et toutes les douleurs de son jeune âge. Ces poésies sont les dernières qu'il a publiées : *Le Cloître de Villemartin* a clos sa carrière littéraire (1843).

Retiré à la campagne, loin des passions politiques, Guiraud se laissa, néanmoins, gagner par les instances du parti qu'il avait cru devoir adopter après la chute de l'Empire, et il livra quelquefois son nom aux chances électorales. Sa candidature échoua toujours, soit parce qu'elle arrivait à une époque où la Restauration touchait à sa fin, soit, plus tard, parce qu'elle n'était pas appuyée par des moyens honteux. Vers les derniers temps de la vie de notre compatriote, la plupart des colléges électoraux n'étaient qu'une espèce de

marché, et il répugnait à un homme qui avait de la dignité dans le caractère de s'avilir par des sollicitations ou par des promesses. Dans une lettre adressée aux *Électeurs du département de l'Aude*, après 1845, Guiraud s'indigna, à juste titre, contre les dégradations où en était venu le vote électoral, et contre les turpitudes d'un règne qui ne pouvait se maintenir longtemps.

Cettre lettre fut le dernier écrit de Guiraud. Il est probable que d'autres productions seraient sorties de sa plume, ou bien que la *Philosophie Catholique de l'Histoire* ne serait pas restée inachevée, si une indisposition qui minait lentement son auteur ne l'avait détourné de toute occupation pénible.

Depuis quelques années la santé de notre compatriote dépérissait d'une manière peu apparente ; les conseils qui lui avaient été donnés pour l'empêcher de décliner furent négligés, et lorsque la maladie dont Guiraud était atteint prit un caractère grave il se décida à quitter le château de Villemartin pour aller suivre un traitement médical dans la Capitale. Avant de s'éloigner de sa maison de campagne il se sentit vivement ému ; un secret pressentiment semblait l'avertir qu'il ne reverrait plus une habitation qu'il avait tant aimée ; il lui en coûtait de s'arracher à tout ce qui l'en-

tourait. La voiture de voyage l'attendait devant la porte du château, sa femme et ses enfants étaient prêts à partir; mais lui ne pouvait se décider à les suivre. Il fit enfin un dernier effort pour repousser les sombres pensées dont il était assiégé. En se dirigeant vers la voiture, il laissa échapper ces mots : « Ah ! Villemartin, il faut donc te » quitter !.... »

Ces tristes pressentiments ne devaient pas tarder à se réaliser. Arrivé à Paris, la maladie qui avait motivé l'abandon de la province présenta des symptômes alarmants. La famille de Guiraud, les amis qui le voyaient fréquemment étaient loin de penser, néanmoins, qu'il eût si peu de jours à vivre ; sa constitution forte semblait faire espérer qu'elle résisterait pendant longtemps au mal qui la rongeait. Il n'en fut pas ainsi : à peine notre compatriote avait-il pris possession de sa nouvelle résidence qu'il fut en proie à des souffrances plus douloureuses, et, le 24 février 1847, il expira subitement à l'âge de 59 ans.

Guiraud avait de la vivacité dans le caractère, mais il était droit, indépendant et toujours digne; il avait de l'opiniâtreté dans ses croyances ; il supportait difficilement la controverse, et il n'a pas toujours défendu le même drapeau politique ; mais il était tolérant et riche en qualités du cœur.

Il a grandi dans le monde littéraire; il a été honoré de diverses faveurs; mais c'est par un travail soutenu et par la moralité qu'il a su attacher à ses œuvres littéraires qu'il a mérité les distinctions qui lui ont été accordées.

XXX.

Paul et Martin FOURN, de Limoux
Militaires (1).

Pierre-Paul-Martin Fourn naquit à Limoux le 11 novembre 1766; son père Paul Fourn exerçait la profession de fabricant de draps, et sa mère portait le nom de Marie-Anne Terrié. A peine arrivé au terme de son adolescence, le jeune Paul, voulant se faire un nom dans la carrière militaire, demanda à prendre place sous les drapeaux et à être envoyé à la Martinique. Son mérite l'aida à être élevé au gré de ses désirs, et, en 1781, il était déjà sous-lieutenant. Lorsque les jours orageux de la révolution vinrent agiter la France, Paul Fourn se décida à quitter les pays d'outre-mer et à rentrer au sein de sa ville natale; là on le nomma lieutenant-colonel du 8me bataillon de l'Aude, le 15 avril 1793.

On le vit bientôt adjudant-général dans l'armée des Pyrénées-Orientales; puis, chef de bataillon dans la grande armée d'Allemagne, en 1805; plus tard, le commandement de la place de Ried, en Autriche, lui fut confié; et, après l'abandon de

(1) Archives de l'hôtel-de-ville de Limoux. — Documents divers.

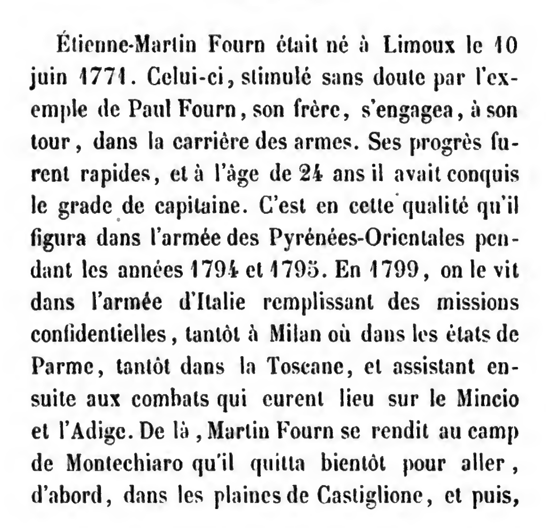
cette place, il dut aller rejoindre la grande armée à Ulm.

Ce brave militaire prit une part active à la bataille d'Eylau; sa valeur lui mérita de recevoir, sur le champ de bataille, le titre de chevalier de la Légion d'Honneur. Pendant les moments de loisir que lui laissait la vie des camps, il écrivit des mémoires dans lesquels on trouvait un récit complet de cette mémorable campagne. L'Empereur, voulant donner un témoignage de haute bienveillance à l'auteur de cette œuvre, lui accorda une rente, reversible à ses héritiers, sur les domaines royaux de Westphalie. En 1808, le chef de l'État le nomma commandant, et c'est en cette qualité qu'il se rendit utile à l'armée du Rhin. La bataille de Wagram vint lui offrir l'occasion de se signaler par un courage héroïque, et ces actes de vaillance furent récompensés par la promotion au rang d'officier dans la Légion d'Honneur, par le titre de baron de l'Empire et par une dotation nouvelle sur les terres du Trasimène.

Pendant l'année 1810, Paul Fourn était attaché à l'armée d'Espagne; peu de temps après cette époque (1813), le général Berthier l'appela en Corse pour y remplir les fonctions de chef d'état-major. Sa constitution, minée par les ravages de

nombreuses blessures, s'affaiblit rapidement et il ne tarda pas à s'éteindre dans le bourg de Sollacaro.

Ce militaire comptait 34 années d'honorables services; il avait pris part à presque toutes les campagnes de la République, du Directoire et de l'Empire. Toujours fidèle à ses devoirs ; toujours prêt à obliger les personnes qui l'entouraient, sa mort fut vivement regrettée par les troupes placées sous son commandement et par les habitants du bourg où il cessa de vivre.



Étienne-Martin Fourn était né à Limoux le 10 juin 1771. Celui-ci, stimulé sans doute par l'exemple de Paul Fourn, son frère, s'engagea, à son tour, dans la carrière des armes. Ses progrès furent rapides, et à l'âge de 24 ans il avait conquis le grade de capitaine. C'est en cette qualité qu'il figura dans l'armée des Pyrénées-Orientales pendant les années 1794 et 1795. En 1799, on le vit dans l'armée d'Italie remplissant des missions confidentielles, tantôt à Milan où dans les états de Parme, tantôt dans la Toscane, et assistant ensuite aux combats qui eurent lieu sur le Mincio et l'Adige. De là, Martin Fourn se rendit au camp de Montechiaro qu'il quitta bientôt pour aller, d'abord, dans les plaines de Castiglione, et puis,

à Sandra, petit village peu éloigné de Peschièra, avec le but de se préparer à repousser les armées d'Autriche.

Lorsque les hostilités contre cette dernière nation eurent cessé, Martin Fourn reçut l'ordre de conduire sa division militaire dans les états Romains. En 1806, on lui confia le commandement de la place de Rome; mais, bientôt, le général Grouchy l'appela à Wagram, et c'est là qu'il reçut, sur le champ de bataille, le titre de chevalier de la Légion d'Honneur.

Notre compatriote rentra en Italie vers la fin de l'année 1809. Le général Barbou demanda à se l'attacher comme chef d'état-major et aide de camp. Pendant le long séjour qu'il fit à Ancône (1811), il s'unit, par les liens du mariage, avec Flavie-Archange Comelati, fille du comte de ce nom. De cette union naquirent quatre fils qui ont embrassé, successivement, la profession de leur père.

Après la chute de l'Empire, Martin Fourn quitta le service des armes; il alla au sein du pays natal se délasser des fatigues de la vie des camps. Le 19 février 1835 fut son dernier jour. Ce digne militaire descendit dans la tombe, à l'âge de 63 ans, entouré d'estime et de nombreuses affections.

XXXI.

Louis AMIEL, de Quillan

Feuilletoniste (1).

Louis Amiel vint au monde, dans la petite ville de Quillan, le 6 pluviose de l'an VIII (26 janvier 1800). Pendant le cours de ses études, dans le collége de Limoux, il annonça d'heureuses dispositions pour la culture des lettres. Son père, voulant favoriser de pareilles aptitudes, le plaça à Narbonne, comme professeur, dans une maison d'éducation qui était alors assez florissante.

Un emploi de ce genre pouvait suffire en débutant dans la carrière de l'enseignement; mais bientôt un théâtre plus important devint nécessaire au jeune professeur : il partit pour la Capitale, avec l'espoir de trouver là des moyens plus faciles d'agrandir le cadre de son instruction littéraire. Un maître de pension, de la rue de l'Estrapade, s'empressa de l'accueillir et de lui confier même un enseignement élevé. Cet emploi exigeait une

(1) Archives de l'hôtel-de-ville de Quillan. — Documents manuscrits. — Communications diverses.

grande assiduité et laissait peu d'instants de loisir ; Louis Amiel se décida à en faire l'abandon pour se placer dans une maison particulière.

Le prince de Beaufremont, allié à la famille des Montmorency, s'estima heureux de confier l'éducation de ses enfants à ce jeune professeur dont l'avenir laissait entrevoir de brillantes espérances.

La révolution de 1830 éclata ; la transformation gouvernementale de cette époque fut accueillie avec joie par le précepteur des enfants du prince de Beaufremont. Ce précepteur trouvait dans la constitution de 1830 une ample satisfaction à ses goûts pour la liberté, et il se lia avec les chefs du parti orléaniste. M. Guizot, l'un des hommes les plus dévoués à ce parti, ayant eu occasion de connaitre Louis Amiel, voulut l'attacher à la rédaction d'un journal du Calvados. En faisant un pareil choix, l'ex-ministre de Louis Philippe savait qu'il pouvait compter sur un homme ferme dans ses convictions politiques et sur une plume convenablement exercée.

A côté du journal rédigé par Louis Amiel vivait une autre feuille légitimiste avec laquelle il fallait bien souvent soutenir des luttes un peu vives. Au milieu de ces combats de plume il était facile de froisser quelque susceptibilité, et un jour arriva où les rédacteurs des deux journaux du Calvados

dûrent combattre, l'un contre l'autre, avec une arme plus meurtrière que celle dont ils fesaient habituellement usage.

M. Amiel fut blessé. Soit par suite de cette blessure, soit à cause du dégoût qu'il éprouvait pour les écrits haineux et pleins de fiel, il demanda à échanger la profession de journaliste contre une autre plus pacifique. M. Guizot l'appela à Paris et l'attacha à une commission chargée de colliger un grand nombre de documents historiques sur l'histoire de France. Il fallut s'exercer à lire les vieilles écritures; il fallut aussi s'initier aux détails historiques de la France sous les derniers rois Capétiens. Ce travail, bien qu'un peu aride pour une imagination de poète, comme l'était celle de l'ex-journaliste du Calvados, parut cependant lui sourire, et on le vit s'appliquer avec ardeur à mettre en ordre plusieurs manuscrits, et notamment ceux qui se rapportaient à la ville de Reims, publiés avec l'aide de M. Varin.

M. Amiel avait réalisé une partie des rêves dont il s'était bercé pendant son jeune âge; il était parvenu à se créer une existence calme et studieuse au sein d'une grande cité. Il songea alors à ajouter un nouveau charme à cette existence, en se donnant une compagne dont les goûts simples fussent en harmonie avec les siens. Vers la fin de

décembre 1834, il épousa sa cousine Louise-Henriette Joyau.

Malheureusement, cette alliance, qui promettait des jours si heureux, ne devait pas durer longtemps; une imprudence enleva la jeune compagne, le 14 avril 1836, pendant qu'elle allaitait encore son nouveau-né : une étincelle jaillit sur ses vêtements au moment où elle dormait, seule, devant l'âtre de sa cheminée; quand la douleur vint la réveiller, il était trop tard, les brûlures avaient atteint des organes importants, et rien ne put arrêter les progrès du mal. M. Amiel se vit, du même coup, privé d'une épouse qu'il aimait, et d'une mère pour nourrir son enfant. Cette position était cruelle; il fallut s'aider d'une grande résignation pour ne pas en être accablé. Alors, M. Amiel sentit son caractère, jusque là si gai, prendre une teinte sombre; pour calmer les déchirements de son cœur, il demanda à la philosophie chrétienne les consolations dont il avait besoin.

Dès que le temps eut achevé de tempérer l'excès de cette douleur domestique, l'associé de M. Varin en profita pour écrire une série de feuilletons sur les chasses en usage dans les Pyrénées. La chasse à l'ours et au loup, la chasse aux bêtes fauves et au gibier, fournirent à sa plume des sujets de récits piquants dont le fond avait toujours quelque chose

de vrai. Ces feuilletons furent remarqués ; un libraire de la Capitale invita leur auteur à les réunir, afin d'en former un volume destiné à figurer dans la bibliothèque des chemins de fer. Il est certain que cette œuvre aurait trouvé là une place bien choisie, et que plusieurs lecteurs l'auraient acceptée pour essayer d'oublier les lenteurs d'un long voyage.

M. Amiel était aussi poète. Pendant ses heures de loisir il avait préparé une esquisse, en vers, sur les mois, en y faisant figurer seulement les oiseaux qui se montrent d'une manière particulière pendant chaque division mensuelle de l'année. On remarquait dans cette esquisse des détails pleins d'intérêt sur les mœurs de certains volatiles de la campagne : le vol ascendant de l'alouette, le chant plaintif du rossignol, les cris effarés de la hulotte, les ébats du martin-pêcheur au bord des cours d'eau, étaient peints avec une vérité et un choix d'expressions irréprochables.

Les fragments qui m'ont été communiqués ont-ils reçu le complément projeté ? On peut craindre qu'il n'en ait pas été ainsi. M. Amiel n'avait pas d'ambition ; il ne tenait ni à la gloire que ses talents auraient pu lui donner, ni à la fortune qu'il aurait pu acquérir par ses œuvres. Les amis avec lesquels il aimait à épancher son cœur l'ont en-

tendu dire fréquemment : « La gloire n'est qu'une
» vaine jouissance indigne d'être recherchée par
» un esprit sérieux. » Quant à la fortune, il avait
pour elle un profond mépris, et, sous ce rapport,
il partageait les idées de certains sages de l'antiquité : « L'homme, disait-il, vit si peu de temps
» dans ce monde qu'il doit lui suffire de pourvoir
» à ses besoins; tout le reste n'est que du superflu
» causant plus de souci que de véritables jouis-
» sances. »

A une époque où le Veau-d'Or compte tant d'adorateurs, on comprend que les maximes austères de M. Amiel devaient produire peu d'impression. Je me rappelle encore que, causant avec lui sur un pareil sujet, en nous promenant dans le magnifique Jardin des Plantes de la Capitale, il combattit mes objections par ces mots : « A quoi
» me servirait, je vous le demande, d'entasser
» de l'or? en serai-je plus heureux? J'ai ici à ma
» disposition un jardin, unique dans le monde,
» où je puis tout voir, tout étudier, sans qu'il
» m'en coûte un centime. Quel est le nouveau
» Crésus de Province qui, après avoir employé
» sa vie à se créer une grosse fortune, pourrait
» espérer de réunir autour de lui les avantages
» dont il m'est permis de profiter sans aucun
» frais? Au plaisir abrutissant d'entasser de l'or,

» je préfère les jouissances qui élèvent le cœur
» et enrichissent l'intelligence de trésors que rien
» ne peut lui ravir. »

Pendant son jeune âge, le séjour de Paris offrait à M. Amiel un attrait irrésistible : il trouvait là tant d'éléments variés d'instruction, qu'il ne pouvait s'en détacher ; mais lorsque le poids des années se fit sentir ; lorsque son fils se fut éloigné de lui pour embrasser la carrière militaire, alors, se trouvant seul, sans parents rapprochés, dans la moderne Babylone, il ne pouvait s'empêcher de penser au foyer qui l'avait vu naître. Aussi souvent que ses occupations le lui permettaient il allait à Quillan respirer l'air pur des montagnes et retremper les forces de son intelligence.

Pendant qu'il séjournait sur les bords de l'Aude, il aimait à faire des excursions vers les sources de ce cours d'eau, soit pour y chercher des sites pittoresques, soit pour y découvrir, parmi les ruines des habitations féodales, les faits historiques ou les traditions qui pouvaient trouver leur place dans des feuilletons.

C'est en parcourant les gorges si imposantes de la Pierre-Lys qu'il se sentit pris d'une admiration bien légitime pour le curé qui, le premier,

conçut le projet d'y tracer une route, dans le but d'abréger les distances et de rendre moins pénibles les fatigues du voyage à travers des rochers abruptes. Lorsqu'il apprit que l'auteur de ce projet, appelé Félix Armand, était originaire de Quillan, il recueillit sur sa vie tous les documents qu'on put lui fournir ; il raconta les difficultés de son œuvre dans des notices écrites avec un style simple, mais artistement imagé. Ces notices étaient destinées à appeler l'attention sur un homme d'un mérite peu connu; elles étaient destinées aussi à décider les cœurs généreux à lui élever une statue dans la ville qui l'avait vu naître. Il n'eut de repos que lorsqu'il put acquérir la conviction que son but était atteint. Tout lui faisait espérer qu'en 1863, ou bien en 1864, l'artiste chargé de reproduire sur le bronze les traits de Félix Armand aurait complété son œuvre, et qu'il viendrait avec lui inaugurer un monument dont il avait préparé l'érection avec une ardeur bien méritoire.

S'il lui avait été permis d'assister à cette fête, sa joie aurait été des plus vives; il aurait été heureux de penser que la ville où il avait reçu le jour et où s'était écoulé son jeune âge, pourrait montrer aux étrangers, qui la visitent en grand nombre pendant la saison des bains, un homme digne d'être honoré et dont les services avaient

été appréciés à leur juste valeur par ses compatriotes.

M. Amiel partit de Quillan, vers la fin de l'année 1863, avec une telle espérance ; mais ce voyage devait être fatal. Une maladie, qui s'aggrava en route, le força à s'arrêter à Blois ; c'est là qu'il cessa de vivre, le 27 décembre 1863, à l'âge de 63 ans.

Les habitants de Quillan n'ont pas voulu qu'un homme qu'ils se glorifiaient, à juste titre, de compter parmi leurs compatriotes, pût reposer toujours dans une cité lointaine ; ils ont pris des mesures pour le faire transporter auprès d'eux, et il gît en ce moment dans un tombeau propre à rappeler aux Quillannais la mémoire d'une intelligence d'élite et d'un cœur des plus élevés.

XXII.

Prosper LABATUT, de Limoux
Violoniste (1).

Prosper Labatut reçut le jour à Limonx le 1er novembre 1824; il vint au moude au moment où Paganini fesait admirer son beau talent de violoniste dans toutes les capitales de l'Europe. Le père de Prosper, passionné pour les études mélodiques, voulut faire de son fils un artiste habile, marchant sur les traces de Paganini et se rapprochant de son génie. Rien ne fut négligé afin d'atteindre ce but; la tendresse paternelle ne connut aucune borne pour élever le jeune Prosper et l'initier dans toutes les difficultés de l'art musical.

Cette sollicitude d'un père pour la gloire future de son fils ne devait pas être infructueuse; hâtons-nous de dire qu'elle fut couronnée d'un succès complet. Prosper Labatut jouait du violon d'une manière satisfaisante, lorsqu'une foule d'autres élèves commencent à peine à lire les notes musicales. A onze ans il se fesait entendre sur le théâtre

(1) Archives de l'hôtel-de-ville de Limoux. — Communications diverses.

de sa ville natale; à douze ans on l'applaudissait, en tenant compte de son âge, sur le grand théâtre Toulousain.

Labatut ne pouvait plus douter de son aptitude bien marquée pour le jeu du violon. Plein d'ardeur et d'espérances, il part pour la Capitale et se fait admettre au Conservatoire de Musique. Habneck dirigeait alors cet établissement avec une distinction qui n'a pas été dépassée; Habneck ne tarda pas à apprécier, à leur juste valeur, les ressources musicales du jeune Limouxin, et il s'appliqua à leur donner tout le développement dont elles étaient susceptibles. Sous un tel maître, les progrès de l'élève furent rapides; ils étonnèrent bien souvent les condisciples de Labatut; on dit même que ces derniers en éprouvèrent une jalousie qui se trahissait quelquefois d'une manière trop ostensible.

Le moment arriva où notre compatriote était en mesure de concourir pour les prix qui sont accordés, chaque année, aux élèves les plus méritants du Conservatoire de Musique. Un *accessit* lui fut d'abord accordé; plus tard on le jugea digne du deuxième prix; dans un dernier concours il obtint le premier prix, soit à cause de la méthode excellente dont il avait fait preuve, soit aussi par suite du prestige qu'il savait attacher à son jeu sur le premier de tous nos instruments à cordes.

Labatut continua de se perfectionner en s'aidant des lumières des artistes les plus renommés. Parvenu à acquérir un talent distingué, il désira se faire entendre dans les grandes villes de France et même dans la capitale des Ibères. La cité fondée par les Phocéens, sur les bords de la Méditerranée, l'antique Marseille, lui offrit un séjour agréable, soit à cause de son climat tempéré, soit par suite des encouragements qu'y recevaient tous les artistes d'un mérite réel. Labatut vécut sous le ciel de la Provence pendant quelques années; il ne le quitta que pour aller se retremper au pays natal et unir son existence à celle d'une jeune femme dont la beauté dut facilement enchaîner son cœur.

Malheureusement, cette alliance, qui promettait des jours heureux, ne fut pas de longue durée : une maladie du cœur ne tarda pas à se révéler chez notre compatriote et à faire des progrès rapides. Cette maladie attristait son caractère, en lui faisant entrevoir une fin prochaine. Dans le but de ralentir la marche du mal qui le consumait lentement il essaya de chercher ailleurs un autre séjour. La ville des Capitouls fut celle qui lui parut devoir être préférée. Rien ne put retarder le terme de sa vie, et le 23 juillet 1859 cet artiste, d'un rare mérite, disait un dernier adieu à ses parents,

en proie à la plus vive douleur. Peu de mois après son décès, le 14 novembre 1859, il fut exhumé et transporté de Toulouse à Limoux. C'est dans cette dernière ville qu'il repose aujourd'hui sous un mosolée élevé à sa mémoire par la tendresse paternelle.

Prosper Labatut fut un violoniste d'un talent exceptionnel. L'agilité de son jeu, unie à une sensibilité exquise, le distinguaient de plusieurs artistes éminents, et la presse parisienne lui donna le surnom de Roi du *Stacato*. Il a laissé plusieurs compositions inédites qu'on dit être dignes de son génie musical.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.


Princeton University Library
32101 073456020

